UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00457433 1

PICART

BRANTOME

LES DAMES GALANTES

TOME PREMIER

ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1882

LES SEPT DISCOURS

TOUCHANT LES

DAMES GALANTES

TOME PREMIER

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Plus 30 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec épreuves des *gravures avant la lettre*.

Il a été fait un tirage en GRAND PAPIER, ainsi composé :

10	exemplaires	sur papier du Japon (nos 1 à 10).
20	—	sur papier de Chine (nos 11 à 30).
20	—	sur papier Whatman (nos 31 à 50).
170	—	sur papier de Hollande (nos 51 à 220).

220 exemplaires, numérotés.

Pour ce dernier tirage, les gravures se trouvent en *triple épreuve* dans les exemplaires sur papier du Japon, et en *double épreuve* dans les exemplaires sur papier de Chine et sur papier Whatman.

De Beaumont pinx. Jouaust ed. Brown sc.

LES SEPT DISCOURS

TOUCHANT LES

DAMES GALANTES

DU SIEUR DE BRANTOME

PUBLIÉS

Sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale

PAR HENRI BOUCHOT

—

Dessins d'Édouard de Beaumont

GRAVÉS PAR E. BOILVIN

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXII

HQ
461
B73
1882
LIBRARY
DEC 2 1957
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il n'y a jamais eu, dans l'intention de Brantôme, de livre qui dût s'appeler *les Dames galantes*. Il a simplement écrit, sous le titre de *Recueil des Dames*, un ouvrage en deux livres, dont le premier contient des anecdotes purement historiques, et le second des histoires galantes. A voir le ton terne et monotone du premier et l'allure vive et gaillarde du second, on serait tenté de douter que tous les deux aient germé dans le même cerveau et soient sortis de la même plume.

C'est que dans l'un Brantôme était tenu à la réserve que doit garder un historien officiel qui désigne ses personnages, tandis que dans l'autre, où il recueille tous les cancans de l'époque sans se préoccuper de leur exactitude, et aussi sans nommer les héros des aventures qu'il raconte, il a donné libre carrière à son humeur satirique, et c'est là qu'il a été véritablement lui-même.

Il y a lieu de supposer qu'il se proposait d'épurer un jour ce second livre, tant au point de vue des gaillardises que des calomnies qu'il pouvait contenir en assez grand nombre, et de le refondre avec le premier pour faire du tout une histoire des « belles et honnestes dames » qui aurait été en même temps le miroir de leurs vertus et de leurs faiblesses.

C'est le second livre des *Dames* que nous publions aujourd'hui, et nous lui avons conservé le titre de *Dames galantes* qui lui a été donné dès la première édition qu'on en a imprimée (Leyde, 1666), et sous lequel il n'a cessé d'être désigné par la suite.

En le faisant entrer dans notre *Petite Bibliothèque artistique* des contes et romans, où sa place était certainement marquée à côté de l'*Heptaméron*, du *Décaméron* et des *Cent Nouvelles Nouvelles*, nous avons accédé à un désir manifesté depuis longtemps par bon nombre d'amateurs qui avaient hâte de voir cette collection s'enrichir du chef-d'œuvre de Brantôme.

Nous avons confié cette édition aux soins de M. Henri Bouchot, de la Bibliothèque nationale, que sa connaissance du XVIe siècle, et surtout des œuvres de Brantôme, désignait spécialement pour un travail de ce genre, et nous pouvons dire qu'il l'a accompli de façon à satisfaire tous les érudits. Le texte a été revisé par lui avec la plus minutieuse attention ; en quelques traits qui dénotent une véritable connaissance de son auteur, il a, dans sa préface, très vivement esquissé la curieuse physionomie de Brantôme, et dans ses notes, qui contiennent de piquantes révélations, il a, autant que possible, levé les masques sous lesquels le chroniqueur de la cour des Valois avait cru devoir cacher ses personnages. Le travail de cette édition réclamait comme complément nécessaire un index, où M. Bouchot a fait entrer non seulement les noms, assez rares, qui se rencontrent dans le texte de l'ouvrage, mais aussi ceux qu'il a introduits dans ses notes.

Quant à un glossaire, il nous a paru inutile d'en surcharger notre édition, la limpidité du style de Brantôme le rendant facilement intelligible pour tout le monde.

Nous avons fait notre publication en trois volumes, et nous devons prévenir le lecteur qu'il ne trouvera pas ici les sept discours des *Dames galantes* dans l'ordre où les ont placés la plupart des éditions précédentes. Nous avons fidèlement suivi les manuscrits, qui donnent à ces discours le classement suivant :

Premier Discours. — *Sur les dames qui font l'amour, et leurs maris cocus.*

Deuxième Discours. — *Sur le sujet qui contente plus en amours, ou le toucher, ou la veue, ou la parole.*

Troisième Discours. — *Sur la beauté de la belle jambe et la vertu qu'elle a.*

Quatrième Discours (*alias* cinquième). — *Sur l'amour des dames vieilles, et comme aucunes l'ayment autant que les jeunes.*

Cinquième Discours (*alias* septième). — *Sur ce que les belles et honnestes dames ayment les vaillans hommes, et les braves hommes ayment les dames courageuses.*

Sixième Discours. — *Sur ce qu'il ne faut jamais mal parler des dames, et la consequence qui en vient.*

Septième Discours (*alias* quatrième). — *Sur les femmes mariées, les vefves et les filles, à sçavoir, desquelles les unes sont plus chaudes à l'amour que les autres.*

Le choix et l'exécution des sujets à faire graver pour les *Dames galantes* étaient chose assez délicate : il fallait, sans se rejeter dans la raideur et sans verser dans la grivoiserie, conserver l'allure gauloise qui est la note dominante de l'œuvre de Brantôme. Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir confier cette tâche épineuse à M. Édouard de Beaumont, le savant et aimable peintre des élégances féminines, qui, dans ses compositions, sait si bien allier la grâce à l'érudition. L'artiste écrivain qui vient de publier récemment avec tant de succès, sous le titre de *l'Épée et les Femmes,* un des ouvrages les plus originaux et les plus curieux de ces derniers temps, ne pouvait manquer de peindre à merveille une époque où les femmes et l'épée jouaient un si grand rôle.

Nous avons eu aussi ce rare bonheur, que les dessins de M. de Beaumont ont été gravés avec autant d'exactitude que

de finesse par M. Boilvin, dont la pointe bien connue n'en est plus, d'ailleurs, à faire ses preuves de souplesse et d'habileté.

Aussi espérons-nous, grâce au concours des différents talents dont nous avons pu appuyer nos efforts personnels, avoir fait encore une fois une édition qui satisfera les amateurs et nous vaudra la continuation de la sympathie qu'ils nous ont montrée jusqu'à ce jour.

D. J.

PRÉFACE

Sans vouloir prendre à la lettre la haine des pamphlets, les cruelles piqûres des satires, on peut bien dire de la cour des Valois qu'elle inventa Brantôme. Il fallait à cette royauté plus italienne que française, à cette société gaie, lettrée, spirituelle en même temps que fanatique et terrible, un autre historien que le sérieux L'Estoile, ou que d'Aubigné à la plume acérée comme une dague. Et pour peindre ces mœurs, tour à tour frivoles et tragiques, les adultères dorés des princes et des rois ou les massacres d'antichambre, il n'y avait plus que le témoin journalier et indifférent, le courtisan impartial par corruption et causeur par métier. Pierre de Bourdeille se rencontra tout à point, merveilleusement préparé par sa longue habitude des cours, la verve de ses récits et certaine réputation de conteur habile dûment établie parmi ces courtisans en quête de scandale. Je pense que plusieurs d'entre eux persuadèrent au gentilhomme

d'écrire « sans rien nommer » les friandes histoires d'alcôves, ou les menus faits des journées : il le voulut bien, se mit au travail, et, de temps à autre, il lut à un cénacle d'amis des fragments écrits au jour le jour, voilant d'un masque discret la plupart des visages, augmentant ou diminuant le conte, suivant l'occurrence, jusqu'à blâmer la moindre peccadille ou excuser très bien les plus énormes fautes.

Ainsi fut composé ce livre des DAMES, *par un sceptique ayant vu tout, les palais et les chaumières, princesses et paysannes, rois et gens d'armes. Et la folie des temps l'avait si bien touché qu'il ne s'émeut guère. Ses voyages lointains le prémunissent contre l'étonnement et l'entraînement qui peut s'ensuivre. Il conte à présent aussi naturellement le meurtre d'une femme que la découverte inespérée d'une statue ; il n'a pour l'une et l'autre que le mot du raffiné sur une belle chose brisée ou retrouvée, sans regret ou sans joie trop vive.*

Pourtant cet indifférent était né au pays des grands enthousiasmes, en Gascogne, dans cette maison de Bourdeille que l'on se plaisait à compter parmi les plus illustres du pays. Sa mère, Anne de Vivonne, était sœur de La Chateigneraie, un vaillant d'épée, courtisan à la verve originale et malicieuse, dont les rois ne se défendirent pas toujours. Pierre de Bourdeille grandit ainsi simplement au milieu des belles plaines périgourdines, sans plus grand souci que d'acquérir la science suffisante à tel ou tel médiocre

homme d'église de l'époque, et fort éloigné assurément de rêver pour lui-même les hautes destinées littéraires. Au sortir de l'enfance, son humeur l'emporta loin des siens dans une sorte de tour de France aventureux, « pour voir le monde ». Plus tard, le cercle de ses voyages s'agrandit : il passa en Écosse, en Angleterre, y demeura peu, courut en Italie, visita l'Espagne et le Portugal, se mêla activement aux expéditions de ces pays contre les barbares, et revint portant les insignes du Christ, « l'habito de Christo », que le roi Sébastien lui remit en mémoire de ses prouesses. Alors Pierre de Bourdeille n'avait point encore perdu les belles illusions de jeunesse, et, bien qu'il eût de cinq ans dépassé la trentaine, il reprenait en 1565 le chemin d'Italie et se trouvait à Malte lors du siège des Turcs. Là, une idée étrange lui vint. Il voulut être chevalier de Saint-Jean, et sans un camarade, Strozzi, homme de guerre que ces moines soldats ne purent séduire, il se fût bonnement croisé à Malte et y eût terminé ses jours. Il se laissa d'ailleurs facilement convaincre, et son goût de la vie monastique ne dura guère plus que d'autres passions plus mondaines et non moins guérissables. Il s'en revint en France, où Charles IX l'admit à la cour et lui servit une pension modeste. Ce fut l'âge d'or. Malheureusement, Charles mourut, laissant Pierre, que l'on appelait Brantôme à cause de l'abbaye de Gascogne dont il était coseigneur, à demi ruiné et bien près de mourir de misère.

Voici le voyageur revenu au vieux château paternel pour y servir de père aux sept enfants que lui léguait son frère, comme il le veut prétendre quelque part en ses livres, ou, selon ce qu'il écrit en d'autres endroits, pour fuir des gens qui ne l'aimaient plus. Cette dernière raison devait être la vraie. L'amitié de Brantôme pour le duc d'Alençon put mettre des nuages dans l'esprit soupçonneux du roi Henri III, et la prudence commandait la retraite; Pierre se retira. Il en garda bien quelque amertume, mais sans en rien laisser paraître qui ne fût en toute révérence et honneur des Majestés qu'il avait servies. Jusqu'à la fin il demeura le courtisan rompu aux misères des palais, aux affronts d'antichambre, aux on dit des garde-robes, n'ayant perdu à ce jeu que le sens moral avec toute libre appréciation des faits. La vieillesse étant venue, chenue, triste, désolante, il ne trouve que d'étranges regrets, des repentirs bizarres que nos mœurs ne comprennent plus et proscrivent. Ah ! s'il avait su ! Ah! que son désintéressement de la jeunesse lui pèse aujourd'hui ! Il eût pu, comme tant d'autres moins bien doués, et moins scrupuleux aussi, acquérir dignités, argent, terres, au doux contact des grandes dames. Il ne l'a pas voulu faire, et voilà que la pauvreté clame la faim devant l'hostière.

Malgré tout, le vieux galant défend et excuse les dames à sa manière. Pour lui, toutes sont « honnestes », Messalines et Lucrèces; la différence des chastes et des impures ne l'inquiète pas, je doute même qu'il l'ait

soupçonnée. D'instinct, il soutient la femme, mais en des termes qui détruisent singulièrement ses intentions charitables. Il ne dira point :

D'une chose je suis records,
Que femmes sont mauvaises bestes :
Car Dieu le pere en fit les corps
Et le grand diable fit les testes ;

mais dans un éloge il jettera par mégarde un mot risqué qui fera grandement réfléchir le lecteur. Certes, il n'était point facile de parler longuement des dames de France sans broncher à chaque heurt. C'est quelquefois une grande reine outragée, écoutant aux portes et perçant les murailles pour boire son ennui par tous les moyens, ou bien une autre courant aux derniers galants du monde, fuyant les mignons pour les portefaix ; des princesses suspendant aux portes des bouges l'hermine de leurs manteaux ; de simples demoiselles à peine nubiles abandonnant au hasard des haltes de pauvres enfants qui chercheraient en vain plus tard leur mère ou leur père. Brantôme n'invente rien ; il raconte ces faits à l'appui de sa thèse, sans aigreur aucune. Il réserve son humeur pour les jaloux qui serrent, un beau matin, dans une écharpe de soie blanche, la mignonne gorge qui a roucoulé tant de délicieuses romances d'amour. En vérité cela était bien mal, étant donné que les jaloux, eux non plus, ne se privaient guère !

Et cependant il a ses instants d'ironie ; on sent en

lui l'âme blessée par quelque rebuffade de coquette, ou quelque mépris de courtisane pour sa pauvreté. C'est la coutume, dit-il en manière d'axiome, que les dames courent aux biens. Elles cherchent le clinquant, l'or, les joyaux, les fêtes somptueuses, et dédaignent les bourses peu garnies. Seulement il ne s'appesantit point sur ce fait : il le donne plutôt sous forme de remarque incidente que comme une accusation directe à mettre au passif de ces êtres charmants.

Et tout aussitôt les éclats de rire reprennent de plus belle. Il se gausse à merveille de ces sots et bornés Gascons, provinciaux endurcis et niais, qui croient encore à la vertu des femmes, et relèguent au nord de la Loire tous les maris trompés. La vie des champs, les femmes chastes, autant de cris étourdissants d'humeur joyeuse et bouffonne! Certes, il y a beau temps que l'on ne trouve plus au monde de cette graine rare, la femme chaste, et, dût-on en rencontrer quelqu'une, que ce serait tout aussi bien à la cour de France que dans les cabanes du Périgord! Alors il donne des preuves sérieuses de cette assertion, il accumule les exemples avec la précision toute crue de sa plume de vieillard. Assurez-vous cependant qu'il ne croit pas très bien à ses preuves. « Je ne sçay s'il est vray, affirme-t-il le sourire aux lèvres, mais il me l'a ainsi esté asseuré pour véritable! »

Brantôme est là tout entier ; et pourquoi trouver étrange que ce soldat, ce voyageur, eût perdu ses illusions, quand la chance des guerres le poussait un

peu partout, dans le boudoir d'une princesse, au grenier d'une paysanne, en pays conquis, en ville amie, ou bien sous la tente, au milieu des tranchées ouvertes, quand la nuit se passe longuement en récits de guerre ou d'aventures? Aussi un galant endormi, un conteur ennuyeux ou raisonneur, lui paraîtront-ils chose pire que tel gentilhomme vendant ses faveurs à prix d'or, ou qu'une noble princesse associant à ses amours le poison, la corde ou le poignard. Et ses contes bleus volent ainsi que la fumée des bivouacs. légers, railleurs, comme les gais Français qui les débitent, maltraitant les maris, bafouant les gens d'église, riant même des hommes d'épée:

Cy est gisant de vers usé
Le corps du general Ruzé,
Auquel y cousta maint escu
Pour estre declaré coquu.
A son frere n'a tant cousté,
Et touttefoys l'a bien esté...
Il est de telles gens assez,
Priez Dieu pour les trepassez.

Toutes histoires pourtant qui ne sont point écloses dans un cénacle de conteurs en verve, ni inventées pour les besoins d'une soirée, mais bien récits vrais, grossis, embellis parfois, toujours défigurés, et puisés un peu à toutes les sources antiques ou contemporaines. Ce n'est pas d'ailleurs que le vieux soldat se pique d'une grande exactitude dans ses citations grecques ou latines: il a tant oublié l'une et l'autre

langue dans ses voyages, et semé en tous lieux des bribes de jeunesse et de mémoire! Il appelle à son secours les traductions fautives, les vieux bouquins poudreux de sa bibliothèque, dans lesquels les auteurs de Rome ou d'Athènes sont sabrés sans merci, et il les copie sans contrôle, avec la conviction sereine et l'autorité du soldat. Du moyen âge il n'a grand'cure : c'était la mode du temps de ne s'occuper guère des anciennes époques de la monarchie française, et de rire souvent des aïeux à la cuirasse rudimentaire, aussi bien que des accoutrements malséants des châtelaines ou des pages. Si Brantôme parle de ses ancêtres, il les choisit de préférence sous Charlemagne, faisant remonter jusque-là sa noble lignée; non qu'il fût seul à prendre de ces licences assurément, mais ces prétentions doivent prémunir le lecteur sérieux contre ses assertions historiques.

Il ne devient réellement lui que dans ses anecdotes sur les contemporains. Il est entendu que nous ne parlons ici que de son livre des DAMES, *et point de ses autres ouvrages de mémoires. Les* DAMES *ont la prétention d'être une étude morale et physiologique, et Brantôme traite la morale à sa guise : il développe une thèse fantaisiste et l'appuie d'observations tirées de partout un peu, mais de préférence il choisit ses arguments dans les gens qui l'entourent. C'était là un procédé délicat à la cour des Valois : il fallait sans bruit ouvrir toutes grandes nombre de portes entr'ouvertes, remuer savamment la matière: car le*

livre n'était point fait pour le silence absolu des bibliothèques; Brantôme entendait bien qu'on le connût de son temps, soit qu'il le publiât, soit qu'il en lût lui-même des passages aux amis dont nous parlions plus haut. On comprend alors sa discrétion dans la plupart de ses anecdotes : il laisse aux auditeurs le soin de mettre un nom sur tous ces anonymes. Pour lui, les rois deviennent de « grands princes » ; les reines, « de vertueuses et très grandes dames » ; rarement emploie-t-il ces termes de reines *ou de* rois, *comme s'il n'eût conservé de respect que pour le nom, à défaut des personnes. Tous y passent sous ce masque : Louise de Savoie, François Ier, Henri II, la reine Catherine, Henri III, ses mignons, souvent même, et trop souvent, cette pauvre Marguerite de Valois, qu'il avait bien un peu aimée et courtisée. Que de secrets trahis par ce moyen ! Bernardin Turissan, le libraire, lui confie que son* Arétin *se vend aux plus grandes dames; mais Bernardin a promis le secret, il le réclame de Brantôme. Pauvre secret ! « Et pourtant il me le dist », écrit le bavard, avouant que c'était bien folie que de lui conter l'aventure.*

Malheureusement il accepte ses histoires des sources les plus suspectes : les jalousies de cour, les envies, les méchancetés, arrivent jusqu'à lui grossies, amplifiées. Il écoute tout et écrit à la hâte, parfois avec une pointe de réserve, mais rarement. « On m'a dict... J'ai ouy dire.... J'ai cogneu... » toutes phrases douteuses, recueillies de ci de là, historiettes au début, de-

venues de gros contes friands après avoir couru la cour, de la chambre du roi à la salle des gardes. Un jour un ligueur lui conte d'énormes choses. Les huguenots soufflent les chandelles et s'abandonnent aux plus honteuses saturnales dans leurs temples. Brantôme hausse un peu les épaules, car il n'est ni fanatique ni croyant : « Possible, dit-il, que cela est pur mensonge et imposture », mais il ne nomme pas l'exalté qui lui a raconté l'aventure, et ce fait perd toute sa vraisemblance. C'est ainsi que la plupart de ses anecdotes deviennent méconnaissables quand on les compare aux récits de L'Estoile, Castelnau ou Nevers, soit que de propos délibéré il embrouillât l'écheveau, ou que le récit eût passé par des bouches partiales avant d'arriver à lui.

Il semblerait qu'il eût mieux connu les cours étrangères : il a moins de retenue pour elles, et nomme volontiers les princes dont il rapporte les débordements et les honteuses équipées. Néanmoins, comme il a beaucoup voyagé en Italie, en Espagne, il se tient sur la réserve dans la plupart des cas. Il a la reconnaissance du voyageur bien reçu qui ne veut point payer d'une épigramme la bonne hospitalité de delà les monts. On trouve d'ailleurs chez lui de curieuses alternatives. Il paraît en certains moments perdre de sa politesse française et parler plus aigrement des grands princes qu'il ménageait naguère. C'est là chose facilement explicable : Brantôme écrivait au jour le jour, et, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, les

événements politiques gênèrent bien souvent ses appréciations particulières. Courtisan, il parlait le langage faussé des courtisans, flattant ses maîtres et les alliés de ses maîtres. Ne se vantait-il pas d'avoir dit des filles d'une grande reine qu'elles ressemblaient à leur père, alors que la reine en question ne se mettait pas en peine pour si peu ? Mais la politesse voulait qu'il parût l'ignorer, et il faisait ainsi le bon apôtre.

La langue de Brantôme n'est point de celles qui marquent une époque comme la langue de Montaigne ou d'Amyot. Elle a le plus souvent le mérite de la simplicité, une tournure aisée, le mot juste. Brantôme parle plus qu'il n'écrit, et sa conversation est de tous points charmante. Il est vrai que de temps à autre les réminiscences grecques et latines viennent entraver l'essor et jeter la lourdeur de leur génie traduit et contrefait dans la leste désinvolture de ce babillage facile. Alors le tableau s'empâte, les contours s'obscurcissent, et, dans l'abondance des grands mots, le pauvre conteur se noie désespérément. Ainsi se perdent ses belles théories philosophiques parmi les méandres tortueux des mots graves et des phrases pédantesques. Lorsqu'il cite des passages latins on sent qu'il démarque à peine; il commence alors ses périodes à la Romaine, avec la coquetterie des amoureux de la belle antiquité : « Ce divin Auguste... Ce grand Cicéron... » Ille divus Augustus; Magnus ille Cicero... *Et cela n'est point sans préjudice pour lui. Sa phrase gauloise, railleuse et impudente comme*

les belles dames qu'il met en scène, donnant le mot cru sans trop de rougeur aux joues, est bien celle du soldat de France, bon compagnon, conteur malicieux, mais point sanglant et bas à la manière d'un Suétone ou d'un Juvénal. Certes, notre pudeur vite éveillée ne comprend pas toujours aujourd'hui les naïves crudités du XVIe siècle. Si Boileau a pu dire cinquante années après Brantôme que le lecteur français veut être respecté, il faut se souvenir que Boileau vivait dans un temps de pruderie, où, tout compte fait, la cour ne valait pas mieux que celle des Valois. Alors comme à présent, le mot offensait seul, et les susceptibilités se heurtaient à l'expression triviale et hardie. Les châtiés du grand siècle eussent crié à la folie si de hasard ils eussent lu les DAMES ; *mais n'est pas fou qui veut de cette sorte. Comme disait un quatrain du temps de Brantôme :*

Vous me reprochez à tout heure
Que je suis un fou... Mais, je meure !
Je suis bien sage quand je veux,
Et fou, Madame, quand je peux.

MANUSCRITS ET ÉDITIONS

DU

SECOND LIVRE DES *DAMES*

C'est à dessein que nous n'employons pas le titre de *Dames galantes,* qui n'est pas de Brantôme et n'apparut qu'en 1666, lors de la première édition du livre chez Sambix, à Leyde. Au surplus, ce mot de *galant*, au féminin, ne se retrouve guère dans le cours du récit. Nous ne l'avons conservé sur la couverture que pour éviter les confusions possibles entre le premier et le second livre des *Dames,* sans quoi nous l'eussions supprimé avec M. Lalanne.

Il ne reste point de manuscrit original de ce second livre des *Dames*. La copie, relativement satisfaisante, conservée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale sous le n° 608 de la collection Dupuy, est un petit in-folio de 369 folios, d'une belle écriture du milieu du XVIIe siècle, avec un titre de la main de Dupuy. « Le second volume des *Dames*, du sieur de Brantosme. M.DCL. P. Dupuy. 608. » Ce manuscrit est incomplet : il ne contient pas le dernier discours sur les femmes mariées, les veuves et les filles. Celui-ci se trouve au fonds français de la même Bibliothèque, dans le manuscrit 3273, ancien Béthune, 8776. C'est une copie corrigée par Brantôme lui-même, et le copiste explique dans une note mise en tête de ce fragment que le manque de papier l'a obligé d'écrire cette suite des *Dames* dans ce volume. Brantôme, par une note autographe, reconnaît que cette copie ne le satisfait pas : il n'avait pu corriger sa be-

sogne avant qu'on ne la transcrivît : « Qui le veut voyr bien corrigé lise mon livre, qui est couvert de velours tané, ou mon grand livre couvert de velours verd où sont tous mes discours escritz touchant les dames. » Malheureusement les livres en velours tanné et en velours vert ne se sont pas retrouvés; sans doute ils contenaient le chapitre dont parle Brantôme, et qui n'a jamais été publié nulle part, dont voici le titre : « Le 7e (chapitre) est un recueil d'aucunes ruses et astuces d'amour, qu'ont inventé et usé aucunes femmes mariées, veufves et filles à l'endroit de leurs maris, amants et autres : ensemble d'aucunes de guerre de plusieurs capitaines à l'endroit de leurs ennemis, le tout en comparaison, à sçavoir lesquelles ont esté les plus rusées, cautes, artificielles, sublimes et mieux inventées et pratiquées tant des uns que des autres. Aussi Mars et l'Amour font leur guerre presque de mesme sorte, et l'un a son camp et ses armes comme l'autre. »

Nous avons dans cette nouvelle édition suivi le manuscrit dans ses fautes mêmes, parce que, selon nous, corriger un texte est toujours une opération délicate, et que, de plus, nous manquions de moyens de contrôle. Des anciennes éditions, aucune n'est originale, beaucoup sont grossièrement fautives, et c'eût été se perdre que de rechercher dans chacune d'elles la leçon la plus vraisemblable d'un passage obscur. Nous dirons ci-après combien la belle édition de M. Ludovic Lalanne nous a profité, sans que cependant nous l'ayons servilement copiée. Pour en donner un exemple, nous avons, pour l'*y* et l'*i* rigoureusement suivi le manuscrit 608 : nous avons fait disparaître l'apostrophe philologique, mise par M. Lalanne à l'adjectif féminin *grand*, de *grandis : grand'œuvre, grand'dame,* que nous écrivons étymologiquement *grand œuvre* et *grand dame*, comme le manuscrit. Nous avons également donné les mots du manuscrit omis dans les éditions anciennes, et fait disparaître certaines phrases des éditions quand le manuscrit ne les donne pas, et que le sens n'en souffre point. C'est, à proprement parler, une sorte de photographie de la copie de Dupuy que nous donnons au lecteur, tout en déplorant que cette copie n'ait point un caractère de justesse et d'authenticité absolue et indiscutable.

ÉDITIONS.

— Leyde, 1666, chez Sambix le jeune, 2 vol. in-12. Le titre portait : « *Vies des dames galantes.* »

— Leyde, 1666, chez Jean de la Tourterelle, 2 vol. in-12. Le titre portait : « *Mémoires de messire Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, contenans les vies des dames galantes de son temps.* »

— Leyde, 1722, chez Jean de la Tourterelle, 2 vol. in-12. Titre rouge et noir. Même titre que dans l'édition précédente et mêmes fautes.

Londres, 1739, Wood et S. Palmer, 2 vol. in-12, titre rouge et noir. « *Mémoires de messire Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, contenant les vies des dames galantes de son temps.* » Édition copiée sur les précédentes.

— La Haye, 1740, 15 vol. in-12. Cette édition est de Le Duchat, Lancelot et Prosper Marchand, et les remarques critiques ont servi aux éditions postérieures.

— Londres, 1779, aux dépens du libraire, 15 vol. in-8°. « *Œuvres du seigneur de Brantôme, nouvelle édition considérablement augmentée, accompagnée de remarques historiques et critiques et distribuée dans un meilleur ordre.* » Les *Dames galantes* occupent les tomes III et IV.

— Paris, 1822, Foucault, 8 vol. in-8°. « *Œuvres complètes du seigneur de Brantôme, accompagnées de remarques historiques et critiques. Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi.* » (Monmerqué). Les *Dames galantes* occupent le VIIe vol.

— Paris, 1834, Ledoux, 2 vol. in-8°. « *Les Dames galantes, par le seigneur de Brantôme, nouvelle édition avec une préface de M. Ph. Chasles.* » Édition qui a beaucoup et mal profité de l'édition précédente.

— Paris, 1841-1869, Garnier frères, 1 vol. in-18. Édition populaire plusieurs fois réimprimée et faite d'après l'édition de 1740.

— Paris, 1857, A. Delahays, 1 vol. in-12. « *Œuvres de Brantôme, nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes, avec une préface historique et critique par H. Vigneau. Vies des Dames galantes.* » Édition faite d'après les éditions antérieures. Les notes sont bonnes.

Il a été fait une nouvelle édition de ce travail en 1857, chez Delahays, en in-18.

— Paris, 1876, Renouard, libraire de la Société de l'histoire de France. « *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, publiées d'après les manuscrits avec variantes et fragments inédits, pour la Société de l'histoire de France, par Ludovic Lalanne. Tome neuvième. Des Dames* » (suite). Un gros vol. in-8 de 743 pages, titre non compris.

Cette édition est la première qui indique les sources auxquelles Brantôme a puisé ses historiettes. M. Lalanne n'a laissé aucun passage sans une explication toujours courte et toujours substantielle. Nous sommes heureux d'ajouter ici notre humble hommage aux éloges donnés à ce travail remarquable, qui nous aura surtout guidé dans le dédale des conjectures possibles. Comme nous le disions, nous ne différons de l'édition Lalanne que par le côté purement matériel et typographique de l'œuvre, dans les accents, les apostrophes, quelques mots ajoutés ou rayés en suivant scrupuleusement le manuscrit 608 de la collection Dupuy. Nous avons, de plus, donné aux notes un côté plus anecdotique et moins savant, et, tout en faisant connaître l'opinion de M. Lalanne sur tel ou tel point controuvé, nous avons parfois émis une opinion personnelle, après un consciencieux travail de recherches et de comparaisons.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC D'ALENÇON

DE BRABANT, ET COMTE DE FLANDRES

FILS ET FRERE DE NOS ROIS.

MONSEIGNEUR, d'autant que vous m'avez fait cet honneur souvent à la cour de causer avec moy fort privement de plusieurs bons mots et contes, qui vous sont si familiers et assidus qu'on diroit qu'ils vous naissent à veue d'œil dans la bouche, tant vous avez l'esprit grand, prompt et subtil, et le dire de mesme et tres-beau, je me suis mis à composer ces discours tels quels, et au mieux que j'ay peu, afin que, si aucuns y en a qui vous plaisent, vous fassent autant passer le temps et vous ressouvenir de moy parmy vos causeries, desquelles m'avez honnoré autant que gentilhomme de la cour.

Je vous en dedie donc, Monseigneur, ce livre, et vous supplie le fortifier de vostre nom et autorité, en attendant que je me mette sur les discours serieux.

Et en voyez un à part, que j'ay quasi achevé, où je deduis la comparaison de six grands princes et capitaines qui voguent aujourd'huy en ceste chrestienté, qui sont : le roy Henri III vostre frere, Vostre Altesse, le roy de Navarre vostre beau-frere, M. de Guise, M. du Maine et M. le prince de Parme, alleguant de tous vous autres vos plus belles valeurs, suffisances, merites et beaux faits, sur lesquels j'en remets la conclusion à ceux qui la sçauront mieux faire que moy.

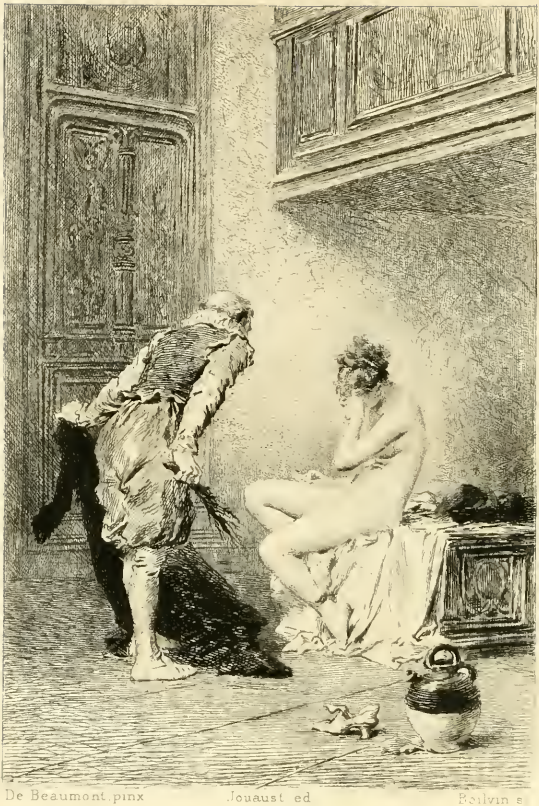
Cependant, Monseigneur, je supplie Dieu vous augmenter tousjours en vostre grandeur, prosperité et altesse, de laquelle je suis pour jamais,

Vostre tres-humble et tres-obeissant subjet, et tres-affectionné serviteur,

BOURDEILLE.

J'avois voué ce 2e livre des femmes à mondict seigneur d'Alençon, durant qu'il vivoit, d'autant qu'il me faisoit cet honneur de m'aimer et causer fort privement avec moy, et estoit curieux de sçavoir de bons comptes ; ores, bien que son genereux et valheureux et noble corps gise sous sa lame honorable, je n'en ay pourtant voulu revoquer le vœu, ains je le redonne à ses illustres cendres et divin esprit, de la valeur duquel et de ses hauts faits et merites je parle à son tour comme des autres grands princes et grands capitaines, car certes il l'a esté, s'il en fut onc, encor qu'il soit mort fort jeune.

C'est assez parlé des choses serieuses, il faut un peu parler des gayes.



De Beaumont, pinx Jouaust ed Boilvin s

LA DAME FOUETTÉE
(Dames Galantes, Discours I)

PREMIER DISCOURS

SUR LES DAMES QUI FONT L'AMOUR ET LEURS MARIS COCUS.

D'AUTANT que ce sont les dames qui ont fait la fondation du cocuage, et que ce sont elles qui font les hommes cocus, j'ay voulu mettre ce discours parmy ce livre des dames, encore que je parleray autant des hommes que des femmes. Je sçay bien que j'entreprens une grand œuvre, et que je n'aurois jamais fait si j'en voulois monstrer la fin : car tout le papier de la chambre des Comptes de Paris n'en sçauroit comprendre par escrit la moitié de leurs histoires, tant des femmes que des hommes. Mais pourtant j'en escriray ce que je pourray, et, quand je n'en pourray plus, je quitteray ma plume au diable, ou à quelque bon compagnon qui la reprendra, m'excusant si je n'observe en ce discours ordre ny demy, car de telles gens et de telles

femmes le nombre en est si grand, si confus et si divers, que je ne sçache si bon sergent de bataille qui le puisse bien mettre en rang et ordonnance.

Suivant donc ma fantaisie, j'en diray comme il me plaira, en ce mois d'avril qui en rameine la saison et venaison des cocus : je dis des branchiers, car d'autres il s'en fait et s'en voit assez tous les mois et saisons de l'an.

Or, de ce genre de cocus, il y en a force de diverses especes; mais de toutes la pire est, et que les dames craignent et doivent craindre autant, ce sont ces fols, dangereux, bisarres, mauvais, malicieux, cruels, sanglants et ombrageux, qui frappent, tourmentent, tuent, les uns pour le vray, les autres pour le faux, tant le moindre soupçon du monde les rend enragez ; et de tels la conversation est fort à fuir, et pour leurs femmes et pour leurs serviteurs. Toutesfois j'ay cogneu des dames et de leurs serviteurs qui ne s'en sont point soucié, car ilz estoyent aussi mauvais que les autres, et les dames estoyent courageuses, tellement que, si le courage venoit à manquer à leurs serviteurs, le leur remettoyent ; d'autant que tant plus toute entreprise est perilleuse et escabreuse, d'autant plus se doit-elle faire et executer de grande generosité. D'autres telles dames ay-je cogneu qui n'avoyent nul cœur ny ambition pour attenter choses hautes, et ne s'amusoyent du tout qu'à leurs choses basses : aussi dit-on : « Lasche de cœur comme une putain. »

¶ J'ay cogneu une honneste dame, et non des moindres, laquelle, en une bonne occasion qui s'offrit pour recueillir la jouissance de son amy, et luy remonstrant à elle l'inconvenient qui en adviendroit si le mary, qui n'estoit pas loin, les surprenoit, n'en fit plus de cas, et le quitta là, ne l'estimant hardy amant, ou bien pour ce qu'il la dedit au besoin : d'autant qu'il n'y a rien que la dame amoureuse, lorsque l'ardeur et la fantaisie de venir là luy prend, et que son amy ne la peut ou veut contenter tout à coup, pour quelques divers empeschements, haïsse plus et s'en depite.

Il faut bien louer cette dame de sa hardiesse, et d'autres aussi ses pareilles, qui ne craignent rien pour contenter leurs amours, bien qu'elles y courent plus de fortune et de dangers que ne fait un soldat ou un marinier aux plus hazardeux perils de la guerre ou de la mer.

¶ Une dame espagnole, conduite une fois par un gallant cavallier dans le logis du roy, venant à passer par un certain recoing caché et sombre, le cavallier, se mettant sur son respect et discretion espagnole, luy dit : *Señora, buen lugar, si no fuera vuessa merced.* La dame luy respondit seulement : *Si, buen lugar, si no fuera vuessa merced* : « Voicy un beau lieu, si c'estoit une autre que vous. — Ouy vrayment, si c'estoit aussi un autre que vous. » Par là l'arguant et incolpant de couardise pour n'avoir pas pris d'elle en si bon lieu ce qu'il vou-

loit et elle desiroit ; ce qu'eust fait un autre plus hardy : et, pour ce, oncques plus ne l'aima, et le quitta.

¶ J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste dame qui donna assignation à son amy de coucher avec elle, par tel si qu'il ne la toucheroit nullement et ne viendroit aux prises ; ce que l'autre accomplit, demeurant toute la nuict en grand stase, tentation et continence ; dont elle lui en sceut si bon gré que quelque temps aprés luy en donna jouissance, disant pour ses raisons qu'elle avoit voulu esprouver son amour en accomplissant ce qu'elle luy avoit commandé. Et, pour ce, l'en aima puis aprés davantage, et qu'il pourroit faire toute autre chose une autre fois d'aussi grande adventure que celle-là, qui est des plus grandes.

Aucuns pourront louer cette discretion ou lascheté, autres non : je m'en rapporte aux humeurs et discours que peuvent tenir ceux de l'un et de l'autre party en cecy.

¶ J'ai cogneu une dame assez grande qui, ayant donné une assignation à son amy de venir coucher avec elle une nuict, il y vint tout appresté, en chemise, pour faire son devoir; mais, d'autant que c'estoit en hyver, il eut si grand froid en allant qu'estant couché il ne put rien faire, et ne songea qu'à se rechauffer : dont la dame l'en haït et n'en fit plus de cas.

¶ Une autre dame devisant d'amour avec un gentilhomme, il luy dit, entre autres propos, que

s'il estoit couché avec elle, qu'il entreprendroit faire six postes la nuict, tant sa beauté le feroit bien piquer. « Vous vous vantez de beaucoup, dit-elle. Je vous assigne donc à une telle nuict. » A quoy il ne faillit de comparoistre ; mais le malheur fut pour luy qu'il fut surpris, estant dans le lict, d'une telle convulsion, refroidissement, et retirement de nerf, qu'il ne put pas faire une seule poste; si bien que la dame luy dit : « Ne voulez-vous faire autre chose? Or, vuidez de mon lict; je ne le vous ay pas presté, comme un lict d'hostellerie, pour vous y mettre à votre aise et reposer. Parquoy, vuidez. » Et ainsi le renvoya, et se mocqua bien aprés de luy, l'haïssant plus que peste.

Ce gentilhomme fust esté fort heureux s'il fust esté de la complexion du grand protenotaire Baraud, et aumosnier du roy François, que, quand il couchoit avec les dames de la cour, du moins il alloit à la douzaine, et au matin il disoit encor : « Excusez-moi, Madame, si je n'ay mieux fait, car je pris hier medecine. » Je l'ay veu depuis ; et l'appelloit-on le capitaine Baraud, gascon, et avoit laissé la robbe ; et m'en a bien conté, à mon advis, nom par nom.

Sur ses vieux ans, cette virile et venereique vigueur luy defaillit ; et estoit pauvre, encore qu'il eust tiré de bons brins que sa piece luy avoit valu ; mais il avoit tout brouillé, et se mit à escouler et distiller des essences : « Mais, disoit-il, si je pouvois, aussi bien que de mon jeune aage, distiller

de l'essence spermatique, je ferois bien mieux mes affaires et m'y gouvernerois mieux. »

¶ Durant cette guerre de la Ligue, un honneste gentilhomme, brave certes et vaillant, estant sorti de sa place, dont il estoit gouverneur, pour aller à la guerre, au retour, ne pouvant arriver d'heure en sa garnison, il passa chez une belle et fort honneste et grande dame veufve, qui le convie de demeurer à coucher leans ; ce qu'il ne refusa, car il estoit las. Aprés l'avoir bien fait souper, elle luy donne sa chambre et son lict, d'autant que toutes ses autres chambres estoyent degarnies pour l'amour de la guerre, et ses meubles serrez, car elle en avoit de beaux. Elle se retire en son cabinet, où elle y avoit un lict d'ordinaire pour le jour.

Le gentilhomme, aprés plusieurs refus de cette chambre et ce lict, fut contraint par la priere de la dame de le prendre; et, s'y estant couché et bien endormy d'un tres-profond sommeil, voicy la dame qui vient tout bellement se coucher auprés de luy sans qu'il en sentist rien, ny de toute la nuict, tant il estoit las et assoupy de sommeil; et reposa jusques au lendemain matin grand jour, que la dame, s'ostant prés de luy qui s'accommençoit à esveiller, luy dit : « Vous n'avez pas dormy sans compagnie, comme vous voyez, car je n'ay pas voulu vous quitter toute la part de mon lict, et par ce j'en ay jouy de la moitié aussi bien que vous. Adieu : vous avez perdu une occasion que vous ne recouvrirez jamais. »

Le gentilhomme, maugreant et detestant sa bonne fortune faillie (c'estoit bien pour se pendre), la voulut arrester et prier; mais rien de tout cela, et fort depitée contre luy pour ne l'avoir contentée comme elle vouloit, car elle n'estoit là venue pour un coup (aussi qu'on dit : « Un seul coup n'est que la salade du lict »), et mesmes la nuict, et qu'elle n'estoit là venue pour le nombre singulier, mais pour le plurier, que plusieurs dames en cela ayment plus que l'autre; bien contraires à une tres-belle et honneste dame que j'ay cogneu, laquelle ayant une fois donné assignation à son amy de venir coucher avec elle, en un rien il fit trois bons assauts avec elle; et puis, voulant quarter et parachever de multiplier ses coups, elle luy dit, pria et commanda de se decoucher et retirer. Luy, aussi frais que devant, luy represente le combat, et promet qu'il feroit rage toute cette nuict là avant le jour venu, et que pour si peu sa force n'estoit en rien diminuée. Elle luy dit : « Contentez-vous que j'ay recogneu vos forces, qui sont bonnes et belles, et qu'en temps et lieu je les sçauray mieux employer qu'ast'heure; car il ne faut qu'un malheur, que vous et moy soyons descouverts, que mon mary le sçache, me voylà perdue. Adieu donc jusques à une plus seure et meilleure commodité, et alors librement je vous employeray pour la grande bataille, et non pour si petite rencontre. »

Il y a force dames qui n'eussent eu cette consideration, mais, ennyvrées du plaisir, puisque

tenoyent dejà dans le camp leur ennemy, l'eussent fait combattre jusques au clair jour.

Cette honneste dame que je dis de paravant celles-cy estoit de telle humeur que, quand le caprice luy prenoit, jamais elle n'avoit peur ni apprehension de son mary, encor qu'il eust bonne espée et fust ombrageux; et nonobstant elle y a esté si heureuse que ny elle ny ses amants n'ont peu guieres courir fortune de vie, pour n'avoir jamais esté surpris, pour avoir bien posé ses gardes et bonnes sentinelles et vigilantes : en quoy pourtant ne se doivent fier les dames, car il n'y faut qu'une heure malheureuse, ainsi qu'il arriva il y a quelque temps à un gentilhomme brave et vaillant, qui fut massacré, allant voir sa maistresse, par la trahison et menée d'elle-mesme que le mary luy avoit fait faire; que, s'il n'eust eu si bonne presomption de sa valeur comme il avoit, certes il eust bien pris garde à soy et ne fust pas mort, dont ce fut grand dommage. Grand exemple, certes, pour ne se fier pas tant aux femmes amoureuses, lesquelles, pour s'eschaper de la cruelle main de leurs maris, jouent tel jeu qu'ils veulent, comme fit cette-cy qui eut la vie sauve, et l'amy mourut.

¶ Il y a d'autres marys qui tuent la dame et le serviteur tout ensemble, ainsi que j'ay ouy dire d'une tres-grande dame de laquelle son mary estant jaloux, non pour aucun effet qu'il y eust, certes, mais par jalousie et vaine apparence d'amour, il fit mourir sa femme de poison et langueur, dont fut

un tres-grand dommage, ayant paravant fait mourir le serviteur, qui estoit un honneste homme, disant que le sacrifice estoit plus beau et plus plaisant de tuer le taureau devant et la vache aprés.

Ce prince fut plus cruel à l'endroit de sa femme qu'il ne fut aprés à l'endroit d'une de ses filles qu'il avoit mariée avec un grand prince, mais non si grand que luy, qui estoit quasi un monarque.

Il eschappa à cette folle femme de se faire engrosser à un autre qu'à son mary, qui estoit empesché à quelque guerre; et puis, ayant enfanté d'un bel enfant, ne sceut à quel sainct se vouer, sinon à son pere, à qui elle decela le tout par un gentilhomme en qui elle se fioit, qu'elle luy envoya. Duquel aussi-tost la creance ouye, il manda à son mary que, sur sa vie, il se donnast bien garde de n'attenter sur celle de sa fille, autrement il attenteroit sur la sienne et le rendroit le plus pauvre prince de la chrestienté, comme estoit en son pouvoir; et envoya à sa fille une galere avec une escorte querir l'enfant et la nourrice; et, l'ayant fourny d'une bonne maison et entretien, il le fit tres-bien nourrir et elever. Mais, au bout de quelque temps que le pere vint à mourir, par consequent le mary la fit mourir.

¶ J'ay ouy dire d'un autre qui fit mourir le serviteur de sa femme devant elle, et le fit fort languir, afin qu'elle mourust martyre de voir mourir en langueur celuy qu'elle avoit tant aymé et tenu entre ses bras.

¶ Un autre de par le monde tua sa femme en pleine cour, luy ayant donné l'espace de quinze ans toutes les libertez du monde, et qu'il estoit assez informé de sa vie jusques à luy remonstrer et l'admonester. Toutesfois une verve luy prit (on dit que ce fut par la persuasion d'un grand son maistre), et par un matin la vint trouver dans son lict ainsi qu'elle vouloit se lever, et, ayant couché avec elle, gaussé et ryt bien ensemble, luy donna quatre ou cinq coups de dague, puis la fit achever à un sien serviteur, et aprés la fit mettre en litiere, et devant tout le monde fut emportée en sa maison pour la faire enterrer. Aprés s'en retourna, et se presenta à la cour, comme s'il eust fait la plus belle chose du monde, et en triompha. Il eust bien fait de mesme à ses amoureux; mais il eust eu trop d'affaires, car elle en avoit tant eu et fait qu'elle en eust fait une petite armée.

¶ J'en ay ouy parler d'un brave et vaillant capitaine pourtant, qui, ayant eu quelque soupçon de sa femme, qu'il avoit prise en tres-bon lieu, la vint trouver sans autre suitte, et l'estrangla luy mesme, de sa main, de son escharpe blanche, puis la fit enterrer le plus honnorablement qu'il peut, et assista aux obseques habillé en dueil, fort triste, et le porta fort longtemps ainsi habillé; et voilà la pauvre femme bien satisfaitte, et pour la bien resusciter par belle ceremonie. Il en fit de mesmes à une damoiselle de sa dite femme qui luy tenoit la main à ses amours. Il ne mourut sans lignée de cette femme,

car il en eut un brave fils, des vaillants et des premiers de sa patrie, et qui, par ses valeurs et merites, vint à de grands grades, pour avoir bien servy ses rois et maistres.

¶ J'en ay ouy parler aussi d'un grand en Italie qui tua aussi sa femme, n'ayant peu atrapper son galant pour s'estre sauvé en France; mais on disoit qu'il ne la tua point tant pour le peché, car il y avoit assez de temps qu'il sçavoit qu'elle faisoit l'amour, et n'en faisoit point autre mine, que pour espouser une autre dame dont il estoit amoureux.

¶ Voilâ pourquoy il fait fort dangereux d'assaillir et attacquer un c.. armé, encor qu'il y en ait d'assaillis aussi bien et autant que des desarmez, voire vaincus, comme j'en sçay un qui estoit aussi bien armé qu'en tout le monde. Il y eut un gentilhomme, brave et vaillant certes, qui le voulut muguetter; encor ne s'en contentoit-il pas, il s'en voulut prevaloir et publier : il ne dura guieres qu'il ne fust aussi tost tué par gens appostez, sans autrement faire scandale, ny sans que la dame en patist, qui demeura longuement pourtant en tremble et aux alteres, d'autant qu'estant grosse et se fiant qu'aprés ses couches (qu'elle eust voulu estre allongées d'un siecle), elle auroit autant; mais le mary, bon et misericordieux, encor qu'il fust des meilleures espées du monde, luy pardonna; et n'en fut jamais autre chose, et non sans grande allarme de plusieurs autres des serviteurs qu'elle avoit eu, car l'autre paya pour tous. Aussi la dame, recognoissant le

bienfait et la grace d'un tel mary, ne luy donna jamais que peu de soupçon despuis, car elle fut des assez sages et vertueuses d'alors.

¶ Il arriva tout autrement, un de ces ans, au royaume de Naples, à donne Marie d'Avalos, l'une des belles princesses du païs, mariée avec le prince de Venouse, laquelle s'estant enamourachée du comte d'Andriane, l'un des beaux princes du païs aussi, et s'estans tous deux concertés à la jouissance, et le mary l'ayant descouverte (par le moyen que je dirois, mais le conte en seroit trop long), voire couchez ensemble dans le lict, les fit tous deux massacrer par gens appostez ; si que le lendemain on trouva ces deux belles moitiés et creatures exposées estendues sur le pavé devant la porte de la maison, toutes mortes et froides, à la veue de tous les passants, qui les larmoyoient et plaignoient de leur miserable estat.

Il y eut des parens de ladite dame morte qui en furent tres-dolents et tres-estomacquez, jusques à s'en vouloir ressentir par la mort et le meurtre, ainsi que la loy du païs le porte; mais, d'autant qu'elle avoit esté tuée par des marauts de vallets et esclaves qui ne meritoyent avoir leurs mains teintes d'un si beau et si noble sang, sur ce seul sujet s'en vouloient ressentir et rechercher le mary, fust par justice ou autrement, et non s'il eust fait le coup luy mesme de sa propre main : car n'en fust esté autre chose, ny recherché.

Voilà une sotte et bizarre opinion et formalisa-

tion, dont je m'en rapporte à nos grands discoureurs et bons jurisconsultes, pour sçavoir quel acte est plus enorme, de tuer sa femme, de sa propre main, qu'il a tant aimée, ou de celle d'un maraut esclave ? Il y a force raisons à deduire là dessus ; dont je me passeray les alleguer, craignant qu'elles soyent trop foibles au prix de celles de ces grands.

J'ay ouy conter que le viceroy, en sçachant la conjuration, en advertit l'amant, voire l'amante ; mais telle estoit leur destinée, qui se devoit ainsi finer par si belles amours.

Cette dame estoit fille de dom Carlo d'Avalos, second frere du marquis de Pescayre, auquel, si on eust faict un pareil tour en aucunes de ses amours que je sçay, il y a longtemps qu'il fust esté mort.

¶ J'ay cogneu un mary lequel, venant de dehors et ayant esté longtemps qu'il n'avoit couché avec sa femme, vint resolu et bien joyeux pour le faire avec elle et s'en donner bon plaisir ; mais, arrivant de nuict, il entendit, par le petit espion, qu'elle estoit accompagnée de son amy dans le lict ; luy aussitost mit la main à l'espée, et, frappant à la porte, et estant ouverte, vint resolu pour la tuer ; mais premierement cherchant le gallant qui avoit sauté par la fenestre, vint à elle pour la tuer ; mais, par cas, elle s'estoit cette fois si bien atiffée, si bien parée pour sa coiffure de nuict, et de sa belle chemise blanche, et si bien ornée (pensez qu'elle s'estoit ainsi dorlottée pour mieux plaire à son amy) qu'il ne l'avoit jamais trouvée ainsi bien accommodée

pour luy ny à son gré, qu'elle, se jettant en chemise à terre et à ses genoux, luy demandant pardon par si belles et douces paroles qu'elle dit, comme de vray elle sçavoit tres-bien dire, que, la faisant relever et la trouvant si belle et de bonne grace, le cœur luy flechit; et, laissant tomber son espée, luy, qui n'avoit fait rien il y avoit si longtemps, et qui en estoit affamé (dont possible, bien en prit à la dame, et que la nature l'emouvoit), il luy pardonna, et la prit et l'embrassa, et la remit au lict, et, se deshabillant soudain, se coucha avec elle, referma la porte; et la femme le contenta si bien par ses doux attraits et mignardises (pensez qu'elle n'y oublia rien) qu'enfin le lendemain on les trouva meilleurs amis qu'auparavant, et jamais ne se firent tant de caresses: comme fit Menelaus, le pauvre cocu, lequel l'espace de dix ou douze ans menassant sa femme Heleine qu'il la tueroit s'il la tenoit jamais, et mesmes luy disoit du bas de la muraille en haut; mais, Troye prise, et elle tombée entre ses mains, il fut si ravy de sa beauté qu'il luy pardonna tout, et l'ayma et caressa mieux que jamais.

Tels marys furieux encor sont bons, qui de lions tournent ainsi en papillons; mais il est mal aisé à faire une telle rencontre que celle-cy.

¶ Une grande, belle et jeune dame du regne du roy François Ier, mariée avec un grand seigneur de France, et d'aussi grande maison qui y soit point, se sauva bien autrement, et mieux que la precedente : car fust, ou qu'elle eust donné quelque sujet

d'amour à son mary, ou qu'il fust surpris d'un ombrage ou d'une rage soudaine et fust venu à elle l'espée nue à la main pour la tuer, desesperant de tout secours humain pour s'en sauver, s'advisa soudain de se vouer à la glorieuse Vierge Marie, et en aller accomplir son vœu à sa chappelle de Lorette, si elle la sauvoit, à Sainct-Jean des Mauverets, au païs d'Anjou. Et, sitost qu'elle eut fait ce vœu mentallement, ledict seigneur tumba par terre, et luy faillit son espée du poing ; puis tantost se releva, et, comme venant d'un songe, demanda à sa femme à quel saint elle s'estoit recommandée pour eviter ce peril. Elle luy dit que c'estoit à la Vierge Marie, en sa chappelle susdite, et avoit promis d'en visiter le saint lieu. Lors il luy dit : « Allez-y donc, et accomplissez vostre vœu » ; ce qu'elle fit, et y appendit un tableau contenant l'histoire, ensemble plusieurs beaux et grands vœux de cire, à ce jadis accoustumez, qui s'y sont veus long-temps aprés. Voilà un bon vœu, et belle escapade inopinée ! Voyez la *Cronique d'Anjou.*

¶ J'ay ouy parler que le roy François une fois voulut aller coucher avec une dame de sa cour qu'il aimoit. Il trouva son mary l'espée au poing pour l'aller tuer ; mais le roy luy porta la sienne à la gorge et luy commanda, sur sa vie, de ne luy faire nul mal, et que s'il luy faisoit la moindre chose du monde, qu'il le tueroit ou qu'il luy feroit trencher la teste ; et pour cette nuict l'envoya dehors, et prit sa place.

Cette dame estoit bien heureuse d'avoir trouvé un si bon champion et protecteur de son c.., car onques puis le mary ne luy osa sonner mot, ains luy laissa tout faire à sa guise.

J'ay ouy dire que non seulement cette dame, mais plusieurs autres, obtindrent pareille sauvegarde du roy. Comme plusieurs font en guerre pour sauver leurs terres et y mettent les armoiries du roy sur leurs portes, ainsi font ces femmes celles de ces grands roys, au bord et au dedans de leur c.., si bien que leurs marys ne leur osoyent dire mot, qui, sans cela, les eussent passez au fil de l'espée.

¶ J'en ay cogneu d'autres dames, favorisées ainsi des rois et des grands, qui portoyent ainsi leurs passeports partout; toutesfois si en avoit-il aucunes qui passoyent le pas, auxquelles leurs marys, n'osans y apporter le couteau, s'aydoient des poisons et morts cachées et secretes, faisant à croire que c'estoyent catherres, apoplexie et mort subite. Et tels marys sont detestables, de voir à leurs costés coucher leurs belles femmes, languir et tirer à la mort de jour en jour, et meritent mieux la mort que leurs femmes; ou bien les font mourir entre deux murailles, en chartre perpetuelle, comme nous en avons aucunes croniques anciennes de France, et comme j'en ay sceu un grand de France, qui fit ainsi mourir sa femme, qui estoit une fort belle et honneste dame, et ce par arrest de la cour, prenant son

petit plaisir par cette voye à se faire declarer cocu.

De ces forcenez et furieux maris de cocus sont volontiers les vieillards, lesquels se defians de leurs forces et chaleurs et s'asseurans de celles de leurs femmes, mesmes quand ilz ont esté si sots de les espouser jeunes et belles, ilz en sont si jaloux et si ombrageux, tant par leur naturel que par leurs vieilles pratiques qu'ils ont traittées eux-mesmes autresfois ou veu traitter à d'autres, qu'ils meinent si miserablement ces pauvres creatures que leur purgatoire leur seroit plus doux que non pas leur autorité. L'Espagnol dit : *El diablo sabe mucho, porque es viejo*, que « le diable sçait beaucoup parce qu'il est vieux » : de mesme ces vieillards, par leur aage et anciennes routines, sçavent force choses. Si sont-ils grandement à blasmer de ce poinct que, puisqu'ils ne peuvent contenter les femmes, pourquoy les vont-ils espouser? et les femmes aussi belles et jeunes ont grand tort de les aller espouser, sous l'ombre des biens, en pensant jouir aprés leur mort, qu'elles attendent d'heure à autre; et cependant se donnent du bon temps avec des amis jeunes qu'elles font, dont aucunes d'elles en patissent griefvement.

¶ J'ay ouy parler d'une, laquelle estant surprise sur le fait, son mary, vieillard, luy donna une poison de laquelle elle languit plus d'un an et vint seiche comme bois; et le mary l'alloit voir souvent, et se plaisoit en cette langueur, et en

rioit, et disoit qu'elle n'avoit que ce qu'il luy falloit.

¶ Une autre, son mary l'enferma dans une chambre et la mit au pain et à l'eau, et bien souvent la faisoit despouiller toute nue et la fouettoit son saoul, n'ayant aucune compassion de ceste belle charnure nue, ny non plus d'émotion. Voilà le pis d'eux : car estant desgarnis de chaleurs et despourveus de tentation comme une statue de marbre, n'ont pitié de nulle beauté, et passent leurs rages par de cruels martyres, au lieu qu'estans jeunes la passeroyent, possible, sur leur beau corps nud, comme j'ay dict cy devant.

Voylà pourquoy il ne fait pas bon d'espouser de tels vieillards bizarres : car, encor que la veue leur baisse et vienne à manquer par l'aage, si en ont-ils tousjours prou pour espier et voir les frasques que leurs jeunes femmes leur peuvent faire.

¶ Aussy j'ay ouy parler d'une grande dame qui disoit que nul samedy fut sans soleil, nulle belle femme sans amours, et nul vieillard sans estre jaloux; et tout procede pour la debolezze de ses forces.

C'est pourquoy un grand prince que je sçay disoit qu'il voudroit ressembler le lion, qui, pour vieillir, ne blanchit jamais; le singe, qui tant plus il le fait, tant plus il le veut faire; le chien, tant plus il vieillit, son cas se grossit; et le cerf, que tant plus il est vieux, tant mieux il le fait, et les biches vont plustost à luy qu'aux jeunes.

Or, pour en parler franchement, ainsi que j'ay ouy dire à un grand personnage, quelle raison y a-il, ny quelle puissance a-il le mary si grand, qu'il doive et puisse tuer sa femme, veu qu'il ne l'a point de Dieu, ny de sa loy, ny de son saint Evangile, sinon de la repudier seulement? Il ne s'y parle point de mort, de sang, de meurtre, de tourmens, de prison, de poisons ny de cruautez. Ah! que Nostre Seigneur Jesus-Christ nous a bien remonstré qu'il y avoit de grands abus en ces façons de faire et en ces meurtres, et qu'il ne les approuvoit guieres, lorsqu'on luy amena cette pauvre femme accusée d'adultere pour jetter sa sentence de punition; il leur dit, en escrivant en terre de son doigt : « Celuy de vous autres qui sera le plus net et le plus simple, qu'il prenne la premiere pierre et commence à la lapider! » ce que nul n'osa faire, se sentans atteints par telle sage et douce reprehension.

Nostre createur nous apprenoit à tous de n'estre si legers à condamner et faire mourir les personnes, mesmes sur ce sujet, cognoissant les fragilitez de nostre nature, et l'abus que plusieurs y commettent : car tel fait mourir sa femme, qui est plus adultere qu'elle, et tels les font mourir bien souvent innocentes, se faschans d'elles pour en prendre d'autres nouvelles; et combien y en a-il! Saint Augustin dit que l'homme adultere est aussi punissable que la femme.

¶ J'ay ouy parler d'un tres-grand prince de par

le monde, qui, soubçonnant sa femme faire l'amour avec un gallant cavalier, il le fit assassiner sortant le soir de son palais, et puis la dame; laquelle, un peu auparavant, à un tournoy qui se fit à la cour, et elle fixement arregardant son serviteur qui manioit bien son cheval, se mit à dire : « Mon Dieu! qu'un tel pique bien! — Ouy, mais il pique trop haut »; ce qui l'estonna, et aprés fut empoisonnée par quelques parfums, ou autrement par la bouche.

¶ J'ay cogneu un seigneur de bonne maison qui fit mourir sa femme, qui estoit tres-belle et de bonne part et de bon lieu, en l'empoisonnant par sa nature, sans s'en ressentir, tant subtile et bien faitte avoit esté icelle poison, pour espouser une grand dame qui avoit espousé un prince; dont en fut en peine, en prison et en danger, sans ses amis; et le malheur voulut qu'il ne l'espousa pas, et en fut trompé et fort scandalisé, et mal veu des hommes et des dames.

¶ J'ay veu de grands personnages blasmer grandement nos rois anciens, comme Louis Hutin et Charles le Bel, pour avoir fait mourir leurs femmes: l'une, Marguerite, fille de Robert, duc de Bourgogne; et l'autre, Blanche, fille d'Othelin, comte de Bourgogne; leur mettans à sus leurs adulteres; et les firent mourir cruellement entre quatre murailles, au Chasteau-Gaillard; et le comte de Foix en fit de mesmes à Jeanne d'Arthoys. Sur quoy il n'y avoit point tant de forfaits et de

crimes comme ilz le faisoient à croire; mais messieurs se faschoyent de leurs femmes, et leur mettoyent à sus ces belles besognes, et en espouserent d'autres.

¶ Comme de frais, le roy Henry d'Angleterre fit mourir sa femme et la decapiter, Anne de Boulan, pour en espouser une autre, ainsi qu'il estoit fort sujet au sang et au change de nouvelles femmes. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils les repudiassent, selon la parole de Dieu, que les faire ainsi cruellement mourir? Mais il leur en faut de la viande fraische à ces messieurs, qui veulent tenir table à part sans y convier personne, ou avoir nouvelles et secondes femmes qui leur apportent des biens aprés qu'ilz ont mangé ceux de leurs premieres, ou n'en ont eu assez pour les rassasier; ainsi que fit Baudouin, 2e roy de Jerusalem, qui, faisant croire à sa premiere femme qu'elle avoit paillardé, la repudia pour prendre une fille du duc de Malyterne, parce qu'elle avoit un dot d'une grand somme d'argent, dont il estoit fort necessiteux. Cela se trouve en l'Histoire de la Terre Sainte. Il leur sied bien de corriger la loy de Dieu et en faire une nouvelle, pour faire mourir ces pauvres femmes.

¶ Le roy Louis le Jeune n'en fit pas de mesme à l'endroit de Leonor, duchesse d'Aquitaine, qui, soubçonnée d'adultere, possible à faux, en son voyage de Syrie, fut repudiée de luy seulement, sans vouloir user de la loy des autres, inventée et

pratiquée plus par autorité que de droit et raison : dont sur ce il en acquist plus grande reputation que les autres rois, et tiltre de bon, et les autres de mauvais, cruels et tyrans; aussi que dans son ame il avoit quelque remords de conscience d'ailleurs; et c'est vivre en chrestien cela! Voire que les payens romains, la pluspart s'en sont acquittez de mesme plus chrestiennement que payennement, et principalement aucuns empereurs, desquels la plus grande part ont esté sujets à estre cocus, et leurs femmes tres-lubriques et fort putains ; et, tels cruels qu'il ont esté, vous en lirez force qui se sont defaits de leurs femmes plus par repudiations que par tueries de nous autres chrestiens.

¶ Jules Cesar ne fit autre mal à sa femme Pompeïa, sinon la repudier, laquelle avoit esté adultere de P. Claudius, beau jeune gentilhomme romain, de laquelle estant eperdument amoureux, et elle de luy, espia l'occasion qu'un jour elle faisoit un sacrifice en sa maison, où il n'y entroit que des dames : il s'habilla en garce, luy qui n'avoit encore point de barbe au menton, qui, se meslant de chanter et de jouer des instrumens, et par ainsi, passant par cette monstre, eut loisir de faire avec sa maistresse ce qu'il voulut; mais, estant cogneu, il fut chassé et accusé; et par moyen d'argent et de faveur il fut absous, et n'en fut autre chose. Ciceron y perdit son latin par une belle oraison qu'il fit contre luy. Il est vray que Cesar, voulant faire à croire au monde qui luy persuadoit sa

femme innocente, il respondit qu'il ne vouloit pas que seulement son lict fust taché de ce crime, mais exempt de toute suspicion. Cela estoit bon pour en abbreuver ainsi le monde; mais, dans son ame, il sçavoit bien que vouloit dire cela : sa femme avoir esté ainsi trouvée avec son amant; si que, possible, luy avoit-elle donné cette assignation et cette commodité : car, en cela, quand la femme veut et desire, il ne faut point que l'amant se soucie d'excogiter des commoditez, car elle en trouvera plus en une heure que tous nous autres sçaurions faire en cent ans; ainsi que dit une dame de par le monde, que je sçay qui dit à son amant : « Trouvez moyen seulement de m'en faire venir l'envie, car, d'ailleurs, j'en trouverai prou pour en venir là. »

Cesar aussi sçavoit bien combien vaut l'aune de ces choses là, car il estoit un fort grand ruffian, et l'appelloit-on le coq à toutes poules ; et en fit force cocus en sa ville, tesmoing le sobriquet que luy donnoyent ses soldats à son triumphe : *Romani, servate uxores; mœchum adducimus calvum.* « Romains, serrez bien vos femmes, car nous vous amenons ce grand paillard et adultere de Cesar le chauve, qui vous les repassera toutes. »

Voilà donc comme Cesar, par cette sage response qu'il fit ainsi de sa femme, il s'exemta de porter le nom de cocu qu'il faisoit porter aux autres; mais, dans son ame, il se sentoit bien touché.

¶ Octavie Cesar repudia aussi Scribonia pour l'amour de sa paillardise, sans autre chose, et ne luy fit autre mal, bien qu'elle eust raison de le faire cocu, à cause d'une infinité de dames qu'il entretenoit; et devant leurs marys publiquement les prenoit à table aux festins qu'il leur faisoit, et les emmenoit en sa chambre, et, aprés en avoir fait, les renvoyoit, les cheveux defaits un peu et destortillez, avec les oreilles rouges, grand signe qu'elles en venoyent! lequel je n'avois ouy dire propre pour descouvrir que l'on en vient, ouy bien le visage, mais non l'oreille. Aussi lui donna-on la reputation d'estre fort paillard; mesmes Marc-Anthoine luy reprocha; mais il s'excusoit qu'il n'entretenoit point tant les dames pour la paillardise que pour descouvrir plus facilement les secrets de leurs maris, desquels il se meffioit.

J'ay cogneu plusieurs grands et autres qui en ont fait de mesmes et en ont recherché les dames pour ce mesme sujet, dont s'en sont bien trouvez; j'en nommerois bien aucuns; ce qui est une bonne finesse, car il en sort double plaisir. La conjuration de Catilina fut ainsi descouverte par une dame de joye.

Ce mesme Octavie à sa fille Julia, femme d'Agrippa, pour avoir esté une tres-grande putain, et qui luy faisoit grande honte (car quelquesfois les filles font à leurs peres plus de deshonneur que les femmes ne font à leurs marys), fut une fois en deliberation de la faire mourir; mais il ne la fit que

bannir, luy oster le vin et l'usage des beaux habillemens, et d'user de pauvres, pour tres-grande punition, et la frequentation des hommes : grande punition pourtant pour les femmes de cette condition, de les priver de ces deux derniers points !

¶ Cesar Caligula, qui estoit un fort cruel tyran, ayant eu opinion que sa femme Livia Hostilia luy avoit derobé quelques coups en robe et donné à son premier mary C. Piso, duquel il l'avoit ostée par force, et à luy, encore vivant, luy faisoit quelque plaisir et gracieuseté de son gentil corps, cependant qu'il estoit absent en quelque voyage, n'usa point en son endroit de sa cruauté accoustumée, ains la bannit de soy seulement, au bout de deux ans qu'il l'eut ostée à son mary Piso et espousée.

Il en fit de mesme à Tullia Paulina, qu'il avoit ostée à son mary C. Memmius : il ne la fit que chasser, mais avec defense expresse de n'user nullement de ce mestier doux, non pas seulement à son mary : rigueur cruelle pourtant de n'en donner à son mary !

¶ J'ay ouy parler d'un grand prince chrestien qui fit cette deffence à une dame qu'il entretenoit, et à son mary de n'y toucher, tant il en estoit jaloux.

¶ Claudius, fils de Drusus Germanicus, repudia tant seulement sa femme Plantia Herculalina pour avoir esté une signalée putain, et, qui pis est, pour avoir entendu qu'elle avoit attenté sur sa vie;

et, tout cruel qu'il estoit, encor que ces deux raisons fussent assez bastantes pour la faire mourir, il se contenta du divorce.

D'avantage, combien de temps porta-il les fredaines et sales bourdeleries de Valleria Messalina, son autre femme, laquelle ne se contentoit pas de le faire avec l'un et l'autre dissolument et indiscretement, mais faisoit profession d'aller aux bourdeaux s'en faire donner, comme la plus grande bagasse de la ville; jusques là, comme dit Juvenal, qu'ainsi que son mary estoit couché avec elle, se deroboit tout bellement d'auprés de luy le voyant bien endormy, et se deguisoit le mieux qu'elle pouvoit, et s'en alloit en plain bourdeau, et là s'en faisoit donner si tres-tant et jusques qu'elle en partoit plustost lasse que saoule et rassasiée. Et faisoit encor pis : pour mieux se satisfaire et avoir cette reputation et contentement en soy d'estre une grande putain et bagasse, se faisoit payer et taxoit ses coups et ses chevauchées, comme un commissaire qui va par païs, jusques à la derniere maille.

¶ J'ay ouy parler d'une dame de par le monde, d'assez chere estoffe, qui quelque temps fit cette vie, et alla ainsi aux bourdeaux deguisée, pour en essayer la vie et s'en faire donner; si que le guet de la ville, en faisant la ronde, l'y surprit une nuict. Il y en a d'autres qui font ces coups que l'on sçait bien.

Bocace, en son livre des *Illustres malheureux,*

parle de cette Messaline gentiment, et la fait alleguant ses excuses en cela, d'autant qu'elle estoit du tout née à cela, si que le jour qu'elle nasquit ce fut en certains signes du ciel qui l'embraserent et elle et autres. Son mary le sçavoit et l'endura longtemps, jusqu'à ce qu'il sceut qu'elle s'estoit mariée sous bourre avec un Caius Silius, l'un des beaux gentilshommes de Rome. Voyant que c'estoit une assignation sur sa vie, la fit mourir sur ce sujet, mais nullement pour sa paillardise, car il y estoit tout accoustumé à la voir, la sçavoir et l'endurer.

Qui a veu la statue de ladite Messaline trouvée ces jours passez en la ville de Bourdeaux advouera qu'elle avoit bien la vraye mine de faire une telle vie. C'est une medaille antique, trouvée parmy aucunes ruines, qui est tres-belle, et digne de la garder pour la voir et bien contempler. C'estoit une fort grande femme, de tres-belle haute taille, les beaux traits de son visage, et sa coiffure tant gentille à l'antique romaine, et sa taille tres-haute, demonstrant bien qu'elle estoit ce qu'on a dit : car, à ce que je tiens de plusieurs philosophes, medecins et physionomistes, les grandes femmes sont à cela volontiers inclinées, d'autant qu'elles sont hommasses ; et, estant ainsi, participent des chaleurs de l'homme et de la femme ; et, jointes ensemble en un seul corps et sujet, sont plus violentes et ont plus de force qu'une seule : aussi qu'à un grand navire, dit-on, il faut une grande eau

pour le soustenir, davantage, à ce que disent les grands docteurs en l'art de Venus, une grand'femme y est plus propre et plus gente qu'une petite.

¶ Sur quoy il me souvient d'un tres-grand prince que j'ay cogneu : voulant louer une femme de laquelle il avoit eu jouissance, il dit ces mots : « C'est une tres-belle putain, grande comme madame ma mere. » Dont ayant esté surpris sur la promptitude de sa parole, il dit qu'il ne vouloit pas dire qu'elle fust une grande putain comme madame sa mere, mais qu'elle fust de la taille et grande comme madame sa mere. Quelquesfois on dit des choses qu'on ne pense pas dire, quelquefois aussi sans y penser l'on dit bien la verité.

Voilà donc comme il fait meilleur avec les grandes et hautes femmes, quand ce ne seroit que pour la belle grace, la majesté qui est en elles : car, en ces choses, elle y est aussi requise et autant aimable qu'en d'autres actions et exercices ; ny plus ny moins que le manegge d'un beau et grand coursier du regne est bien cent fois plus agreable et plaisant que d'un petit bidet, et donne bien plus de plaisir à son escuyer; mais aussi il faut bien que cet escuyer soit bon et se tienne bien, et monstre bien plus de force et adresse. De mesme se faut-il porter à l'endroit des grandes et hautes femmes : car, de cette taille, elles sont sujettes d'aller d'un air plus haut que les autres; et bien souvent font perdre l'estrieu, voire l'arçon, si l'on n'a bonne tenue; comme j'ay ouy conter à aucuns cavalcadours qui

les ont montées et lesquelles font gloire et grand mocquerie quand elles les font sauter et tomber tout à plat, ainsi que j'en ay ouy parler d'une de cette ville, laquelle, la premiere fois que son serviteur coucha avec elle, luy dit franchement : « Embrassez-moy bien et me liez à vous de bras et de jambes le mieux que vous pourrez, et tenez-vous bien hardiement, car je vays haut, et gardez bien de tomber. Aussi, d'un costé, ne m'espargnez pas : je suis assez forte et habile pour soustenir vos coups, tant rudes soyent-ils ; et si vous m'espargnez je ne vous espargneray point. C'est pourquoy à beau jeu beau retour. » Mais la femme le gaigna.

Voila donc comme il faut bien adviser à se gouverner avec telles femmes hardies, joyeuses, renforcées, charnues et proportionnées, et, bien que la chaleur surabondante en elles donne beaucoup de contentement, quelquesfois aussi sont-elles trop pressantes pour estre si challeureuses. Toutesfois, comme l'on dit : *De toutes tailles bons levriers*, aussi y a-il de petites femmes nabottes qui ont le geste, la grace, la façon en ces choses un peu approchante des autres, ou les veulent imiter, et si sont aussi chaudes et aspres à la curée, voire plus (je m'en rapporte aux maistres en ces arts), ainsi qu'un petit cheval se remue aussi prestement qu'un grand ; et, comme disoit un honneste homme, que la femme ressembloit à plusieurs animaux, et principalement à un singe, quand dans le lict elle ne fait que se mouvoir et remuer.

J'ay fait cette digression en m'en souvenant ; il faut retourner à nostre premier texte.

¶ Et ce cruel Neron ne fit aussi que repudier sa femme Octavia, fille de Claudius et Massalina, pour adultere, et sa cruauté s'abstint jusques-là.

¶ Domitian fit encore mieux, lequel repudia sa femme Domitia Longina parce qu'elle estoit si amoureuse d'un certain comediant et basteleur nommé Paris, et ne faisoit tout le jour que paillarder avec lui, sans tenir compagnie à son mary ; mais, au bout de peu de temps, il la reprit encores et se repentit de sa separation : pensez que ce basteleur luy avoit appris des tours de souplesse et de maniement dont il croyoit qu'il se trouveroit bien.

¶ Pertinax en fit de mesme à sa femme Flavia Sulpitiana ; non qu'il la repudiast ny qu'il la reprît, mais, la sçachant faire l'amour à un chantre et joueur d'instrumens et s'adonner du tout à luy, n'en fit autre conte sinon la laisser faire, et luy faire l'amour de son costé à une Cornificia estant sa cousine germaine ; suivant en cela l'opinion d'Eliogabale, qui disoit qu'il n'y avoit rien au monde plus beau que la conversation de ses parents et parentes. Il y en a force qui ont fait tels eschanges que je sçay, se fondans sur ces opinions.

¶ Aussi l'empereur Severus non plus se soucia de l'honneur de sa femme, laquelle estoit putain publique, sans qu'il se souciast jamais de l'en corriger, disant qu'elle se nommoit Jullia, et, pour ce, qu'il la falloit excuser, d'autant que toutes celles qui

portoyent ce nom, de toute ancienneté estoyent sujettes d'estre tres-grandes putains et faire leurs marys cocus : ainsi que je connois beaucoup de dames portans certains noms de nostre christianisme, que je ne veux dire, pour la reverence que je dois à nostre sainte religion, qui sont coustumierement sujettes à estre puttes et à hausser le devant plus que d'autres portans autres noms, et n'en a-on veu guieres qui s'en soient eschappées.

Or je n'aurois jamais fait si je voulois alleguer une infinité d'autres grandes dames et emperieres romaines de jadis, à l'endroit desquelles leurs marys cocus, et tres-cruels, n'ont usé de leurs cruautez, autoritez et privileges, encor qu'elles fussent tres-debordées ; et croy qu'il y en a eu peu de prudes de ce vieux temps, comme la description de leur vie le manifeste ; mesmes, que l'on regarde bien leurs effigies et medailles antiques, on y verra tout à plain, dans leur beau visage, la mesme lubricité toute gravée et peinte. Et pourtant leurs marys cruels la leur pardonnoyent, et ne les faisoyent mourir, au moins aucuns. Et qu'il faille qu'eux payens, ne reconnaissans Dieu, ayent esté si doux et benings à l'endroit de leurs femmes et du genre humain, et la pluspart de nos rois, princes, seigneurs et autres chrestiens, soyent si cruels envers elles par un tel forfait !

¶ Encores faut-il louer ce brave Philippe Auguste, nostre roy de France, lequel, ayant repudié sa femme Angerberge, sœur de Canut, roy de Dannemarck,

qui estoit sa seconde femme, sous pretexte qu'elle estoit sa cousine en troisiesme degré du costé de sa premiere femme Ysabel (autres disent qu'il la soubçonnoit de faire l'amour), neantmoins ce roy, forcé par censures ecclesiastiques, quoy qu'il fust remarié d'ailleurs, la reprit, et l'emmena derriere luy tout à cheval, sans le sceu de l'assemblée de Soissons faite pour cet effet, et trop sejournant pour en decider.

Aujourd'huy aucuns de nos grands n'en font de mesme ; mais la moindre punition qu'ilz font à leurs femmes, c'est les mettre en chartre perpetuelle, au pain et à l'eau, et là les faire mourir, les empoisonnent, les tuent, soit de leur main ou de la justice. Et, s'ilz ont tant d'envie de s'en defaire et espouser d'autres, comme cela advient souvent, que ne les repudient-ilz et s'en separent honnestement, sans autre mal, et demandent puissance au pape d'en espouser une autre, encor que ce qui est conjoint l'homme ne le doit separer ? Toutesfois, nous en avons eu des exemples de frais, et du roy Charles VIII et Louis XIIe, nos roys.

Sur quoy j'ay ouy discourir un grand theologien, et c'estoit sur le feu roy d'Espagne Philippe, qui avoit espousé sa niepce, mere du roy d'aujourd'huy, et ce par dispense, qui disoit : « Ou du tout il faut advouer le Pape pour lieutenant general de Dieu en terre, et absolu ou non : s'il l'est, comme nous autres catholiques le devons croire, il faut du tout confesser sa puissance bien absolue et infinie en

terre, et sans borne, et qu'il peut nouer et denouer comme il luy plaist ; mais, si nous ne le tenons tel, je le quitte pour ceux qui sont en telle erreur, non pour les bons catholiques. Et par ainsi nostre Pere Saint peut remedier à ces dissolutions de mariage, et à de grands inconvenients qui arrivent pour cela entre le mary et la femme, quand ils font tels mauvais menages. »

Certainement les femmes sont fort blasmables de traitter ainsi leurs marys par leur foy violée, que Dieu leur a tant recommandée ; mais pourtant, de l'autre costé, il a bien defendu le meurtre, et luy est grandement odieux de quelque costé que ce soit ; et jamais guieres n'ay-je veu gens sanguinaires et meurtriers, mesmes de leurs femmes, qui n'en ayent payé le debte ; et peu de gens aymans le sang ont bien finy : car plusieurs femmes pecheresses ont obtenu et gaigné misericorde de Dieu, comme la Madelaine.

Enfin, ces pauvres femmes sont creatures plus ressemblantes à la divinité que nous autres, à cause de leur beauté : car ce qui est beau est plus approchant de Dieu, qui est tout beau, que le laid, qui appartient au diable.

¶ Ce grand Alfonse, roy de Naples, disoit que la beauté estoit une vraye signifiance de bonnes et douces mœurs, ainsi comme est la belle fleur d'un bon et beau fruit : comme de vray, en ma vie, j'ay veu force belles femmes toutes bonnes ; et, bien qu'elles fissent l'amour, ne faisoyent

point de mal, ny autre qu'à songer à ce plaisir, et y mettoyent tout leur soucy sans l'applicquer ailleurs.

¶ D'autres aussi en ay-je veu tres-mauvaises, pernicieuses, dangereuses, crueles et fort malicieuses, nonobstant à songer à l'amour et au mal tout ensemble.

Sera-il doncques dit qu'estans ainsi sujettes à l'humeur vollage et ombrageuse de leurs marys, qui meritent plus de punition cent fois envers Dieu, qu'elles soyent ainsi punies? Or, de telles gens la complexion est autant fascheuse comme est la peine d'en escrire.

¶ J'en parle maintenant encor d'un autre, qui estoit un seigneur de Dalmatie, lequel, ayant tué le paillard de sa femme, la contraignit de coucher ordinairement avec son tronc mort, charogneux et puant; de telle sorte que la pauvre femme fut suffoquée de la mauvaise senteur qu'elle endura par plusieurs jours.

¶ Vous avez dans les *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre la plus belle et triste histoire que l'on sçauroit voir pour ce sujet, de cette belle dame d'Allemagne que son mary contraignoit à boire ordinairement dans le test de la teste de son amy qu'il y avoit tué; dont le seigneur Bernage, lors ambassadeur en ce pays pour le roy Charles huictiesme, en vit le pitoyable spectacle et en fit l'accord.

¶ La premiere fois que je fus jamais en Italie,

passant par Venise, il me fut fait un compte pour vray, d'un certain chevallier albanois, lequel, ayant surpris sa femme en adultere, tua l'amoureux. Et, de despit qu'il eut que sa femme ne s'estoit contentée de luy (car il estoit un gallant cavallier, et des propres pour Venus, jusques à entrer en jouxte dix ou douze fois pour une nuict), pour punition, il fut curieux de rechercher partout une douzaine de bons compagnons et fort ribauts, qui avoyent la reputation d'estre bien et grandement proportionnez de leurs membres et fort adroits et chauds à l'execution; et les prit, les gagea et loua pour argent; et les serra dans la chambre de sa femme, qui estoit tres-belle, et la leur abandonna, les priant tous d'y faire bien leur devoir, avec double paye s'ilz s'en acquittoyent bien : et se mirent tous aprés elle, les uns aprés les autres, et la menerent de telle façon qu'ils la rendirent morte avec un tres-grand contentement du mary; à laquelle il luy reprocha, tendante à la mort, que puisqu'elle avoit tant aymé cette douce liqueur, qu'elle s'en saoullast; à mode que dit Semiramis à Cyrus, luy mettant sa teste dans un vase plein de sang. Voylà un terrible genre de mort!

Cette pauvre dame ne fust ainsi morte si elle eust esté de la robuste complexion d'une garce qui fut au camp de Cesar en la Gaule, sur laquelle on dit que deux legions passerent par dessus en peu de temps; et au partir de là fit la gambade, ne s'en trouvant point mal.

¶ J'ay ouy parler d'une femme françoise, de ville, et damoiselle, et belle : en nos guerres civiles ayant esté forcée, dans une ville prise d'assaut, par une infinité de soldats, et en estant eschappée, elle demanda à un beau pere si elle avoit peché grandement, aprés luy avoir conté son histoire ; il luy dit que non, puisqu'elle avoit ainsi esté prise par force, et violée sans sa volonté, mais y repugnant du tout. Elle respondit : « Dieu donc soit loué, que je m'en suis une fois en ma vie saoulée, sans pecher ni offencer Dieu ! »

¶ Une dame de bonne part, au massacre de la Sainct-Barthelemy, ayant esté ainsy forcée, et son mary mort, elle demanda à un homme de sçavoir et de conscience si elle avoit offensé Dieu, et si elle n'en seroit point punie de sa rigueur, et si elle n'avoit point fait tort aux manes de son mary qui ne venoit que d'estre frais tué. Il luy respondit que, quand elle estoit en ceste besogne, que, si elle y avoit pris plaisir, certainement elle avoit peché ; mais, si elle y avoit eu du desgoust, c'estoit tout un. Voilà une bonne sentence !

¶ J'ay bien cogneu une dame qui estoit differente de cette opinion, qui disoit qu'il n'y avoit si grand plaisir en ceste affaire que quand elle estoit à demy forcée et abattue, et mesmes d'un grand ; d'autant que tant plus on fait de la rebelle et de la refusante, d'autant plus on y prend d'ardeur et s'efforce-on : car, ayant une fois faussé sa breche, il jouit de sa victoire plus furieusement et rude-

ment, et d'autant plus on donne d'appetit à sa dame, qui contrefait pour tel plaisir la demye-morte et pasmée, comme il semble, mais c'est de l'extreme plaisir qu'elle y prend. Mesmes ce disoit ceste dame que bien souvent elle donnoit de ces venues et alteres à son mary, et faisoit de la farouche, de la bizarre et desdaigneuse, le mettant plus en rut; et, quand il venoit là, luy et elle s'en trouvoyent cent fois mieux : car, comme plusieurs ont escrit, une dame plaist plus, qui fait un peu de la difficile et resiste, que quand elle se laisse sitost porter par terre. Aussi en guerre une victoire obtenue de force est plus signalée, plus ardente et plaisante, que par la gratuité, et en triomphe-il mieux. Mais aussi ne faut que la dame fasse tant en cela de la revesche ny terrible, car on la tiendroit plustost pour une putain rusée qui voudroit faire de la prude; dont bien souvent elle seroit escandalisée; ainsi que j'ay ouy dire à des plus savantes et habiles en ce fait, auxquelles je m'en rapporte, ne voulant estre si presumptueux de leur en donner des preceptes qu'elles sçavent mieux que moy.

¶ Or j'ay veu plusieurs blasmer grandement aucuns de ces marys jaloux et meurtriers, d'une chose, que, si leurs femmes sont putains, eux-mesmes en sont cause. Car, comme dit sainct Augustin, c'est une grande folie à un mary de requerir chasteté à sa femme, luy estant plongé au bourbier de paillardise; et en tel estat doit estre

le mary qu'il veut trouver sa femme. Mesmes nous trouvons en nostre sainte Escriture qu'il n'est pas besoin que le mary et la femme s'entrayment si fort : cela se veut entendre par des amours lascifs et paillards ; d'autant que, mettant et occupant du tout leur cœur en ces plaisirs lubriques, y songent si fort et s'y adonnent si tres-tant qu'ils en laissent l'amour qu'ils doivent à Dieu ; ainsi que moy-mesme j'ay veu beaucoup de femmes qui aymoient si tres-tant leurs marys, et eux elles, et en brusloyent de telle ardeur, qu'elles et eux en oublioient du tout le service de Dieu ; si que, le temps qu'il y falloit mettre, le mettoyent et consommoyent aprés leurs paillardises.

De plus, ces marys, qui, pis est, apprennent à leurs femmes, dans leur lict propre, mille lubricitez, mille paillardises, mille tours, contours, façons nouvelles, et leur pratiquent ces figures enormes de l'Aretin ; de telle sorte que, pour un tison de feu qu'elles ont dans le corps, elles y en engendrent cent, et les rendent ainsi paillardes ; si bien qu'estans de telle façon dressées, elles ne se peuvent engarder qu'elles ne quittent leurs marys et aillent trouver autres chevalliers. Et, sur ce, leurs marys en desesperent et punissent leurs pauvres femmes ; en quoy ilz ont grand tort : car, puisqu'elles sentent leur cœur pour estre si bien dressées, elles veulent monstrer à d'autres ce qu'elles sçavent faire ; et leurs marys voudroyent qu'elles cachassent leur sçavoir ; en quoy il n'y a apparence ny raison,

non plus que si un bon escuyer avoit un cheval bien dressé, allant de tous airs, et qu'il ne voulust permettre qu'on le vist aller, ny qu'on montast dessus, mais qu'on le creust à sa simple parole, et qu'on l'acheptast ainsi.

¶ J'ay ouy conter à un honneste gentilhomme de par le monde, lequel estant devenu fort amoureux d'une belle dame, il luy fut dit par un sien amy qu'il y perdroit son temps, car elle aimoit trop son mary; il se va adviser une fois de faire un trou qui arregardoit droit dans leur lict; si bien qu'estans couchez ensemble, il ne faillit de les espier par ce trou, d'où il vit les plus grandes lubricitez, paillardises, postures salles, monstrueuses et enormes, autant de la femme, voire plus que du mary, et avec des ardeurs tres-extresmes; si bien que le lendemain il vint à trouver son compagnon et luy raconter la belle vision qu'il avoit eue, et luy dit : « Cette femme est à moy aussitost que son mary sera party pour tel voyage : car elle ne se pourra tenir longuement en sa chaleur que la nature et l'art luy ont donné, et faut qu'elle la passe ; et par ainsi par ma perseverance je l'auray. »

¶ Je cognois un autre honneste gentilhomme qui, estant bien amoureux d'une belle et honneste dame, sçachant qu'elle avoit un Aretin en figure dans son cabinet, que son mary sçavoit et l'avoit veu et permis, augura aussitost par-là qu'il l'atrapperoit; et, sans perdre esperance, il la servit si bien et continua qu'enfin il l'emporta : et cognut

en elle qu'elle y avoit appris de bonnes leçons et pratiques, ou fust de son mary ou d'autres, niant pourtant que ny les uns ny les autres n'en avoyent point esté les premiers maistres, mais la dame nature, qui en estoit meilleure maistresse que tous les arts. Si est-ce que le livre et la pratique luy avoyent beaucoup servy en cela, comme elle luy confessa puis aprés.

¶ Il se lit d'une grande courtisanne et maquerelle insigne du temps de l'ancienne Rome, qui s'appelloit Elefantina, qui fit et composa de telles figures de l'Aretin, encore pires, auxquelles les dames grandes et princesses faisant estat de putanisme estudioyent comme un tres-beau livre. Et cette bonne dame putain cyreniene, laquelle estoit surnommée « aux douze inventions », parce qu'elle avoit trouvé douze manieres pour rendre le plaisir plus voluptueux et lubrique !

¶ Heliogabale gaigeoit et entretenoit, par grand argent et dons, ceux et celles qui luy inventoyent et produisoyent nouvelles et telles inventions pour mieux esveiller sa paillardise. J'en ay ouy parler d'autres pareils de par le monde.

¶ Un de ces ans le pape Sixte fit pendre à Rome un secretaire qui avoit esté au cardinal d'Est et s'appelloit Capella, pour beaucoup de forfaits, mais entre autres qu'il avoit composé un livre de ces belles figures, lesquelles estoyent representées par un grand, que je ne nommeray point pour l'amour de sa robe, et par une grande,

l'une des belles dames de Rome, et tous representez au vif et peints au naturel.

¶ J'ay cogneu un prince de par le monde qui fit bien mieux, car il achepta d'un orfevre une tres-belle coupe d'argent doré, comme pour un chef-d'œuvre et grand speciauté, la mieux elabourée, gravée et sigillée qu'il estoit possible de voir, où estoyent taillées bien gentiment et subtillement au burin plusieurs figures de l'Aretin, de l'homme et de la femme, et ce au bas estage de la coupe, et au dessus et au haut plusieurs aussi de diverses manieres de cohabitations de bestes, là où j'appris la premiere fois (car j'ay veu souvent la dicte coupe et beu dedans, non sans rire) celle du lion et de la lionne, qui est tout contraire à celle des autres animaux, que n'avois jamais sceu, dont je m'en rapporte à ceux qui le sçavent sans que je le die. Cette coupe estoit l'honneur du buffet de ce prince : car, comme j'ay dit, elle estoit tres-belle et riche d'art, et agreable à voir au dedans et au dehors.

Quand ce prince festinoit les dames et filles de la cour, comme souvent il les convioit, ses sommelliers ne failloyent jamais, par son commandement, de leur bailler à boire dedans ; et celles qui ne l'avoyent jamais veue, ou en beuvant ou aprés, les unes demeuroyent estonnées et ne sçavoient que dire là-dessus ; aucunes demeuroyent honteuses, et la couleur leur sautoit au visage ; aucunes s'entre-disoyent entr'elles : « Qu'est-ce

que cela qui est gravé là dedans? Je croy que ce sont des sallauderies. Je n'y boys plus. J'aurois bien grand soif avant que j'y retournasse boire. » Mais il falloit qu'elles beussent là, ou bien qu'elles esclatassent de soif; et, pour ce, aucunes fermoyent les yeux en beuvant, les autres, moins vergogneuses, point. Qui en avoyent ouy parler du mestier, tant dames que filles, se mettoyent à rire sous bourre; les autres en crevoyent tout à trac.

Les unes disoyent, quand on leur demandoit qu'elles avoyent à rire et ce qu'elles avoyent veu, qu'elles n'avoyent rien veu que des peintures, et que pour cela elles n'y lairroyent à boire une autre fois. Les autres disoyent: « Quant à moy, je n'y songe point à mal; la veue et la peinture ne souille point l'âme. » Les unes disoyent: « Le bon vin est aussi bon leans qu'ailleurs. » Les autres affermoyent qu'il y faisoit aussi bon boire qu'en une autre coupe, et que la soif s'y passoit aussi bien. Aux unes on faisoit la guerre pourquoy elles ne fermoyent les yeux en beuvant; elles respondoyent qu'elles vouloyent voir ce qu'elles beuvoyent, craignant que ce ne fust du vin, mais quelque medecine ou poison. Aux autres on demandoit à quoy elles prenoyent plus de plaisir, ou à voir, ou à boire; elles respondoyent: « A tout. » Les unes disoyent: « Voilà de belles crotesques! » Les autres: « Voylà de plaisantes mommeries! » Les unes disoyent: « Voylà de beaux

images ! » Les autres : « Voylà de beaux miroirs ! » Les unes disoyent : « L'orfevre estoit bien à loisir de s'amuser à faire ces fadezes ! » Les autres disoyent : « Et vous, Monsieur, encor plus d'avoir achepté ce beau hanap. » Aux unes on demandoit si elles sentoyent rien qui les picquast au mitant du corps pour cela ; elles respondoyent que nulle de ces drolleries y avoit eu pouvoir pour les picquer. Aux autres on demandoit si elles n'avoyent point senty le vin chaut, et qu'il les eust eschauffées, encor que ce fust en hyver ; elles respondoyent qu'elles n'avoyent garde, car elles avoyent beu bien froid, qui les avoit bien rafraischies. Aux unes on demandoit quelles images de toutes celles elles voudroyent tenir en leur lict ; elles respondoient qu'elles ne se pouvoyent oster de là pour les y transporter.

Bref, cent mille brocards et sornettes sur ce sujet s'entredonnoyent les gentilshommes et dames ainsi à table, comme j'ay veu, que c'estoit une tres-plaisante gausserie, et chose à voir et ouïr ; mais surtout, à mon gré, le plus et le meilleur estoit à contempler ces filles innocentes, ou qui feignoyent l'estre, et autres dames nouvellement venues, à tenir leur mine froide, riante du bout du nez et des levres, ou à se contraindre et faire des hypocrites, comme plusieurs dames en faisoyent de mesme. Et notez que, quand elles eussent deu mourir de soif, les sommelliers n'eussent osé leur donner à boire en une autre coupe ny verre. Et,

qui plus est, juroyent aucunes, pour faire bon minois, qu'elles ne tourneroyent jamais à ces festins; mais elles ne laissoyent pour cela à y tourner souvent, car ce prince estoit tres-splendide et friand. D'autres disoyent, quand on les convioit : « J'iray, mais en protestation qu'on ne nous baillera point à boire dans la coupe » ; et, quand elles y estoient, elles y beuvoient plus que jamais. Enfin elles s'y avezarent si bien qu'elles ne firent plus de scrupule d'y boire; et si firent bien mieux aucunes, qu'elles se servirent de telles visions en temps et lieu ; et, qui plus est, aucunes s'en desbaucherent pour en faire l'essay : car toute personne d'esprit veut essayer tout.

Voilà les effets de cette belle coupe si bien historiée. A quoy se faut imaginer les autres discours, les songes, les mines et les paroles que telles dames disoyent et faisoyent entre elles, à part ou en compagnie.

Je pense que telle couppe estoit bien differente à celle dont parle M. de Ronsard en l'une de ses premieres odes, desdiée au feu roy Henry, qui se commence ainsi :

> Comme un qui prend une couppe,
> Seul honneur de son tresor,
> Et de rang verse à la troupe
> Du vin qui rit dedans l'or.

Mais en cette coupe le vin ne rioit pas aux personnes, mais les personnes au vin : car les unes beuvoyent en riant, et les autres beuvoyent en se

ravissant ; les unes se compissoyent en beuvant, et les autres beuvoyent en se compissant ; je dis, d'autre chose que de pissat.

Bref, cette coupe faisoit de terribles effets, tant y estoyent penetrantes ces images, visions et perspectives : dont je me souviens qu'une fois, en une gallerie du comte de Chasteau-Vilain, dit le seigneur Adjacet, une trouppe de dames avec leurs serviteurs estant allé voir cette belle maison, leur veue s'addressa sur de beaux et rares tableaux qui estoyent en ladite gallerie. A elles se presenta un tableau fort beau, où estoyent representées force belles dames nues qui estoyent au bain, qui s'entretouchoient, se palpoyent, se manioyent et frottoyent, s'entremesloyent, se tastonnoyent, et, qui plus est, se faisoyent le poil tant gentiment et si proprement, en monstrant tout, qu'une froide recluse ou hermitte s'en fust eschauffée et esmeue ; et c'est pourquoy une dame grande, dont j'ay ouy parler, et cogneue avec, se perdant en ce tableau, dit à son serviteur, en se tournant vers luy comme enragée de cette rage d'amour : « C'est trop demeuré icy : montons en carosse promptement et allons en mon logis, car je ne puis plus contenir cette ardeur ; il la faut aller esteindre : c'est trop bruslé. » Et ainsi partit, et alla avec son serviteur prendre de cette bonne eau qui est si douce sans sucre, et que son serviteur luy donna de sa petite burette.

Telles peintures et tableaux portent plus de nuisance à une ame fragile qu'on ne pense ; comme en

estoit un là mesme, d'une Venus toute nue, couchée et regardée de son fils Cupidon ; l'autre, d'un Mars couché avec sa Venus ; l'autre, d'une Læda couchée avec son signe. Tant d'autres y a-il et là et ailleurs, qui sont un peu plus modestement peints et voilez mieux que les figures de l'Aretin ; mais quasy tout vient à un, et en aprochent de nostre coupe dont je viens de parler, laquelle avoit quasi quelque simpatie, par antinomie, de la couppe que trouva Renault de Montauban en ce chasteau dont parle l'Arioste, laquelle à plein descouvroit les pauvres cocus, et cette-cy les faisoit ; mais l'une portoit un peu trop de scandale aux cocus et leurs femmes infideles, et cette-cy point.

Aujourd'huy n'en est besoin de ces livres ny de ces peintures, car les marys leur en apprennent prou : et voilà que servent telles escholes de marys !

¶ J'ay cogneu un bon imprimeur venetien à Paris, qui s'appeloit messer Bernardo, parent de ce grand Aldus Manutius de Venise, qui tenoit sa boutique en la rue de Sainct-Jacques, qui me dit et jura une fois qu'en moins d'un an il avoit vendu plus de cinquante paires de livres de l'Aretin à force gens mariés et non mariés, et à des femmes, dont il m'en nomma trois de par le monde, grandes, que je ne nommeray point, et les leur bailla à elles mesmes et tres-bien reliez, sous serment presté qu'il n'en sonneroit mot, mais pourtant il me le dist ; et me dist davantage qu'une autre

dame luy en ayant demandé, au bout de quelque temps, s'il en avoit point un pareil comme un qu'elle avoit veu entre les mains d'une de ces trois, il luy respondit : *Signora, si, e peggio ;* et soudain argent en campagne, les acheptant tous au poids de l'or. Voilà une folle curiosité pour envoyer son mary faire un voyage à Cornette prés de Civita-Vecchia.

Toutes ces formes et postures sont odieuses à Dieu, si bien que sainct Hierosme dit : « Qui se monstre plustost desbordé amoureux de sa femme que mary est adultere et peche. » Et, parce qu'aucuns docteurs ecclesiastiques en ont parlé, je diray ce mot briefvement en mots latins, d'autant qu'eux-mesmes ne l'ont voulu dire en françois : *Excessus,* disent-ils, *conjugum fit quando uxor cognoscitur ante, retro stando, sedendo in latere, et mulier super virum ;* comme un petit colibet que j'ay leu d'autresfois, qui dit :

In prato viridi monialem ludere vidi
Cum monacho leviter, ille sub, illa super.

D'autres disent, quand ilz s'accommodent autrement, que la femme ne puisse concevoir. Toutesfois il y a aucunes femmes qui disent qu'elles conçoivent mieux par les postures monstrueuses et surnaturelles et estranges que naturelles et communes, d'autant qu'elles y prennent plaisir davantage, et, comme dit le poëte, quand elles s'accommodent *more canino,* ce qui est odieux ; toutesfois

les femmes grosses, au moins aucunes, en usent ainsi, de peur de se gaster par le devant.

D'autres docteurs disent que quelque forme que ce soit est bonne, mais que *semen ejaculetur in matricem mulieris, et quomodocunque uxor cognoscatur, si vir ejaculetur semen in matricem, non est peccatum mortale.*

Vous trouverez ces disputes dans *Summa Benedicti,* qui est un cordelier docteur qui a tres-bien escrit de tous les pechez et monstré qu'il a beaucoup veu et leu. Qui voudra lire ce passage y verra beaucoup d'abus que commettent les marys à l'endroit de leurs femmes. Aussi dit-il que, *quando mulier est ita pinguis ut non possit aliter coïre* que par telles postures, *non est peccatum mortale, modo vir ejaculetur semen in vas naturale.* Dont disent aucuns qu'il vaudroit mieux que les marys s'abstinssent de leurs femmes quand elles sont pleines, comme font les animaux, que de souiller le mariage par de telles vilainies.

¶ J'ay cogneu une fameuse courtisanne à Rome, dicte la Grecque, qu'un grand seigneur de France avoit là entretenue. Au bout de quelque temps, il luy prit envie de venir voir la France, par le moyen du seigneur Bonvisi, banquier de Lion, Lucquois tres-riche, de laquelle il estoit amoureux ; où estant, elle s'enquit fort de ce seigneur et de sa femme, et, entr'autres choses, si elle ne le faisoit point cocu, « d'autant, disoit-elle, que j'ay dressé son mary de si bel air, et luy ay appris de si bonnes

leçons, que, luy les ayant montrées et pratiquées avec sa femme, il n'est possible qu'elle ne les ait voulu monstrer à d'autres : car nostre mestier est si chaud, quand il est bien appris, qu'on prend cent fois plus de plaisir de le monstrer et pratiquer avec plusieurs qu'avec un. » Et disoit bien plus que cette dame lui devoit faire un beau present et condigne de sa peine et de son sallaire, parce que, quand son mary vint à son escholle premierement, il n'y sçavoit rien, et estoit en cela le plus sot, neuf et apprentif qu'elle vist jamais ; mais elle l'avoit si bien dressé et façonné que sa femme s'en devoit trouver cent fois mieux. Et, de fait, cette dame, la voulant voir, alla chez elle en habit dissimulé ; dont la courtisanne s'en douta et lui tint tous les propos que je viens de dire, et pires encor et plus desbordez, car elle estoit courtizanne fort debordée. Et voilà comment les marys se forgent les couteaux pour se couper la gorge ; cela s'entend des cornes. Par ainsi, abusant du saint mariage, Dieu les punit ; et puis veulent avoir leurs revanches sur leurs femmes, en quoy ilz sont cent fois plus punissables. Aussi ne m'estonnè-je pas si ce saint docteur disoit que le maryage estoit quasi une vraye espece d'adultere : cela vouloit-il entendre quand on en abusoit de cette sorte que je viens de dire.

Aussi a-on defendu le mariage à nos prestres : car, venant de coucher avec leurs femmes, et s'estre bien souillez avec elles, il n'y a point de propos

de venir à un sacré autel. Car, ma foy, ainsy que j'ay ouy dire, aucuns bourdellent plus avec leurs femmes que non pas les ruffiens avec les putains des bourdeaux, qui, craignans prendre mal, ne s'acharnent et ne s'eschauffent avec elles comme les marys avec leurs femmes, qui sont nettes et ne peuvent donner mal, au moins aucunes et non pas toutes : car j'en ay bien cogneu qui leur en donnent, aussi bien que leurs marys à elles.

Les marys abusants de leurs femmes sont fort punissables, comme j'ay ouy dire à de grands docteurs, que les marys, ne se gouvernants avec leurs femmes modestement dans leur lict comme ils doivent, paillardent avec elles comme avec concubines, n'estant le mariage introduit que pour la necessité et procreation, et non pour le plaisir desordonné et paillardise. Ce que tres-bien nous sceut representer l'empereur Sejanus Commodus, dit autrement Anchus Verus, lorsqu'il dit à sa femme Domitia Calvilla, qui se plaignoit à luy de quoy il portoit à des putains et courtisannes et autres ce qu'à elle appartenoit en son lict, et luy ostoit ses menues et petites pratiques : « Supportez, ma femme, luy dit-il, qu'avec les autres je saoule mes desirs, d'autant que le nom de femme et de consorte est un nom de dignité et d'honneur, et non de plaisir et paillardise. » Je n'ay point encor leu ny trouvé la response que luy fit là dessus madame sa femme l'imperatrice ; mais il ne faut douter que, ne se contentant de ceste sentence

dorée, elle ne luy respondist de bon cœur, et par la voix de la pluspart, voire de toutes les femmes mariées : « Fy de cet honneur, et vive le plaisir ! nous vivons mieux de l'un que de l'autre. »

Il ne faut non plus douter aussi que la pluspart de nos mariés aujourd'huy et de tout temps, qui ont de belles femmes, ne disent pas ainsi : car ilz ne se maryent et lient, ny ne prennent leurs femmes, sinon pour bien passer leur temps et bien paillarder en toutes façons, et leur enseigner des preceptes et pour le mouvement de leur corps et pour les debordées et lascives paroles de leurs bouches, afin que leur dormante Venus en soit mieux esveillée et excitée ; et, aprés les avoir bien ainsi instruites et debauschées, si elles vont ailleurs, ilz les punissent, les battent, les assomment et les font mourir.

Il y a aussi un peu de raison en cela, comme si quelqu'un avoit debausché une pauvre fille d'entre les bras de sa mere, et luy eust faict perdre l'honneur et sa virginité, et puis, aprés en avoir fait sa volonté, la battre et la contraindre à vivre autrement, en toute chasteté : vrayement ! car il en est bien temps, et bien à propos ! Qui est celuy qui ne le condamne pour homme sans raison et digne d'estre chastié ? L'on en deust dire de mesmes de plusieurs marys, lesquels, quand tout est dit, debauschent plus leurs femmes, et leur apprennent plus de preceptes pour tomber en paillardise, que ne font leurs propres amoureux : car ilz en ont plus de

temps et loisir que les amants ; et, venants à discontinuer leurs exercices, elles changent de main et de maistre, à mode d'un bon cavalcadour, qui prend plus de plaisir cent fois de monter à cheval qu'un qui n'y entend rien. « Et de malheur, ce disoit cette courtizanne, il n'y a nul mestier au monde qui soit plus coquin ny qui desire tant de continue que celui de Venus. » En quoy ces marys doivent estre advertis de ne faire tels enseignemens à leurs femmes, car ils leur sont par trop prejudiciables ; ou bien, s'ils voyent leurs femmes leur jouer un faux-bon, qu'ils ne les punissent point, puisque s'ont esté eux qui leur en ont ouvert le chemin.

¶ Si faut-il que je face cette digression d'une femme mariée, belle et honneste et d'estoffe, que je sçay, qui s'abandonna à un honneste gentilhomme, aussi plus par jalousie qu'elle portoit à une honneste dame que ce gentilhomme aimoit et entretenoit, que par amour. Parquoy, ainsi qu'il en jouissoit, la dame luy dit : « A cette heure, à mon grand contentement, triomphè-je de vous et de l'amour que portez à une telle. » Le gentilhomme luy respondit : « Une personne abattue, subjuguée et foulée, ne sauroit bien triompher. » Elle prend pied à cette response, comme touchant à son honneur, et luy replique aussitost : « Vous avez raison. » Et tout à coup s'advise de desarçonner subitement son homme, et se desrober de dessous luy ; et, changeant de forme, prestement

et agilement monte sur luy et le met sous soy. Jamais jadis chevallier ou gendarme romain ne fut si prompt et adextre de monter et remonter sur ses chevaux desultoires, comme fut ce coup cette dame avec son homme ; et le manie de mesme en luy disant : « A st'heure donc puis-je bien dire qu'à bon escient je triomphe de vous, puisque je vous tiens abattu sous moy. » Voilà une dame d'une plaisante et paillarde ambition, et d'une façon estrange, comment elle la traitta !

¶ J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste dame de par le monde, sujette fort à l'amour et à la lubricité, qui pourtant fut si arrogante et si fiere et si brave de cœur que, quand ce venoit là, ne vouloit jamais souffrir que son homme la montast et la mit sous soy et l'abattit, pensant faire un grand tort à la generosité de son cœur, et attribuant à une grande lascheté d'estre ainsi subjuguée et sousmise, en mode d'une triomphante conqueste ou esclavitude, mais vouloit tousjours garder le dessus et la preeminence. Et ce qui faisoit bon pour elle en cela, c'est que jamais ne voulut s'adonner à un plus grand que soy, de peur qu'usant de son autorité et puissance, luy pust donner la loy, et la pust tourner, virer et fouler, ainsi qu'il luy eust pleu ; mais, en cela, choisissoit ses egaux et inferieurs, auxquels elle ordonnoit leur rang, leur assiete, leur ordre et forme de combat amoureux, ne plus ne moins qu'un sergent majour à ses gens le jour d'une bataille ; et leur commandoit

de ne l'outrepasser, sur peine de perdre leurs pratiques, aux uns son amour, et aux autres la vie; si que debout ou assis, ou couchez, jamais ne se purent prevaloir sur elle de la moindre humiliation, ny submission, ny inclination, qu'elle leur eust rendu et presté. Je m'en rapporte au dire et au songer de ceux et celles qui ont traitté telles amours, telles postures, assietes et formes.

Cette dame pouvoit ordonner ainsi sans qu'il y allast rien de son honneur pretendu, ny de son cœur genereux offensé : car, à ce que j'ay ouy dire à aucuns praticqs, il y avoit assez de moyens pour faire telles ordonnances et pratiques.

Voilà une terrible et plaisante humeur de femme, et bizarre scrupule de conscience genereuse. Si avoit-elle raison pourtant ; car c'est une fascheuse souffrance que d'estre subjuguée, ployée, foullée, et mesmes quand l'on pense quelquefois à part soy, et qu'on dit : « Un tel m'a mis sous luy et foulé », par maniere de dire, sinon aux pieds, mais autrement : cela vaut autant à dire.

Cette dame aussi ne voulut jamais permettre que ses inferieurs la baisassent jamais à la bouche, « d'autant, disoit-elle, que le toucher et le tact de bouche à bouche est le plus sensible et precieux de tous les autres touchers, fust de la main et autres membres », et, pour ce, ne vouloit estre alleinée, ny sentir à la sienne une bouche salle, orde et nompareille à la sienne.

Or, sur cecy, c'est une autre question que j'ay

veu traitter à aucuns : quel advantage de gloire a plus grand sur son compagnon, ou l'homme ou la femme, quand ils sont en ces escarmouches ou victoires veneriennes ?

L'homme allegue pour soy la raison precedente : que la victoire est bien plus grande quand l'on tient sa douce ennemie abattue sous soy, et qu'il la subjugue, la supedite et la dompte à son aise et comme il luy plaist ; car il n'y a si grande princesse ou dame, que, quand elle est là, fust-ce avec son inferieur ou inegal, qu'elle n'en souffre la loy et la domination qu'en a ordonné Venus parmi ses statuts ; et, pour ce, la gloire et l'honneur en demeure tres-grande à l'homme.

La femme dit : « Ouy, je le confesse, que vous vous devez sentir glorieux quand vous me tenez sous vous et me suppeditez ; mais aussi, quand il me plaist, s'il ne tient qu'à tenir le dessus, je le tiens par gayeté et une gentille volonté qui m'en prend, et non pour une contrainte. D'avantage, quand ce dessus me deplaist, je me fais servir à vous comme d'un esclave ou forçat de gallere, ou, pour mieux dire, vous fais tirer au collier comme un vray cheval de charrette, et vous, travaillant, peinant, suant, halletant, efforçant à faire les courvées et efforts que je veux tirer de vous. Cependant, moy, je suis couchée à mon aise, je vois venir vos coups; quelquesfois j'en ris et en tire mon plaisir à vous voir en telles alteres ; quelquesfois aussi je vous plains, selon ce qui me plaist ou

que j'en ay de volonté ou pitié ; et, aprés en avoir en cela tres-bien passé ma fantaisie, je laisse là mon gallant, las, recreu, debilité, enervé, qu'il n'en peut plus, et n'a besoin que d'un bon repos et de quelque bon repas, d'un coulis, d'un restaurent ou de quelque bon bouillon confortatif. Moy, pour telles courvées et tels efforts, je ne m'en sens nullement, sinon que tres-bien servie à vos despens, monsieur le gallant, et n'ay autre mal sinon de souhaiter quelque autre qui m'en donnast autant, à peine de le faire rendre comme vous ; et, par ainsi, ne me rendant jamais, mais faisant rendre mon doux ennemy, je rapporte la vraye victoire et la vraye gloire, d'autant qu'en un duel celuy qui se rend est deshonnoré, et non pas celuy qui combat jusques au dernier poinct de la mort. »

Ainsi que j'ay ouy conter d'une belle et honneste femme, qui une fois, son mary l'ayant esveillée d'un profond sommeil et repos qu'elle prenoit, pour faire cela, aprés qu'il eut fait elle luy dit : « Vous avez fait et moy non. » Et, parce qu'elle estoit dessus luy, elle le lia si bien de bras, de mains, de pieds et de ses jambes entrelassées : « Je vous apprendray à ne m'esveiller une autre fois » ; et, le demenant, secouant et remuant à toute outrance, son mary qui estoit dessous, qui ne s'en pouvoit defaire et qui suoit, ahannoit et se lassoit, et crioyt mercy, elle le luy fit faire une autre fois en depit de luy, et le rendit si las, si

atenué et flac, qu'il en devint hors d'aleine et luy jura un bon coup qu'une autre fois il la prendroit à son heure, à son humeur et apetit. Ce conte est meilleur à se l'imaginer et representer qu'à l'escrire.

Voilà donc les raisons de la dame avec plusieurs autres qu'elle put alleguer.

Encore l'homme replicque là-dessus : « Je n'ay point aucun vaisseau ni baschot comme vous avez le vostre, dans lequel je jette un gassouil de pollution et d'ordure (si ordure se doit appeler la semence humaine jettée par mariage et paillardise), qui vous salit et vous y pisse comme dans un pot. — Ouy, dit la dame; mais aussitost ce beau sperme, que vous autres dites estre le sang le plus pur et net que vous avez, je le vous vais pisser incontinent et jetter, ou dans un pot ou bassin, ou en un retrait, et le mesler avecques une autre ordure tres-puante et salle et vilaine : car de cinq cens coups que l'on nous touchera, de mille, deux mille, trois mille, voire d'une infinité, voire de nul, nous n'engroissons que d'un coup, et la matrice ne retient qu'une fois : car, si le sperme y entre bien et y est bien retenu, celuy-là est bien logé, mais les autres fort sallaudement nous les logeons comme je viens de dire. Voilà pourquoi il ne faut se vanter de nous gazouiller de vos ordures de sperme : car, outre celuy-là que nous concevons, nous le jettons et rendons pour n'en faire plus de cas aussitost que l'avons receu et

qu'il ne nous donne plus de plaisir, et en sommes quittes en disant : « Monsieur le potagier, voilà « vostre brouet que je vous rends, et le vous « claque là ; il a perdu le bon goust que vous « m'en avez donné premierement. » Et notez que la moindre bagasse en peut dire autant à un grand roy ou prince, s'il l'a repassée ; qui est un grand mespris, d'autant que l'on tient le sang royal pour le plus precieux qui soit point. Vrayment il est bien gardé et logé bien precieusement plus que d'un autre ! »

Voilà le dire des femmes ; qui est un grand cas pourtant qu'un sang si precieux se pollue et se contamine ainsi si sallaudement et vilainement ; ce qui estoit defendu en la loy de Moyse, de ne le nullement prostituer en terre ; mais on fait bien pis quand on le mesle avecques de l'ordure tres-orde et salle.

Encor si elles faisoyent comme un grand seigneur dont j'ay ouy parler, qui, en songeant la nuict, s'estant corrompu parmy ses linceuls, les fit enterrer, tant il estoit scrupuleux, disant que c'estoit un petit enfant provenu de là qui estoit mort, et que c'estoit dommage et une tres-grande perte que ce sang n'eust esté mis dans la matrice de sa femme, dont possible l'enfant fust esté en vie.

Il se pouvoit bien tromper par là, d'autant que de mille habitations que le mary fait avec la femme l'année, possible, comme j'ay dit, n'en devient-elle grosse, non pas une fois en la vie, voire ja-

mais, pour aucunes femmes qui sont brehaignes et steriles, et ne conçoivent jamais ; d'où est venu l'erreur d'aucuns mescreans, que le mariage n'avoit esté institué tant pour la procreation que pour le plaisir : ce qui est mal creu et mal parlé, car, encor qu'une femme n'engroisse toutes les fois qu'on l'entreprend, c'est pour quelque volonté de Dieu à nous occulte, et qu'il en veut punir et mary et femme, d'autant que la plus grande benediction que Dieu nous puisse envoyer en mariage, c'est une bonne lignée, et non par concubinage ; dont il y a plusieurs femmes qui prennent un grand plaisir d'en avoir de leurs amants, et d'autres non ; lesquelles ne veulent permettre qu'on leur lasche rien dedans, tant pour ne supposer des enfans à leurs marys qui ne sont à eux, que pour leur sembler ne faire tort et ne les faire cocus si la rosée ne leur est entrée dedans, ny plus ny moins qu'un estomach debile et mauvais ne peut estre offensé de sa personne pour prendre de mauvais et indigestifs morceaux, pour les mettre dans la bouche, les mascher et puis les cracher en terre.

Aussi, par le mot de cocu, porté par les oyseaux d'avril, qui sont ainsi appellez pour aller pondre au nid des autres, les hommes s'appellent cocus par antinomie quand les autres viennent pondre dans leur nid, qui est dans le cas de leurs femmes, qui est autant à dire leur jetter leur semence et leur faire des enfans.

Voilà comme plusieurs femmes ne pensent faire

faute à leurs marys pour mettre dedans et s'esbaudir leur saoul, mais qu'elles ne reçoivent point de leur semence ; ainsi sont-elles conscientieuses de bonne façon : comme d'une grande dont j'ay ouy parler, qui disoit à son serviteur : « Esbattez-vous tant que vous voudrez, et donnez-moy du plaisir ; mais, sur vostre vie, donnez-vous garde de ne m'arrouser rien là dedans, non d'une seule goutte, autrement il vous y va de la vie. » Si bien qu'il falloit bien que l'autre fust sage, et qu'il espiat le temps du mascaret quand il devoit venir.

¶ J'ay ouy faire un pareil compte au chevallier de Sanzay de Bretagne, un tres-honneste et brave gentilhomme, lequel, si la mort n'eust entrepris sur son jeune aage, fust esté un grand homme de mer, comme il avoit un tres-bon commencement : aussi en portoit-il les marques et enseignes, car il avoit eu un bras emporté d'un coup de canon en un combat qu'il fit sur mer. Le malheur pour luy fut qu'il fut pris des corsaires, et mené en Alger. Son maistre, qui le tenoit esclave, estoit le grand prestre de la mosquée de là, qui avoit une tres-belle femme qui vint à s'amouracher si fort dudict Sanzay, qu'elle luy commanda de venir en amoureux plaisir avec elle, et qu'elle luy feroit tres-bon traittement, meilleur qu'à aucun de ses autres esclaves ; mais surtout elle luy commanda tres-expressement, et sur la vie, ou une prison tres-rigoureuse, de ne lancer en son corps une seule goutte de sa semence, d'autant, disoit-elle, qu'elle ne

vouloit nullement estre pollüe et contaminée du sang chrestien, dont elle penseroit offenser grandement et sa loy et son grand prophete Mahommet; et, de plus, luy commanda qu'encor qu'elle fust en ses chauds plaisirs, quand bien elle luy commanderoit cent fois d'hazarder le paquet tout à trac, qu'il n'en fit rien, d'autant que ce seroit le grand plaisir duquel elle estoit ravie qui le luy feroit dire, et non pas la volonté de l'âme.

Ledict Sanzay, pour avoir bon traittement et plus grande liberté, encor qu'il fust chrestien, ferma les yeux pour ce coup à sa loy : car un pauvre esclave rudement traitté et miserablement enchaisné peut s'oublier bien quelques fois. Il obeit à la dame, et fut si sage et si abstraint à son commandement qu'il commanda fort bien à son plaisir ; et moulloit au moulin de sa dame tousjours tres-bien, sans y faire couller d'eau : car, quand l'escluse de l'eau vouloit se rompre et se deborder, aussitost il la retiroit, la resserroit et la faisoit escouler où il pouvoit ; dont cette femme l'en ayma davantage, pour estre si abstraint à son estroit commandement, encor qu'elle lui criast : « Laschez, je vous en donne toute permission ! » mais il ne voulut onc, car il craignoit d'estre battu à la turque, comme il voyoit ses autres compagnons devant soy.

Voilà une terrible humeur de femme ; et pour ce il semble qu'elle faisoit beaucoup, et pour son ame qui estoit turque, et pour l'autre qui estoit chrestien, puisqu'il ne se deschargeoit nullement

avec elle : si me jura-il qu'en sa vie il ne fut en telle peine.

Il m'en fit un autre compte, le plus plaisant qu'il est possible, d'un trait qu'elle luy fit; mais, d'autant qu'il est trop sallaud, je m'en tairay, de peur d'offenser les oreilles chastes.

Du depuis ledict Chanzay fut rachepté par les siens, qui sont gens d'honneur et de bonne maison en Bretagne, et qui appartiennent à beaucoup de grands, comme à M. le Connestable qui aimoit fort son frere aisné, et qui luy ayda beaucoup à cette delivrance, laquelle ayant eue, il vint à la cour, et nous en conta fort à M. d'Estrozze et à moy de plusieurs choses, et entre autres il nous fit ces comptes.

Que dirons-nous maintenant d'aucuns marys qui ne se contentent de se donner du contentement et du plaisir paillard de leurs femmes, mais en donnent de l'appetit, soit à leurs compagnons et amys, soit à d'autres? Ainsi que j'en ay cogneu plusieurs qui leur louent leurs femmes, leur disent leurs beautez, leur figurent leurs membres et partyes du corps, leur representent leurs plaisirs qu'ils ont avec elles, et leurs follatreries dont elles usent envers eux, les leur font baiser, toucher, taster, voire voir nues.

Que meritent-ils ceux-là? sinon qu'on les face cocus bien à point, ainsi que fit Gigés, par le moyen de sa bague, au roy Candaule, roy des Lidiens, lequel, sot qu'il estoit, luy ayant loué la

rare beauté de sa femme, comme si le silence luy faisoit tort et dommage, et puis la luy ayant monstrée toute nue, en devint si amoureux qu'il en jouit à son gré, et le fit mourir, et s'impatronisa de son royaume. On dit que la femme en fut si desesperée, pour avoir esté representée ainsi, qu'elle força Gigés à ce mauvais tour, en luy disant : « Ou celuy qui t'a pressé et conseillé de telle chose, faut qu'il meure de ta main, ou toy, qui m'as regardée toute nue, que tu meures de la main d'un autre. » Certes, ce roy estoit bien de loisir de donner ainsi appetit d'une viande nouvelle, si belle et bonne, qu'il devoit tenir si chere.

¶ Louis, duc d'Orleans, tué à la porte Barbette, à Paris, fit bien au contraire (grand debauscheur des dames de la cour, et tousjours des plus grandes) : car, ayant avec luy couché une fort belle et grande dame, ainsi que son mary vint en sa chambre pour luy donner le bonjour, il alla couvrir la teste de sa dame, femme de l'autre, du linceul, et luy descouvrit tout le corps, luy faisant voir tout nud et toucher à son bel aise, avec defense expresse sur la vie de n'oster le linge du visage, ny la descouvrir aucunement, à quoy il n'osa contrevenir, luy demandant par plusieurs fois ce qui luy sembloit de ce beau corps tout nud : l'autre en demeura tout esperdu et grandement satisfait. Le duc luy bailla congé de sortir de la chambre, ce qu'il fit sans avoir jamais pû cognoistre que ce fust sa femme.

S'il l'eust bien veue et recogneue toute nue, comme plusieurs que j'ay veu, il l'eust cogneue à plusieurs sis, possible; dont il fait bon les visiter quelquesfois par le corps.

Elle, aprés son mary party, fut interrogée de M. d'Orleans si elle avoit eu l'allarme et peur. Je vous laisse à penser ce qu'elle en dist, et la peine et l'altere en laquelle elle fut l'espace d'un quart d'heure : car il ne falloit qu'une petite indiscretion, ou la moindre desobeissance que son mary eust commis pour lever le linceul; il est vray, ce dist M. d'Orleans, mais qu'il l'eust tué aussitost pour l'empescher du mal qu'il eust faict à la femme.

Et le bon fut de ce mary, qu'estant la nuict d'amprés couché avec sa femme, il luy dit que M. d'Orleans luy avoit fait voir la plus belle femme nue qu'il vit jamais, mais, quant au visage, qu'il n'en sçavoit que rapporter, d'autant qu'il luy avoit interdit. Je vous laisse à penser ce qu'en pouvoit dire sa femme dans sa pensée. Et, de cette dame tant grande et de M. d'Orleans, on dit que sortit ce brave et vaillant bastard d'Orleans, le soustien de la France et le fleau de l'Angleterre, et duquel est venue ceste noble et genereuse race des comtes de Dunois.

¶ Or, pour retourner encor à nos marys prodigues de la veue de leurs femmes nues, j'en sçay un qui, pour un matin, un sien compaignon l'estant allé voir dans sa chambre ainsi qu'il s'habilloit,

luy monstra sa femme toute nue, estendue tout de son long toute endormie, et s'estant elle-mesme osté ses linceuls de dessus elle, d'autant qu'il faisoit grand chaud, luy tira le rideau à demy, si bien que, le soleil levant donnant dessus elle, il eut loisir de la bien contempler à son aise, où il ne vid rien que tout beau en perfection ; et y put paistre ses yeux, non tant qu'il eust voulu, mais tant qu'il put ; et puis le mary et luy s'en allerent chez le roy.

Le lendemain, le gentilhomme, qui estoit fort serviteur de ceste dame honneste, luy racconta ceste vision, et mesme luy figura beaucoup de choses qu'il avoit remarquées en ses beaux membres, jusques aux plus cachez ; et si le mary le luy confirma, et que c'estoit luy-mesme qui en avoit tiré le rideau. La dame, de despit qu'elle conceut contre son mary, se laissa aller et s'octroya à son amy par ce seul sujet ; ce que tout son service n'avoit sceu gaigner.

¶ J'ay cogneu un tres-grand seigneur qui, un matin, voulant aller à la chasse, et ses gentilshommes l'estant venu trouver à son lever, ainsi qu'on le chaussoit, et avoit sa femme couchée prés de luy, et qui luy tenoit son cas en pleine main, il leva si promptement la couverture qu'elle n'eut loisir de lever la main où elle estoit posée, que l'on l'y vit à l'aise et la moitié de son corps ; et, en se riant, il dit à ces messieurs qui estoyent presents : « Et bien, Messieurs, ne vous ai-je pas fait

voir choses et autres de ma femme? » Laquelle fut si depite de ce trait qu'elle luy en voulut un mal extresme, et mesme pour la surprise de cette main; et, possible, depuis elle le luy rendit bien.

¶ J'en sçay un autre d'un grand seigneur, lequel, connoissant qu'un sien amy et parent estoit amoureux de sa femme, fust ou pour luy en faire venir l'envie davantage, ou du depit et desespoir qu'il pouvoit concevoir de quoy il avoit eu une si belle femme et luy n'en tastoit point, la luy monstra un matin, l'estant allé voir, dans le lict tous deux couchez ensemble, à demye nue; et si fit bien pis, car il luy fit cela devant luy-mesme, et la mit en besogne comme si elle eust été à part; encor prioit-il cet amy de bien voir le tout, et qu'il faisoit tout cela à sa bonne grace. Je vous laisse à penser si la dame, par une telle privauté de son mary, n'avoit pas occasion de faire à son amy l'autre toute entiere, et à bon escient, et s'il n'estoit pas bien employé qu'il en portast les cornes.

¶ J'ay ouy parler d'un autre et grand seigneur, qui le faisoit ainsi à sa femme devant un grand prince, son maistre, mais c'estoit par sa priere et commandement, qui se delectoit à tel plaisir. Ne sont-ils pas donc ceux-là coulpables, puisqu'ayant esté leurs propres maquereaux, en veulent estre les bourreaux?

Il ne faut jamais monstrer sa femme nue, ny

ses terres, pays et places, comme je tiens d'un grand capitaine, à propos de feu M. de Savoye, qui desconseilla et dissuada nostre roy Henry dernier, quand, à son retour de Pologne, il passa par la Lombardie, de n'aller ny entrer dans la ville de Milan, luy alleguant que le roy d'Espagne en pourroit prendre quelque ombre; mais ce ne fut pas cela : il craignoit que le roy y estant, et la visitant bien à point, et contemplant sa beauté, richesse et grandeur, qu'il ne fust tenté d'une extresme envie de la ravoir et reconquerir par bon et juste droit, comme avoyent fait ses predecesseurs. Et voylà la vraye cause, comme dit un grand prince qui le tenoit du feu roy, qui cognoissoit ceste enclouеure. Mais, pour complaire à M. de Savoye et ne rien alterer du costé du roy d'Espagne, il prit son chemin à costé, bien qu'il eust toutes les envies du monde d'y aller, à ce qu'il me fit cet honneur, quand il fut de retour à Lion, de me le dire : en quoy ne faut douter que M. de Savoye ne fust plus Espagnol que François.

J'estime les marys aussi condamnables, lesquels, aprés avoir receu la vie par la faveur de leurs femmes, en demeurent tellement ingrats que, pour le soupçon qu'ils ont de leurs amours avec d'autres, les traittent tres-rudement, jusques à attenter sur leurs vies. J'ay ouy parler d'un seigneur sur la vie duquel aucuns conjurateurs ayant conjuré et conspiré, sa femme, par supplication, les en destourna, et le garantit d'estre massacré; dont

depuis elle en a esté tres-mal recogneue et traittée tres-rigoureusement.

¶ J'ay veu aussi un gentilhomme, lequel ayant esté accusé et mis en justice, pour avoir fait tres-mal son devoir à secourir son general en une bataille, si bien qu'il le laissa tuer sans aucune assistance ny secours, estant prés d'estre sentencié et d'estre condamné d'avoir la teste tranchée, nonobstant vingt mille escus qu'il presenta pour avoir la vie sauve, sa femme ayant parlé à un grand seigneur de par le monde et couché avec luy par la permission et supplication dudit mary, ce que l'argent n'avoit pu faire, sa beauté et son corps l'executa ; et luy sauva la vie et la liberté. Du despuis il la traitta si mal que rien plus. Certes, tels marys, cruels et enragez, sont tres-miserables.

¶ D'autres en ay-je cogneu qui n'ont pas fait de mesme, car ilz ont bien sceu recognoistre le bien d'où il venoit, et honoroyent ce bon trou toute leur vie, qui les avoit sauvez de mort.

¶ Il y a encor une autre sorte de cocus, qui ne se sont contentez d'avoir esté ombrageux en leur vie, mais allans mourir et sur le poinct du trespas le sont encores ; comme j'en ay cogneu un qui avoit une fort belle et honneste femme, mais pourtant qui ne s'estoit point tousjours estudiée à luy seul ; ainsi qu'il vouloit mourir, il luy disoit : « Ah ! ma mye, je m'en vais mourir ! Et plust à Dieu que vous me tinssiez compagnie, et que vous et moy allassions ensemble en l'autre monde ! Ma

mort ne m'en seroit si odieuse, et la prendrois plus en gré. » Mais la femme, qui estoit encor tres-belle et jeune de trente-sept ans, ne le voulut point suivre ny croire pour ce coup là, et ne voulut faire la sotte, comme nous lisons de Evadné, fille de Mars et de Thebé, femme de Capanée, laquelle l'ayma si ardemment que, luy estant mort, aussitost que son corps fut jetté dans le feu, elle s'y jetta aprés toute vive, et se brusla et se consuma avec luy par une grande constance et force, et ainsi l'accompaigna à sa mort.

¶ Alceste fit bien mieux, car, ayant sceu par l'oracle que son mary Admette, roi de Thessalie, devoit mourir bientost si sa vie n'estoit racheptée par la mort de quelque autre de ses amis, elle soudain se precipita à la mort, et ainsy sauva son mary.

Il n'y a plus meshuy de ces femmes si charitables, qui veulent aller de leur gré dans la fosse avant leurs marys, ny les suivre. Non, il ne s'en trouve plus : les meres en sont mortes, comme disent les maquignons de Paris des chevaux, quand on n'en trouve plus de bons.

Et voylà pourquoy j'estimois ce mary, que je viens d'alleguer, malhabile de tenir ces propos à sa femme si fascheux, pour la convier à la mort, comme si ce fust esté quelque beau festin pour l'y convier. C'estoit une belle jalousie qui luy faisoit parler ainsy, qu'il concevoit en soy du desplaisir qu'il pouvoit avoir aux enfers là-bas, quand il ver-

roit sa femme, qu'il avoit si bien dressée, entre les bras d'un sien amoureux ou de quelque autre mary nouveau.

Quelle forme de jalousie voilà, qu'il fallust que son mary en fust saisy alors, et qu'à tous les coups il luy disoit que, s'il en reschappoit, il n'endureroit plus d'elle ce qu'il avoit enduré! et, tant qu'il a vescu, il n'en avoit point esté atteint, et luy laissoit faire à son bon plaisir.

¶ Ce brave Tancrede n'en fit pas de mesme, luy qui d'autrefois se fit jadis tant signaler en la guerre sainte. Estant sur le point de la mort, et sa femme prés de luy dolente, avec le comte de Tripoly, il les pria tous deux aprés sa mort de s'espouser l'un l'autre, et le commanda à sa femme; ce qu'ils firent.

Pensez qu'il en avoit veu quelques approches d'amour en son vivant : car elle pouvoit estre aussi bonne vesse que sa mere, la comtesse d'Angou, laquelle, aprés que le comte de Bretagne l'eut entretenue longuement, elle vint trouver le roy de France Philippes, qui la mena de mesmes, et lui fit cette fille bastarde qui s'appella Cicile, et puis la donna en mariage à ce valeureux Tancrede, qui certes, par ses beaux exploicts, ne meritoit d'estre cocu.

¶ Un Albanois, ayant esté condamné de-là les monts d'estre pendu pour quelque forfait, estant au service du roy de France, ainsi qu'on le vouloit mener au supplice, il demanda à voir sa femme et

luy dire adieu, qui estoit une tres-belle femme et tres-agreable. Ainsi donc qu'il luy disoit adieu, en la baisant il luy tronçonna tout le nez avec belles dents, et le luy arracha de son beau visage. En quoy la justice l'ayant interrogé pourquoy il avoit fait cette villainie à sa femme, il respondit qu'il l'avoit fait de belle jalousie, « d'autant, ce disoit-il, qu'elle est tres-belle ; et, pour ce, aprés ma mort je sçay qu'elle sera aussitost recherchée et aussitost abandonnée à un autre de mes compagnons, car je la cognois fort paillarde, et qu'elle m'oublieroit incontinent. Je veux donc qu'aprés ma mort elle ait de moy souvenance, qu'elle pleure et qu'elle soit affligée; si elle ne l'est par ma mort, au moins qu'elle le soit pour estre defigurée, et qu'aucun de mes compagnons n'en aye le plaisir que j'ay eu avec elle. » Voilà un terrible jaloux !

¶ J'en ay ouy parler d'autres qui, se sentans vieux, caducs, blessez, attenuez et proches de la mort, de beau depit et de jalousie secretement ont advancé les jours à leurs moitiez, mesmes quand elles ont esté belles.

Or, sur ces bizarres humeurs de ces marys tyrans et cruels, qui font mourir ainsi leurs femmes, j'ai ouy faire une dispute, sçavoir-mon s'il est permis aux femmes, quand elles s'apperçoivent ou se doutent de la cruauté et massacre que leurs marys veulent exercer envers elles, de gaigner le devant et de jouer à la prime, et, pour se sauver, les faire

jouer les premiers et les envoyer devant faire les logis en l'autre monde.

J'ay oüy maintenir qu'ouy, et qu'elles le peuvent faire, non selon Dieu, car tout meurtre est defendu, ainsi que j'ay dit, mais, selon le monde, prou; et se fondent sur ce mot, qu'il vaut mieux prevenir que d'être prevenu : car enfin chacun doit être curieux de sa vie; et, puisque Dieu nous l'a donnée, la faut garder jusques à ce qu'il nous appelle par nostre mort. Autrement, sçachant bien leur mort, et s'y aller precipiter, et ne la fuir quand elles peuvent, c'est se tuer soy-mesme, chose que Dieu abhore fort; parquoy c'est le meilleur de les envoyer en ambassade devant, et en parer le coup, ainsi que fit Blanche d'Auverbruckt à son mary le sieur de Flavy, capitaine de Compiegne et gouverneur, qui trahit et fut cause de la perte et de la mort de la Pucelle d'Orleans. Et cette dame Blanche, ayant sceu que son mary la vouloit faire noyer, le prevint, et, avec l'ayde de son barbier, l'estouffa et l'estrangla, dont le roy Charles septiesme luy en donna aussitost sa grace; à quoy aussi ayda bien la trahison du mary pour l'obtenir, possible, plus que toute autre chose. Cela se trouve aux *Annales de France*, et principalement celles de *Guyenne*.

De mesme en fit une madame de la Borne, du regne du roy François premier, qui accusa et deffera son mary à la justice, de quelques follies faites et crimes, possible enormes, qu'il avoit fait avec

elle et autres, le fit constituer prisonnier, sollicita contre luy et luy fit trancher la teste. J'ay ouy faire ce compte à ma grand-mere, qui la disoit de bonne maison et belle femme. Celle-là gaigna bien le devant.

¶ La reine Jeanne de Naples premiere en fit de mesmes à l'endroit de l'infant de Majorque, son tiers mary, à qui elle fit trancher la teste pour la raison que j'ay dit en son Discours; mais il pouvoit bien estre qu'elle se craignoit de luy et le vouloit depescher le premier : à quoy elle avoit raison, et toutes ses semblables, de faire de mesme quand elles se doutent de leurs gallants.

J'ay ouy parler de beaucoup de dames qui bravement se sont acquittées de ce bon office et sont eschappées par ceste façon; et mesmes j'en ay cogneu une, laquelle, ayant esté trouvée avec son amy par son mary, il n'en dit rien ny à l'un ny à l'autre, mais s'en alla courroucé et la laissa là-dedans avec son amy, fort panthoise et desolée et en grand alteration. Mais la dame fut resolue jusques là de dire : « Il ne m'a rien dit ny fait pour ce coup, je crains qu'il me la garde bonne et sous mine; mais, si j'estois asseurée qu'il me deust faire mourir, j'adviserois à lui faire sentir la mort le premier. » La fortune fut si bonne pour elle, au bout de quelque temps, qu'il mourut de soy-mesme; dont bien luy en prit, car oncques puis il ne luy avoit pas fait bonne chere, quelque recherche qu'elle luy fit.

¶ Il y a encores une autre dispute et question sur ces fous enragez et marys dangereux, cocus, à sçavoir sur lesquels des deux ilz se doivent prendre et vanger, ou sur leurs femmes, ou sur leurs amants.

Il y en a qui ont dit seulement sur la femme, se fondant sur ce proverbe italien qui dit que *morta la bestia, morta la rabbia o veneno;* pensans, ce leur semble, estre bien allegez de leur mal quand ilz ont tué celle qui fait la douleur, ny plus ny moins que font ceux qui sont mordus ou piquez de l'escorpion : le plus souverain remede qu'ils ont, c'est de le prendre, tuer ou l'escarbouiller, et l'applicquer sur la morsure ou playe qu'il a faite; et disent volontiers et coustumierement que ce sont les femmes qui sont plus punissables. J'entends des grandes dames et de haute guise, et non des petites, communes et de basse marche; car ce sont elles, par leurs beaux attraits, privautez, commandements et paroles, qui attacquent les escarmouches, et que les hommes ne les font que soustenir; et que plus sont punissables ceux qui demandent et levent guerre que ceux qui la defendent; et que bien souvent les hommes ne se jettent en tels lieux perilleux et hauts sans l'appel des dames, qui leur signifient en plusieurs façons leurs amours; ainsi qu'on voit qu'en une grande, bonne et forte ville de frontiere, il est fort malaisé d'y faire entreprise ny surprise, s'il n'y a quelque intelligence sourde parmy aucuns de ceux du dedans, ou qui ne vous y poussent, attirent, ou leur tiennent la main.

Or, puisque les femmes sont un peu plus fragiles que les hommes, il leur faut pardonner et croire que, quand elles se sont mises une fois à aymer et mettre l'amour dans l'ame, qu'elles l'executent à quelque prix que ce soit, ne se contentans (non pas toutes) de le couver là-dedans, et se consumer peu à peu, et en devenir seiches et allanguies, et pour ce en effacer leur beauté, qui est cause qu'elles desirent en guerir et en tirer du plaisir, et ne mourir du mal de la furette, comme on dit.

Certes, j'ay cogneu plusieurs belles dames de ce naturel, lesquelles les premieres ont plustost recherché leur androgine que les hommes, et sur divers sujets : les unes pour les voir beaux, braves, vaillants et agreables ; les autres pour en escroquer quelque somme de *dinari ;* d'autres pour en tirer des perles, des pierreries, des robes de toille d'or et d'argent, ainsi que j'en ay veu qu'elles en faisoyent autant de difficulté d'en tirer comme un marchand de sa denrée (aussi dit-on que femme qui prend se vend) ; d'autres pour avoir de la faveur de la cour ; autres des gens de justice, comme plusieurs belles que j'ay cogneu qui, n'ayans pas bon droit, le faisoyent bien venir par leur cas et par leurs beautez ; et d'autres pour en tirer la suave substance de leur corps.

¶ J'ay veu plusieurs femmes si amoureuses de leurs amants que quasi elles les suivoyent ou couroient à force, et dont le monde en portoit la honte pour elles.

¶ J'ay cogneu une fort belle dame si amoureuse d'un seigneur de par le monde, qu'au lieu que les serviteurs ordinairement portent les couleurs de leurs dames, cette-cy au contraire les portoit de son serviteur. J'en nommerois bien les couleurs, mais elles feroyent une trop grande descouverte.

¶ J'en ay cogneu une autre, de laquelle le mary ayant fait un affront à son serviteur en un tournoy qui fut fait à la cour, cependant qu'il estoit en la salle du bal et en faisoit son triomphe, elle s'habilla, de depit, en homme, et alla trouver son amant, et luy porter par un momon son cas, tant elle en estoit si amoureuse qu'elle en mouroit.

¶ J'ay cogneu un honneste gentilhomme, et des moins deschirez de la cour, lequel ayant envie un jour de servir une fort belle et honneste dame s'il en fut onc, parce qu'elle luy en donnoit beaucoup de sujets de son costé, et de l'autre il faisoit du retenu pour beaucoup de raisons et respects, cette dame pourtant y ayant mis son amour, et à quelque hazard que ce fust elle en avoit jetté le dé, ce disoit-elle, elle ne cessa jamais de l'attirer tout à soy par les plus belles parolles de l'amour qu'elle peut dire ; dont entr'autres estoit celle-cy : « Permettez au moins que je vous ayme si vous ne me voulez aymer, et n'arregardez à mes merites, mais à mes affections et passions », encor certes qu'elle emportast le gentilhomme au poids en perfections. Là-dessus qu'eust pû faire le gentilhomme ? sinon aimer, puisqu'elle l'aimoit, et la

servir, puis demander le sallaire et recompense de son service, qu'il eut, comme la raison veut que quiconque sert faut qu'on le paye.

J'alleguerois une infinité de telles dames plustost recherchantes que recherchées. Voilà donc pourquoy elles ont plus de coulpe que leurs amans : car, si elles ont une fois entrepris leur homme, elles ne cessent jamais qu'elles n'en viennent au bout et ne l'attirent par leurs regards attirans, par leurs beautez, par leurs gentilles graces qu'elles s'estudient à façonner en cent mille façons, par leurs fards subtillement applicquez sur leur visage si elles ne l'ont beau, par leurs beaux attiffets, leurs riches et gentilles coiffures et tant bien accommodées, et leurs pompeuses et superbes robes, et surtout par leurs paroles friandes et à demy lascives, et puis par leurs gentils et follastres gestes et privautez, et par presens et dons. Et voilà comment ilz sont pris ; et, estans ainsi pris, il faut qu'ils les prennent ; et par ainsi dit-on que leurs marys se doivent vanger sur elles.

D'autres disent qu'il se faut prendre qui peut sur les hommes, ny plus ny moins que sur ceux qui assiegent une ville : car ce sont eux qui premiers font faire les chamades, les somment, qui premiers recognoissent, premiers font les approches, premiers dressent gabionnades et cavalliers et font les tranchées, premiers font les batteries ou premiers vont à l'assaut, premiers parlementent ; ainsi dit-on des amants : car, comme les plus hardis,

vaillants et resolus, assaillent le fort de pudicité des dames, lesquelles, aprés toutes les formes d'assaillemens observées par grandes importunitez, sont contraintes de faire le signal et recevoir leurs doux ennemis dans leurs forteresses. En quoy me semble qu'elles ne sont si coulpables qu'on diroit bien : car se defaire d'un importun est bien malaisé sans y laisser du sien ; aussi que j'en ay veu plusieurs qui, par longs services et perseverances, ont jouy de leurs maistresses, qui dez le commencement ne leur eussent donné (pour maniere de dire) leur cul à baiser ; les contraignant jusques-là, au moins aucunes, que la larme à l'œil leur donnoyent de cela, ny plus ny moins comme l'on donne à Paris bien souvent l'aumosne aux gueux de l'hostiere, plus par leur importunité que de devotion ny pour l'amour de Dieu : ainsi font plusieurs femmes, plustost pour estre trop importunées que pour estre amoureuses, et mesmes à l'endroit d'aucuns grands, lesquels elles craignent et n'osent leur refuser à cause de leur autorité, de peur de leur desplaire et en recevoir puis aprés de l'escandale, ou un affront signalé ou plus grand descriement de leur honneur, comme j'en ay veu arriver de grands inconveniens sur ces sujets.

Voilà pourquoy les mauvais marys, qui se plaisent tant au sang et au meurtre et mauvais traittemens de leurs femmes, n'y doivent être si prompts, mais premierement faire une enqueste sourde de toutes choses, encor que telle connois-

sance leur soit fort fascheuse et fort sujette à s'en gratter la teste qui leur en demange, et mesmes qu'aucuns, miserables qu'ilz sont, leur en donnent toutes les occasions du monde.

¶ Ainsi que j'ay cogneu un grand prince estranger qui avoit espousé une fort belle et honneste femme; il en quitta l'entretien pour le mettre à une autre femme qu'on tenoit pour courtisane de reputation, d'autres que c'estoit une dame d'honneur qu'il avoit debauschée; et, ne se contentant de cela, quand il la faisoit coucher avec luy, c'estoit en une chambre basse par dessous celle de sa femme et dessous son lict ; et, lorsqu'il vouloit monter sur sa maistresse, ne se contentant du tort qu'il luy faisoit, mais, par une risée et moquerie, avec une demye pique, il frappoit deux ou trois coups sur le plancher, et s'escrioit à sa femme : « Brindes, ma femme ! » Ce desdain et mespris dura quelques jours et fascha fort à sa femme, qui, de desespoir et de vengeance, s'accosta d'un fort honneste gentilhomme à qui elle dit un jour privement : « Un tel, je veux que vous jouissiez de moy, autrement je sçay un moyen pour vous ruiner. » L'autre, bien content d'une si belle adventure, ne la refusa pas. Parquoy, ainsi que son mary avoit s'amye entre les bras, et elle aussi son amy, ainsi qu'il luy crioit : « Brindes ! » elle luy respondoit de mesmes : « Et moy à vous »; ou bien : « Je m'en vois vous pleiger ! » Ces brindes et ces paroles et responses, de telle façon

et mode qu'ils s'accommodoient en leurs montures, durerent assez longtemps, jusques à ce que ce prince, fin et douteux, se douta de quelque chose; et, y faisant faire le guet, trouva que sa femme le faisoit gentiment cocu, et faisoit brindes aussi bien que luy par revange et vengeance. Ce qu'ayant bien au vray cogneu, tourna et changea sa commedie en tragedie ; et l'ayant pour la derniere fois conviée à son brindes, et elle luy ayant rendu sa reponse et son change, monta soudain en haut, et, ouvrant et faussant la porte, entre dedans et luy remonstre son tort ; et elle de son costé luy dit : « Je sçay bien que je suis morte : tue-moy hardiement; je ne crains point la mort, et la prens en gré, puisque je me suis vangée de toy, et que je t'ay fait cocu et bec cornu, toy m'en ayant donné occasion, sans laquelle je ne me fusse jamais forfaitte : car je t'avois voué toute fidelité, et je ne l'eusse jamais violée pour tous les beaux sujets du monde; tu n'estois pas digne d'une si honneste femme que moy. Or, tue-moi donc à st'heure, et, si tu as quelque pitié en ta main, pardonne, je te prie, à ce pauvre gentilhomme, qui de soy n'en peut mais, car je l'ay appellé et pressé à mon ayde pour ma vengeance. » Le prince, par trop cruel, sans aucun respect les tue tous deux. Qu'eust fait là dessus cette pauvre princesse sur ces indignitez et mespris de mary, sinon, à la desesperade pour le monde, faire ce qu'elle fit? D'aucuns l'excuseront, d'autres l'accuseront ; il y a beau-

coup de pieces et raisons à rapporter là-dessus.

¶ Dans les *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre y a celle et tres-belle de la reine de Naples, quasi pareille à celle-cy, qui de mesmes se vengea du roy son mary ; mais la fin n'en fut si tragique.

¶ Or laissons là ces diables et fols enragez cocus, et n'en parlons plus, car ils sont odieux et mal plaisants, d'autant que je n'aurois jamais fait si je les voulois tous descrire, aussi que le sujet n'en est beau ny plaisant. Parlons un peu des gentils cocus, et qui sont bons compagnons, de douce humeur, d'agreable frequentation et de sainte patience, debonnaires, traittables, fermans les yeux, et bons hommenas.

Or, de ces cocus, il y en a qui le sont en herbe, il y en a qui le sçavent avant se marier, c'est-à-dire que leurs dames, veufves et damoiselles, ont fait le sault ; et d'autres n'en sçavent rien, mais les espousent sur leur foy, et de leurs peres et meres, et de leurs parents et amis.

¶ J'en ay cogneu plusieurs qui ont espousé beaucoup de femmes et de filles qu'ils sçavoyent bien avoir esté repassées en la monstre d'aucuns rois, princes, seigneurs, gentilshommes et plusieurs autres ; et pourtant, ravis de leurs amours, de leurs biens, de leurs joyaux, de leur argent qu'elles avoyent gaigné au mestier amoureux, n'ont fait aucun scrupule de les épouser. Je ne parleray point à st'heure que des filles.

¶ J'ay ouy parler d'une fille d'un tres-grand et

souverain, laquelle, estant amoureuse d'un gentilhomme, se laissant aller à luy de telle façon qu'ayant recueilly les premiers fruits de son amour, en fut si friande qu'elle le tint un mois entier dans son cabinet, le nourrissant de restaurens, de bouillons friands, de viandes delicates et rescaldatives, pour l'allambiquer mieux et en tirer sa substance; et, ayant fait sous luy son premier apprentissage, continua ses leçons sous luy tant qu'il vesquit, et sous d'autres; et puis elle se maria en l'âge de quarante-cinq ans à un seigneur, qui n'y trouva rien à dire, encor bien aise pour le beau mariage qu'elle luy porta.

¶ Boccace dit un proverbe qui couroit de son temps, que *bouche baisée* (d'autres disent *fille f.*) *ne perd jamais sa fortune, mais bien la renouvelle, ainsi que fait la lune.* Et ce proverbe allegue-t-il sur un conte qu'il fait de cette fille si belle du sultan d'Egypte, laquelle passa et repassa par les piques de neuf divers amoureux, les uns aprés les autres, pour le moins plus de trois mille fois. Enfin elle fut rendue au roy de Garbe toute vierge, cela s'entend pretendue, aussi bien que quand elle lui fut du commencement compromise, et n'y trouva rien à dire, encor bien aise: le conte en est tres-beau.

¶ J'ay ouy dire à un grand qu'entre aucuns grands, non pas tous volontiers, on n'arregarde à ces filles là, bien que trois ou quatre les ayent passé par les mains et par les piques avant leur estre marys; et disoit cela sur un propos d'un sei-

gneur qui estoit grandement amoureux d'une grand dame et un peu plus qualifiée que luy, et elle l'aimoit aussi ; mais il survint empeschement qu'ils ne s'espouserent comme ilz pensoyent l'un et l'autre ; sur quoy ce gentilhomme grand, que je viens de dire, demanda aussitôt : « A-il monté au moins sur la petite beste ? » Et, ainsi qu'il luy fut respondu que non, à son advis, encor qu'on le tînt : « Tant pis, replicqua-il, car au moins et l'un et l'autre eussent eu ce contentement, et n'en fust esté autre chose. » Car parmy les grands on n'arregarde à ces reigles et scrupules de pucellage, d'autant que pour ces grandes alliances il faut que tout passe. Encores trop heureux sont-ils les bons marys et gentils cocus en herbe.

¶ Lorsque le roy Charles fit le tour de son royaume, il fut laissé, en une bonne ville que je nommerois, une fille dont venoit accoucher une fille de tres-bonne maison ; si fut donnée en garde à une pauvre femme de ville pour la nourrir et avoir soin d'elle, et luy fut avancé deux cens escus pour la nourriture. La pauvre femme la nourrit et la gouverna si bien que dans quinze ans elle devint tres-belle et s'abandonna : car sa mere onques puis n'en fit cas, qui dans quatre mois se maria avec un tres-grand. Ah ! que j'en ay cogneu de tels et de telles où l'on n'y a advisé en rien !

¶ J'ouys une fois, estant en Espagne, conter qu'un grand seigneur d'Andalousie ayant marié une sienne sœur avec un autre fort grand seigneur

aussi, au bout de trois jours que le mariage fut consommé il luy dit : *Señor hermano, agora que soys casado con my hermana, y l'haveys bien godida solo, yo le hago saber que siendo hija, tal y tal gozaron d'ella. De lo passado no tenga cuydado, que poca cosa es. Del futuro guardate, que mas y mucho a vos toca.* Comme voulant dire que ce qui est fait est fait, il n'en faut plus parler, mais qu'il se faut garder de l'advenir, car il touche plus l'honneur que le passé.

Il y en a qui sont de cet humeur, ne pensans estre si bien cocus par herbe comme par la gerbe, en quoy il y a de l'apparence.

¶ J'ay ouy aussi parler d'un grand seigneur estranger, lequel ayant une fille des plus belles du monde, et estant recherchée en mariage d'un autre grand seigneur qui la meritoit bien, luy fut accordée par le pere; mais, avant qu'il la laissât jamais sortir de la maison, il en voulut taster, disant qu'il ne vouloit laisser si aisement une si belle monture qu'il avoit si curieusement elevée, que premierement il n'eust monté dessus et sceu ce qu'elle sçauroit faire à l'advenir. Je ne sçay s'il est vray, mais je l'ay ouy dire, et que non seulement luy en fit la preuve, mais bien un autre beau et brave gentilhomme; et pourtant le mary par aprés n'y trouva rien amer, sinon que tout sucre. Il eust esté bien degousté s'il eust faict autrement, car elle estoit des belles du monde.

¶ J'ay ouy parler de mesme de force autres

peres, et surtout d'un tres-grand, à l'endroit de leurs filles, n'en faisant non plus de conscience que le cocq de la fable d'Esope, qui, ayant esté rencontré par le renard et menacé qu'il le vouloit faire mourir, dont sur ce le cocq, rapportant tous les biens qu'il faisoit au monde, et surtout de la belle et bonne poulaille qui sortoit de luy : « Ah ! dit le renard, c'est là où je vous veux, monsieur le gallant ; car vous estes si paillard que vous ne faites difficulté de monter sur vos filles comme sur d'autres poulles » ; et pour ce le fit mourir. Voilà un grand justicier et politiq.

Je vous laisse donc à penser que peuvent faire aucunes filles avec leurs amants, car il n'y eut jamais fille sans avoir ou desirer un amy, et qu'il y en a que les peres, freres, cousins et parents ont fait de mesme.

¶ De nos temps, Ferdinand, roy de Naples, cogneut ainsi par mariage sa tante, fille du roy de Castille, en l'aage de treize à quatorze ans, mais ce fut par dispense du pape. On faisoit lors difficulté si elle se devoit ou pouvoit donner. Cela ressent pourtant son empereur Caligula, qui debauscha et repassa toutes ses sœurs les unes aprés les autres, pardessus lesquelles et sur toutes il aima extresmement la plus jeune, nommée Drusille, qu'estant petit garçon il avoit depucellée ; et puis, estant mariée avec un Lucius Cassius Longinus, homme consulaire, il la luy enleva et l'entretint publiquement, comme si ce fust esté sa femme le-

gitime ; tellement qu'estant une fois tombé malade, il la fit heritiere de tous ses biens, voire de l'empire. Mais elle vint à mourir, qu'il regretta si trestant qu'il en fit crier les vacations de la justice et cessation de tous autres œuvres, pour induire le peuple d'en faire avec luy un dueil public ; et en porta longtemps longs cheveux et longue barbe ; et, quand il haranguoit le senat, le peuple et ses gens de guerre, ne juroit jamais que par le nom de Drusille.

Pour quant à ses autres sœurs, aprés qu'il en fut saoul, il les prostitua et abandonna à de grands pages qu'il avoit nourris et cogneus fort vilainement : encor s'il ne leur eust fait autre mal, passe, puisqu'elles l'avoyent accoustumé et que c'estoit un mal plaisant, ainsi que je l'ay veu appeler tel à aucunes filles estans devirginées et à aucunes femmes prises à force ; mais il leur fit mille indignitez : il les envoya en exil, il leur osta toutes leurs bagues et joyaux pour en faire de l'argent, ayant brouillé et dependu fort mal à propos tout le grand que Tybere luy avoit laissé ; encor les pauvrettes, estans aprés sa mort retournées d'exil, voyant le corps de leur frere mal et fort pauvrement enterré sous quelques mottes, elles le firent desenterrer, le brusler et enterrer le plus honnestement qu'elles purent : bonté certes grande de sœurs à un frere si ingrat et denaturé !

L'Italien, pour excuser l'amour illicite de ses proches, dit que, *quando messer Bernardo il bucieco*

sta in colera et in sua rabbia, non riceve legge, et non perdona a nissuna dama.

¶ Nous avons force exemples des anciens qui ont fait de mesme. Mais, pour revenir à nostre discours, j'ay ouy conter d'un qui, ayant marié une belle et honneste damoiselle à un sien amy, et se vantant qu'il luy avoit donné une belle et honneste monture, saine, nette, sans surost et sans mallandre, comme il dist, et d'autant plus luy estoit obligé, il luy fut respondu par un de la compagnie, qui dit à part à un de ses compagnons : « Tout cela est bon et vray, si elle ne fust esté montée et chevauchée si jeune et trop tost ; dont pour cela elle est un peu foulée sur le devant. »

Mais aussi je voudrois bien sçavoir à ces messieurs de maris que, si telles montures bien souvent n'avoyent un si, ou à dire quelque chose en elles, ou quelque deffectuosité ou deffaut ou tare, s'ils en auroyent si bon marché, et si elles ne leur cousteroyent davantage? Ou bien, si ce n'estoit pour eux, on en accommoderoit bien d'autres qui le meritent mieux qu'eux, comme ces maquignons qui se defont de leurs chevaux tarez, ainsi qu'ils peuvent ; mais ceux qui en sçavent les sys, ne s'en pouvant defaire autrement, les donnent à ces messieurs qui n'en sçavent rien ; d'autant (ainsi que j'ay ouy dire à plusieurs peres) que c'est une fort belle defaitte que d'une fille tarée, ou qui le commence à l'estre, ou a envie en apparence de l'estre.

Que je connois de filles de par le monde qui n'ont pas porté leur pucelage au lict hymenean, mais pourtant qui sont bien instruites de leurs meres, ou autres de leurs parentes et amyes, tres-sçavantes maquerelles, de faire bonne mine à ce premier assaut; et s'aydent de divers moyens et inventions avec des subtilitez, pour le faire trouver bon à leurs marys et leur monstrer que jamais il n'y avoit esté fait breche. La plus grand part s'aydent à faire une grande resistance et deffense à cette pointe d'assaut, et à faire des opiniastres jusques à l'extrémité : dont il y a aucuns marys qui en sont tres-contents, et croyent fermement qu'ils en ont eu tout l'honneur et fait la premiere pointe, comme braves et determinez soldats; et en font leurs contes, l'endemain matin (qu'ils sont crestez comme petits cocqs ou joletz qui ont mangé force millet le soir), à leurs compagnons et amis, et mesmes, possible, à ceux qui ont les premiers entré en la forteresse sans leur sceu, qui en rient à part eux leur saoul et avec les femmes leurs maistresses, qui se vantent d'avoir bien joué leur jeu et leur avoir donné belle.

Il y a pourtant aucuns marys ombrageux qui prennent mauvais augure de ces resistances, et ne se contentent point de les voir si rebelles; comme un que je sçay, qui, demandant à sa femme pourquoy elle faisoit ainsi de la farousche et de la difficultueuse, et si elle le desdaignoit jusques-là, elle, luy pensant faire son excuse et ne donner la

faute à aucun desdain, luy dit qu'elle avoit peur qu'il luy fît mal. Il luy respondit : « Vous l'avez donc esprouvé, car nul mal ne se peut connoistre sans l'avoir enduré ? » Mais elle, subtile, le niant, replicqua qu'elle l'avoit ainsi ouy dire à aucunes de ses compagnes qui avoient esté mariées, et l'en avoyent ainsi advisée. « Voilà de beaux advis et entretiens », dit-il.

¶ Il y a un autre remede dont ces femmes s'advisent, qui est de monstrer le lendemain de leurs nopces leur linge teint de gouttes de sang qu'espandent ces pauvres filles à la charge dure de leur despucellement, ainsi que l'on fait en Espagne, qui en monstrent publiquement par la fenestre ledict linge, en criant tout haut : *Virgen la tenemos.* « Nous la tenons pour vierge. »

Certes, encor ay-je ouy dire, dans Viterbe cette coustume s'y observe tout de mesme. Et, d'autant que celles qui ont passé premierement par les piques ne peuvent faire cette monstre par leur propre sang, elles se sont advisées (ainsi que j'ay ouy dire, et que plusieurs courtisannes jeunes à Rome me l'ont asseuré elles-mesmes), pour mieux vendre leur virginité, de teindre ledict linge de gouttes de sang de pigeon, qui est le plus propre de tous ; et le lendemain le mary le voit, qui en reçoit un extresme contentement, et croit fermement que ce soit du sang virginal de sa femme ; et luy semble bien que c'est un gallant, mais il est bien trompé.

Sur quoy je feray ce plaisant conte d'un gentil-

homme, lequel ayant eu l'esguillette nouée la premiere nuict de ses nopces, et la mariée, qui n'estoit pas de ces pucelles tres-belles et de bonne part, se doutant bien qu'il deust faire rage, ne faillit, par l'advis de ses bonnes compagnes, matrosnes, parentes et bonnes amies, d'avoir le petit linge teint; mais le malheur fut tel pour elle, que le mary fut tellement noué qu'il ne put rien faire, encor qu'il ne tint pas à elle à luy en faire la monstre la plus belle et se parer au montoir le mieux qu'elle pouvoit, et au coucher beau jeu, sans faire de la farouche ny nullement de la diablesse (ainsi que les spectateurs, cachez à la mode accoustumée, rapportoyent), afin de cacher mieux son pucellage derobé d'ailleurs; mais il n'y eut rien d'executé.

Le soir, à la mode accoustumée, le resveillon ayant esté porté, il y eut un quidam qui s'advisa, en faisant la guerre aux nopces, comme on fait communement, de derober le linge, qu'on trouva joliment teint de sang; lequel fut monstré soudain, et crié haut en l'assistance qu'elle n'estoit plus vierge, et que c'estoit ce coup que sa membrane virginale avoit esté forcée et rompue : le mary, qui estoit asseuré qu'il n'avoit rien fait, mais pourtant qui faisoit du gallant et vaillant champion, demeura fort estonné et ne sceut ce que vouloit dire ce linge teint, sinon qu'aprés avoir songé assez, se douta de quelque fourbe et astuce putanesque, mais pourtant n'en sonna jamais mot.

La mariée et ses confidentes furent aussi bien

faschées et estonnées de quoy le mary avoit fait faux feu, et que leur affaire ne s'en portoit pas mieux. De rien pourtant n'en fut fait aucun semblant jusques au bout de huict jours, que le mary vint à avoir l'esguillette denouée, et fit rage et feu, dont d'aise ne se souvenant de rien, alla publier à toute la compagnie que c'estoit à bon escient qu'il avoit fait preuve de sa vaillance et fait sa femme vraye femme et bien damée; et confessa que jusques alors il avoit esté saisy de toute impuissance : de quoy l'assistance sur ce sujet en fit divers discours, et jetta diverses sentences sur la mariée qu'on pensoit estre femme par son linge teinturé; et s'escandalisa ainsi d'elle-mesme, non qu'elle en fust bien cause proprement, mais son mary, qui par sa debolesse, flasquesse et mollitude, se gasta luy-mesme.

¶ Il y a aucuns marys qui cognoissent aussi à leur premiere nuict le pucellage de leurs femmes, s'ils l'ont conquis ouy ou non, par la trace qu'ilz y trouvent; comme un que je connois, lequel, ayant espousé une femme en secondes nopces et luy ayant fait acroire que son premier mary n'y avoit jamais touché par son impuissance, et qu'elle estoit vierge et pucelle aussi bien qu'auparavant estre mariée, neanmoins il la trouva si vaste et si copieuse en amplitude qu'il se mit à dire : « Hé comment! estes-vous cette pucelle de Marolle, si serrée et si estroitte qu'on me disoit? Hé! vous en avez un grand empand; et le chemin y est telle-

ment grand et battu que n'ay garde de m'esgarer. » Si fallut-il qu'il passât par là et le beust doux comme laict : car, si son premier mary n'y avoit point touché, comme il estoit vray, il y en avoit bien eu d'autres.

Que dirons-nous d'aucunes meres qui, voyant l'impuissance de leurs gendres, ou qui ont l'esguillette nouée ou autre deffectuosité, sont les maquerelles de leurs filles ; et que, pour gaigner leur douaire, s'en font donner à d'autres, et bien souvent engroisser, afin d'avoir les enfants heritiers aprés la mort du pere ?

J'en cognois une qui conseilla bien cela à sa fille, et de fait n'y espargna rien, mais le malheur pour elle fut que jamais n'en put avoir. Aussi je cognois un qui, ne pouvant rien faire à sa femme, attiltra un grand laquais qu'il avoit, beau fils, pour coucher et depuceler sa femme en dormant, et sauver son honneur par-là ; mais elle s'en apperceut et le laquais n'y fit rien, qui fut cause qu'ils plaiderent longtemps : finalement ilz se demarierent.

¶ Le roy Henry de Castille en fit de mesmes, lequel, ainsi que raconte Baptista Fulguosius, voyant qu'il ne pouvoit faire d'enfans à sa femme, il s'ayda d'un beau et jeune gentilhomme de sa cour pour luy en faire, ce qu'il fit ; dont pour la peine il luy fit de grands biens, et l'advança en des honneurs, grandeurs et dignitez : ne faut douter si la femme ne l'en ayma et s'en trouva bien. Voylà un bon cocu.

¶ Pour ces esguillettes nouées, en fut dernierement un procez, en la cour de Parlement de Paris, entre le sieur de Bray, thresorier, et sa femme, à qui il ne pouvoit rien faire, ayant eu l'esguillette nouée ou autre defaut, dont la femme, bien marrie, l'en appella en jugement. Il fut ordonné par la cour qu'ils seroyent visitez eux deux par grands medecins experts. Le mary choisit les siens, et la femme les siens; dont en fut fait un fort plaisant sonnet à la cour, qu'une grand dame me list elle-même et me donna, ainsi que je disnois avec elle. On disoit qu'une dame l'avoit fait, d'autres un homme. Le sonnet est tel :

SONNET

Entre les medecins renommés à Paris
En sçavoir, en espreuve, en science, en doctrine,
Pour juger l'imparfait de la couple androgine,
Par de Bray et sa femme ont esté sept choisis.

De Bray a eu pour luy les trois de moindre prix :
Le Court, l'Endormy, Pietre; et sa femme, plus fine,
Les quatre plus experts en l'art de medecine :
Le Grand, le Gros, Duret et Vigoureux a pris.

On peut par-là juger qui des deux gaignera,
Et si le Grand du Court victorieux sera,
Vigoureux d'Endormy, le Gros, Duret, de Pietre.

Et de Bray, n'ayant point ces deux de son costé,
Estant tant imparfait que mary le peut estre,
A faute de bon droit en sera debouté.

¶ J'ay ouy parler d'un autre mary, lequel la premiere nuict, tenant embrassée sa nouvelle

espouse, elle se ravit en telle joye et plaisir que, s'oubliant en elle-mesme, ne se put engarder de faire un petit mobile tordion de remuement, non accoustumé de faire aux nouvelles mariées; il ne dit autre chose sinon : « Ah! j'en ay! » et continua sa route. Et voylà nos cocus en herbe, dont j'en sçay une milliasse de contes, mais je n'aurois jamais fait. Et le pis que je vois en eux, c'est quand ilz espousent la vache et le veau, comme on dit, et qu'ils les prennent toutes grosses. Comme un que je sçay, qui, s'étant marié avec une fort belle et honneste damoiselle, par la faveur et volonté de leur prince et seigneur, qui aymoit fort ce gentilhomme et la luy avoit fait espouser, au bout de huict jours elle vint à estre cogneue grosse, aussi elle le publia pour mieux couvrir son jeu. Le prince, qui s'estoit tousjours bien douté de quelques amours entre elle et un autre, luy dit : « Une telle, j'ay bien mis dans mes tablettes le jour et l'heure de vos nopces; quand on les affrontera à celuy et celle de vostre accouchement, vous aurez de la honte. » Mais elle, pour ce dire, n'en fit que rougir un peu; et n'en fut autre chose, sinon qu'elle tenoit tousjours mine de *dona da ben*.

Or il y a d'aucunes filles qui craignent si fort leur pere et mere qu'on leur arracheroit plustost la vie du corps que le boucon puceau, les craignant cent fois plus que leurs marys.

¶ J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste damoiselle, laquelle, estant fort pourchassée du

plaisir d'amour de son serviteur, elle luy respondit : « Attendez un peu que je sois mariée, et vous verrez comme, sous cette courtine de mariage qui cache tout, et ventre enflé et descouvert, nous y ferons à bon escient. »

¶ Une autre, estant fort recherchée d'un grand, elle luy dit : « Sollicitez un peu nostre prince qu'il me marie bientost avec celuy qui me pourchasse, et me face vistement payer mon mariage qu'il m'a promis : le lendemain de mes nopces, si nous ne nous rencontrons, marché nul. »

¶ Je sçay une dame qui n'ayant esté recherchée d'amours que quatre jours avant ses nopces par un gentilhomme, parent de son mary, dans six aprés il en jouit; pour le moins il s'en vanta. Et estoit aisé de le croire : car ils se monstroyent telle privauté qu'on eust dit que toute leur vie ils avoyent esté nourris ensemble; mesmes il en dist des signes et marques qu'elle portoit sur son corps, et aussi qu'ils continuerent leur jeu long-temps aprés. Le gentilhomme disoit que la privauté qui leur donna occasion de venir là, ce fut que, pour porter une mascarade, s'entrechangerent leurs habillemens : car il prit celuy de sa maistresse, et elle celuy de son amy, dont le mary n'en fit que rire, et aucuns prindrent sujet d'y redire et penser mal.

Il fut fait une chanson à la cour d'un mary qui fut marié le mardy et fut cocu le jeudy : c'est bien avancer le temps.

¶ Que dirons-nous d'une fille ayant esté solli-

citée longuement d'un gentilhomme de bonne maison et riche, mais pourtant nigaud et non digne d'elle, et, par l'advis de ses parents, pressée de l'espouser? Elle fit response qu'elle aimoit mieux mourir que de l'espouser, et qu'il se deportast de son amour, qu'on ne luy en parlast plus ny à ses parents, car, s'ils la forçoyent de l'espouser, elle le feroit plustost cocu. Mais pourtant fallut qu'elle passât par-là, car la sentence luy fut donnée ainsi par ceux et celles des plus grands qui avoyent sur elle puissance, et mesmes de ses parents.

La vigille des nopces, ainsi que son mary la voyoit triste et pensive, luy demanda ce qu'elle avoit; elle luy respondit toute en colere: « Vous ne m'avez voulu jamais croire à vous oster de me poursuivre; vous sçavez ce que je vous ay toujours dit, que si je venois par malheur à estre vostre femme, que je vous ferois cocu; et je vous jure que je le feray et vous tiendray parole. » Elle n'en faisoit point la petite bouche devant aucunes de ses compagnes et aucuns de ses serviteurs. Asseurez-vous que despuis elle n'y a pas failly; et luy monstra qu'elle estoit bien gentille femme, car elle tint bien sa parole.

Je vous laisse à penser si elle en devoit avoir blasme, puisqu'un averty en vaut deux, et qu'elle l'advisoit de l'inconvenient où il tomberoit. Et pourquoy ne s'en donnoit-il garde? Mais pour cela il ne s'en soucia pas beaucoup.

¶ Ces filles qui s'abandonnent ainsi sitost aprés

estre mariées font comme dit l'Italien : *Che la vacca, che è stata molto tempo ligata, corre più che quella che ha havuto sempre piena libertà;* ainsi que fit la premiere femme de Baudouin, roy de Jerusalem, que j'ay dit cy-devant, laquelle, ayant esté mise en religion de force par son mary, aprés avoir rompu le cloistre et en estre sortie, et tirant vers Constantinople, mena telle paillardise qu'elle en donnoit à tous passants, allans et venans, tant gens d'armes que pellerins vers Jerusalem, sans esgard de sa royale condition; mais le grand jeusne qu'elle en avoit fait durant sa prison en estoit cause. J'en nommerois bien d'autres.

Or, voylà donc de bonnes gens de cocus ceux-là, comme sont aussi ceux-là qui [le] permettent à leurs femmes, quand elles sont belles et recherchées de leur beauté, et les abandonnent, pour s'en ressentir et tirer de la faveur, du bien et des moyens. Il s'en void fort de ceux-là aux cours des grands rois et princes, lesquels s'en trouvent tres-bien : car, de pauvres qu'ils auront esté, ou pour engagemens de leurs biens, ou pour procés, ou bien pour voyages de guerre sont au tapis, les voylà remontez et aggrandis en grandes charges par le trou de leurs femmes, où ilz n'y trouvent nulle diminution, mais plustost augmentation; fors en une belle dame que j'ay ouy dire, dont elle en avoit perdu la moitié par accident, qu'on disoit que son mary luy avoit donné la verole ou quelques chancres qui la luy avoyent mangée. Certes les faveurs et bienfaits des grands

esbranslent fort un cœur chaste et engendrent bien des cocus. J'ay ouy dire et raconter d'un prince estranger, lequel, ayant esté fait general de son prince souverain et maistre en une grande expedition d'un voyage de guerre qu'il luy avoit commandé, et ayant laissé en la cour de son maistre sa femme l'une des belles de la chrestienté, se mit à luy faire si bien l'amour qu'il l'esbransla, la terrassa et l'abatit si beau qu'il l'engroissa.

Le mary, tournant au bout de treize ou quatorze mois, la trouva en tel estat, bien marry et fasché contr'elle, ne faut point demander comment. Ce fut à elle, qui estoit fort habile, à faire ses excuses, et à un sien beau-frere. Enfin elles furent telles qu'elle luy dit : « Monsieur, l'evenement de vostre voyage en est cause, qui a esté si mal receu de votre maistre (car il n'y fit pas bien certes ses affaires), et en vostre absence l'on vous a tant presté de charitez pour n'y avoir point fait ses besognes que, sans que vostre seigneur se mît à m'aymer, vous estiez perdu; et, pour ne vous laisser perdre, je me suis perdue. Il y va autant et plus de mon honneur que du vostre; pour vostre avancement je ne me suis espargnée la plus precieuse chose de moy : jugez donc si j'ay tant failly comme vous diriez bien; car, autrement, vostre vie, vostre honneur et faveur y fust esté en bransle. Vous estes mieux que jamais : la chose n'est si divulguée que la tache vous en demeure trop apparente. Sur cela, excusez-moy et me pardonnez. »

Le beau-frere, qui sçavoit dire des mieux, et qui, possible, avoit part à la groisse, y en adjousta autres belles paroles et preignantes ; si bien que tout servit. Et par ainsi l'accord fut fait ; et furent ensemble mieux que devant, vivans en toute franchise et bonne amitié, dont pourtant le prince leur maistre, qui avoit fait la debausche et le debat, ne l'estima jamais plus (ainsi que j'ay ouy dire) comme il en avoit fait, pour en avoir tenu si peu de compte à l'endroit de sa femme et pour l'avoir beu si doux, tellement qu'il ne l'estima depuis de si grand cœur comme il l'avoit tenu auparavant, encores que, dans son ame, il estoit bien aise que la pauvre dame ne pastist point pour luy avoit fait plaisir. J'ay veu aucuns et aucunes excuser cette dame, et trouver qu'elle avoit bien fait de se perdre pour sauver son mary et le remettre en faveur.

O ! qu'il y a de pareils exemples à celluy-cy, et encores à un d'une grande dame qui sauva la vie à son mary qui avoit esté jugé à mort en pleine cour, ayant esté convaincu de grandes concussions et malles versations en son gouvernement et en sa charge, dont le mary l'en ayma aprés toute sa vie.

¶ J'ay ouy parler d'un grand seigneur aussi, qui, ayant esté jugé d'avoir la teste tranchée, si qu'estant desjà sur l'eschaffault sa grace survint, que sa fille, qui estoit des plus belles, avoit obtenue ; et, descendant de l'eschaffault, il ne dit autre

chose sinon : « Dieu sauve le bon c.. de ma fille, qui m'a si bien sauvé ! »

¶ Saint Augustin est en doute si un cytoien chrestien d'Antioche pecha quand, pour se delivrer d'une grosse somme d'argent pour laquelle il estoit estroittement prisonnier, permit à sa femme de coucher avec un gentilhomme fort riche, qui luy promit de l'acquitter de son debte.

Si saint Augustin est de cette opinion, que peut-il donc permettre à plusieurs femmes, veufves et filles, qui, pour rachepter leurs peres, parens, et maris voire mesmes, abandonnent leur gentil corps sur forces inconvenients qui leur surviennent, comme de prison, d'esclavitude, de la vie, des assauts et prise de ville, bref une infinité d'autres, jusques à gaigner quelquefois des capitaines et soldats, pour les faire bien combattre et tenir leurs partys, ou pour soustenir un long siege et reprendre une place (j'en conterois cent sujets), pour ne craindre, pour eux, à prostituer leur chasteté ; et quel mal en peut-il arriver ny escandale pour cela ? mais un grand bien.

Qui dira donc le contraire, qu'il ne face bon estre quelquesfois cocu, puisque l'on en tire telles commoditez du salut de vies et de rembarquement de faveurs, grandeurs, et dignitez et biens ? Que j'en cognois beaucoup, et en ay ouy parler de plusieurs, qui se sont bien avancez par la beauté et par le devant de leurs femmes !

Je ne veux offenser personne, mais j'oserois

bien dire que je tiens d'aucuns et d'aucunes que les dames leur ont bien servy, et que certes les valeurs d'aucuns ne les ont tant fait valoir qu'elles.

¶ Je cognois une grande et habile dame, qui fit bailler l'Ordre à son mary ; et l'eut luy seul avec les deux plus grands princes de la chrestienté. Elle luy disoit souvent, et devant tout le monde (car elle estoit de plaisante compagnie et rencontroit tres-bien) : « Ha ! mon amy, que tu eusses couru longtemps fauvette avant que tu eusses eu ce diable que tu portes au col ! »

¶ J'ay ouy parler d'un grand, du temps du roy François, lequel ayant receu l'Ordre, et s'en voulant prevaloir un jour devant feu M. de la Chastigneraye mon oncle, et luy dit : « Ah ! que vous voudriez avoir cet ordre pendu au col aussi bien comme moy ! » Mon oncle, qui estoit prompt, haut à la main, et scalabroux s'il en fut onc, luy respondit : « J'aymerois mieux estre mort que de l'avoir par le moyen du trou que vous l'avez eu. » L'autre ne luy dit rien, car il sçavoit bien à qui il avoit à faire.

¶ J'ay ouy conter d'un grand seigneur, à qui sa femme ayant sollicité et porté en sa maison la patente d'une des grandes charges du païs où il estoit, que son prince luy avoit octroyée par la faveur de sa femme, il ne la voulut accepter nullement, d'autant qu'il avoit sceu que sa femme avoit demeuré trois mois avec le prince, fort favorisée, et non sans soupçon. Il monstra bien par là sa gene-

rosité qu'il avoit toute sa vie manifestée ; toutesfois il l'accepta, aprés avoir fait chose que je ne veux dire.

Et voilà comme les dames ont bien fait autant ou plus de chevalliers que les batailles, que je nommerois, les connoissant aussi bien qu'un autre, n'estoit que je ne veux medire ny faire escandale ; et, si elles leur ont donné des honneurs, elles leur donnent bien des richesses.

J'en connois un qui estoit pauvre haire lorsqu'il amena sa femme à la cour, qui estoit tres-belle ; et, en moins de deux ans, ils se remirent et devindrent fort riches.

Encor faut-il estimer ces dames qui eslevent ainsi leurs marys en biens, et ne les rendent coquins et cocus tout ensemble ; ainsi que l'on dit de Marguerite de Namur, laquelle fut si sotte de s'engager et de donner tout ce qu'elle pouvoit à Loys duc d'Orleans, luy qui estoit si grand et si puissant seigneur, et frere du roy, et tirer de son mary tout ce qu'elle pouvoit, si bien qu'il en devint pauvre et fut contraint de vendre sa comté de Bloys audit M. d'Orleans ; lequel, pensez qu'il la luy paya de l'argent et de la substance mesme que sa sotte femme luy avoit donné. Sotte bien estoit-elle, puisqu'elle donnoit à plus grand que soy ! Et pensez qu'aprés il se mocqua et de l'une et de l'autre : car il estoit bien homme pour le faire, tant il estoit vollage et peu constant en amours.

¶ Je cognois une grand dame, laquelle estant

venue fort amoureuse d'un gentilhomme de la cour, et luy par consequent jouissant d'elle, ne luy pouvant donner d'argent, d'autant que son mary lui tenoit son tresor caché comme un prestre, luy donna la plus grand part de ses pierreries, qui montoyent à plus de trente mille escus ; si bien qu'à la cour on disoit qu'il pouvoit bien bastir, puisqu'il avoit force pierres amassées et accumulées ; et puis aprés, estant venue et escheue à elle une grande succession, et ayant mis la main sur quelques vingt mille escus, elle ne les garda guieres que son gallant n'en eust sa bonne part. Et disoit-on que, si cette succession ne luy fust escheue, ne sçachant que luy pouvoir plus donner, luy eust donné jusques à sa robe et chemise. En quoy tels escrocqueurs et escornifleurs sont grandement à blasmer d'aller ainsi allambiquer et tirer toute la substance de ces pauvres diablesses martellées et encapriciées : car la bourse, estant si souvent revisitée, ne peut demeurer toujours en son enfleure ny en son estre, comme la bourse de devant, qui est toujours en son mesme estat, et preste à y pescher qui veut, sans y trouver à dire les prisonniers qui y sont entrés et sortis. Ce bon gentilhomme, que je dis si bien empierré, vint quelques temps aprés à mourir ; et toutes ses hardes, à la mode de Paris, vindrent à estre criées et vendues à l'encan, qui furent appreciées à cela et recogneues pour les avoir vues à la dame, par plusieurs personnes, non sans grand honte de la dame.

¶ Il y eut un grand prince qui, aymant une fort honneste dame, fit achepter une douzaine de boutons de diamants tres-brillants et proprement mis en œuvre, avec leurs lettres egyptiennes et hieroglyfiques, qui contenoyent leur sens caché, dont il en fit un present à sadite maistresse, qui, aprés les avoir regardés fixement, luy dit qu'il n'en estoit meshuy plus besoin à elle de lettres hieroglifiques, puisque les escritures estoyent desjà accomplies entre eux deux, ainsi qu'elles avoyent esté entre le gentilhomme et cette dame de cy-dessus.

¶ J'ay cogneu une dame qui disoit souvent à son mary qu'elle le rendroit plustost coquin que cocu; mais, ces deux noms tenans de l'equivoque, un peu de l'un de l'autre assemblerent en elle et son mary ces deux belles qualitez.

¶ J'ay bien cogneu pourtant beaucoup et une infinité de dames qui n'ont pas ainsi fait : car elles ont plus tenu serrée la bourse de leurs escus que de leur gentil corps; car, encor qu'elles fussent tres-grandes dames, elles ne vouloyent donner que quelques bagues, quelques faveurs, et quelques autres petites gentillesses, manchons ou escharpes, pour porter pour l'amour d'elles et les faire valoir.

¶ J'en ay cogneu une grande qui a esté fort copieuse et liberale en cela, car la moindre de ses escharpes et faveurs qu'elle donnoit à ses serviteurs estoit de cinq cens escus, de mille et de trois mille, où il y avoit plus de broderies, plus de perles, plus d'enrichissements, de chiffres, de lettres hierogli-

fiques et belles inventions, que rien au monde n'estoit plus beau. Elle avoit raison, afin que ses presents, aprés les avoir faits, ne fussent cachez dans des coffres ny dans des bourses, comme ceux de plusieurs autres dames, mais qu'ils parussent devant tout le monde, et que son amy les fit valoir en les contemplant sur sa belle commemoration, et que tels presents en argent sentoyent plustost leurs femmes communes qui donnent à leurs ruffians, que non pas leurs grandes et honnestes dames. Quelquefois aussi elle donnoit bien quelques belles bagues de riches pierreries : car ces faveurs et escharpes ne se portent pas communement, sinon en un beau et bon affaire ; au lieu que la bague au doigt tient bien mieux et plus ordinairement compagnie à celuy qui la porte.

¶ Certes un gentil cavallier et de noble cœur doit estre de cette genereuse complexion, de plustost bien servir sa dame pour les beautez qui la font reluire que pour tout l'or et l'argent qui reluisent en elle.

Quant à moy, je me puis vanter d'avoir servy en ma vie d'honnestes dames, et non des moindres ; mais, si j'eusse voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont presenté et en arracher ce que j'eusse pu, je serois riche aujourd'huy, ou en bien, ou en argent, ou en meubles, de plus de trente mille escus que je ne suis ; mais je me suis tousjours contenté de faire parestre mes affections plus par ma generosité que par mon avarice.

Certainement il est bien raison que, puisque l'homme donne du sien dans la bourse du devant de la femme, que la femme de mesme donne du sien aussi dans celle de l'homme ; mais il faut en cela peser tout : car, tout ainsi que l'homme ne peut tant jetter et donner du sien dans la bourse de la femme comme elle voudroit, il faut aussi que l'homme soit si discret de ne tirer de la bourse de la femme tant comme il voudroit ; et faut que la loy en soit esgale et mesurée en cela.

¶ J'ay bien veu aussi beaucoup de gentilshommes perdre l'amour de leurs maistresses par l'importunité de leurs demandes et avarices, et que, les voyans si grands demandeurs et si importuns d'en vouloir avoir, s'en desfaisoyent gentiment et les plantoyent-là, ainsi qu'il estoit tresbien employé.

Voilà pourquoy tout noble amoureux doit plustost estre tenté de convoitise charnelle que pecuniaire : car, quand la dame seroit par trop liberale de son bien, le mary, le trouvant se diminuer, en est plus marry cent fois que de dix mille liberalitez qu'elle feroit de son corps.

Or, il y a des cocus qui se font par vengeance : cela s'entend que plusieurs qui haïssent quelques seigneurs ou gentilshommes ou autres, desquels en ont receu quelques desplaisirs et affronts, se vangent d'eux en faisant l'amour à leurs femmes, et les corrompent en les rendans gallants cocus.

¶ J'ay cogneu un grand prince, lequel, ayant receu quelques traits de rebellion par un sien sujet grand seigneur et ne se pouvant vanger de luy, d'autant qu'il le fuyoit tant qu'il pouvoit, de sorte qu'il ne le pouvoit aucunement atraper, sa femme estant un jour venue à sa cour pour solliciter l'accord et les affaires de son mary, le prince luy donna une assignation pour en conferer un jour dans un jardin et une chambre là auprés ; mais ce fut pour luy parler d'amours, desquelles il jouit fort facilement sur l'heure, sans grande resistance, car elle estoit de fort bonne composition ; et ne se contenta de la repasser, mais à d'autres la prostitua, jusques aux vallets de chambre. Et par ainsi disoit le prince qu'il se sentoit bien vangé de son sujet, pour luy avoir ainsi repassé sa femme et couronné sa teste d'une belle couronne de cornes, puisqu'il vouloit faire du petit roy et du souverain ; au lieu qu'il vouloit porter couronne de fleurs de lys, il luy en falloit bailler une belle de cornes.

Ce mesme prince en fit de mesme par la suasion de sa mere, qui jouit d'une fille et princesse, sçachant qu'elle devoit espouser un prince qui luy avoit fait desplaisir et troublé l'estat de son frere bien fort, la depucella et en jouit bravement, et puis dans deux mois fut livrée audict prince pour pucelle pretendue et pour femme, dont la vengeance en fut fort douce, en attendant une autre plus rude, qui vint puis aprés.

¶ J'ay cogneu un fort honneste gentilhomme

qui, servant une belle dame et de bon lieu, luy demandant la recompense de ses services et amours, elle luy respondit franchement qu'elle ne luy en donneroit pas un double, d'autant qu'elle estoit tres-asseurée qu'il ne l'aimoit tant pour cela, et ne luy portoit point tant d'affection pour sa beauté, comme il disoit, sinon qu'en jouissant d'elle il se vouloit vanger de son mary qui luy avoit fait quelque desplaisir, et pour ce il en vouloit avoir ce contentement dans son ame et s'en prevaloir puis aprés; mais le gentilhomme, luy asseurant du contraire, continua à la servir plus de deux ans si fidelement et de si ardent amour qu'elle en prit cognoissance ample et si certaine qu'elle luy octroya ce qu'elle luy avoit tousjours refusé, l'asseurant que si, du commencement de leurs amours, elle n'eust eu opinion de quelque vengeance projettée en luy par ce moyen, elle l'eust rendu aussi bien content comme elle fit à la fin : car son naturel estoit de l'aymer et favoriser. Voyez comme cette dame se sceut sagement commander, que l'amour ne la transporta point à faire ce qu'elle desiroit le plus, sans qu'elle vouloit qu'on l'aymast pour ses merites, et non pour le seul sujet de vindicte.

¶ Feu M. de Gua, un des gallants et parfaits gentilshommes du monde en tout, me convia à la cour un jour d'aller disner avec luy. Il avoit assemblé une douzaine des plus sçavants de la cour, entr'autres M. l'evesque de Dol, de la maison d'Espinay en Bretagne, MM. de Ronsard, de Baïf,

Des Portes, d'Aubigny (ces deux sont encor en vie, qui m'en pourroyent dementir), et d'autres desquels ne me souvient ; et n'y avoit homme d'épée que M. du Gua et moy. En devisant, durant le disner, de l'amour, et des commoditez et incommoditez, plaisirs et desplaisirs, du bien et du mal qu'il apportoit en sa jouissance, aprés que chacun eut dit son opinion et de l'un et de l'autre, il conclud que le souverain bien de cette jouissance gisoit en cette vengeance, et pria un chacun de tous ces grands personnages d'en faire un quatrain *impromptu ;* ce qu'ils firent. Je les voudrois avoir pour les inserer icy, sur lesquels M. de Dol (qui disoit et escrivoit d'or) emporta le prix.

Et, certes, M. de Gua avoit occasion de tenir cette proposition contre deux grands seigneurs que je sçay, leur faisant porter les cornes pour la hayne qu'ils luy portoyent : car leurs femmes estoyent tres-belles ; mais en cela il en tiroit double plaisir : la vengeance et le contentement. J'ay cogneu force genz qui se sont revangez et delectez en cela, et si ont eu cette opinion.

¶ J'ay cogneu aussi de belles et honnestes dames, disant et affermant que, quand leurs marys les avoyent maltraitées et rudoyées, et tansées ou censurées, ou battues ou fait autres mauvais tours et outrages, leur plus grande delectation estoit de les faire cornards, et, en les faisant, songer en eux, les brocarder, se mocquer et rire d'eux avec leurs amys, jusques-là de dire qu'elles en entroyent da-

vantage en appetit et certain ravissement de plaisir qui ne se pouvoit dire.

¶ J'ay ouy parler d'une belle et honneste femme, à laquelle estant demandé une fois si elle avoit jamais fait son mary cocu, elle respondit : « Et pourquoy l'aurois-je fait, puisqu'il ne m'a jamais battue ny menacée? » Comme voulant dire que, s'il eust fait l'un des deux, son champion de devant en eust tost fait la vengeance.

¶ Et, quant à la mocquerie, j'ay cogneu une fort honneste et belle dame, laquelle estant en ces doux alteres de plaisir et en ces doux bains de delices et d'aise avec son amy, il luy advint qu'ayant un pendant d'oreille d'une corne d'abondance qui n'estoit que de verre noir, comme on les portoit alors, il vint, par force de se remuer et entrelasser et follastrer, à se rompre. Elle dit à son amy soudain : « Voyez comme nature est tres-bien prevoyante, car, pour une corne que j'ay rompue, j'en fais icy une douzaine d'autres à mon pauvre cornard de mary, pour s'en parer un jour d'une bonne feste, s'il veut. »

¶ Une autre, ayant laissé son mary couché et endormy dans le lict, vint voir son amy avant se coucher ; et, ainsi qu'il luy eut demandé où estoit son mary, elle luy respondit : « Il garde le lict et le nid du cocu, de peur qu'un autre n'y vienne pondre ; mais ce n'est pas à son lict, ny à ses linceux, ny à son nid que vous en voulez, c'est à moy qui vous suis venue voir ; et l'ay laissé là en sentinelle, encor qu'il soit bien endormy. »

¶ A propos de sentinelle, j'ay ouy faire un conte d'un gentilhomme de valeur, que j'ay cogneu, lequel un jour venant en question avec une fort honneste dame que j'ay aussi cogneue, il luy demanda, par maniere d'injure, si elle avoit jamais fait de voyage à Sainct-Mathurin. « Ouy, dit-elle; mais je ne pus jamais entrer dans l'église, car elle estoit si plaine et si bien gardée de cocus qu'ilz ne m'y laisserent jamais entrer, et vous, qui estiez des principaux, vous estiez au clocher pour faire la sentinelle et advertir les autres. »

J'en conterois mille autres risées, mais je n'aurois jamais fait : si esperè-je d'en dire pourtant en quelque coin de ce livre.

¶ Il y a des cocus qui sont debonnaires, qui d'eux-mesmes se convient à cette feste de cocuage; comme j'en ay cogneu aucuns qui disoyent à leurs femmes : « Un tel est amoureux de vous, je le cognois bien; il nous vient souvent visiter, mais c'est pour l'amour de vous, ma mie. Faites-luy bonne chere; il nous peut faire beaucoup de plaisir; son accointance nous peut beaucoup servir. »

D'autres disent à aucuns : « Ma femme est amoureuse de vous, elle vous ayme : venez la voir, vous luy ferez plaisir ; vous causerez et deviserez ensemble, et passerez le temps. » Ainsi convient-ils les gens à leurs despens ; comme fit l'empereur Adrian, lequel, estant un jour en Angleterre (ce dit sa vie) menant la guerre, eut plusieurs advis comme sa femme, l'imperatrix Sabine, faisoit l'amour à tou-

tes restes à Rome avec force gallants gentilshommes romains. De cas de fortune, elle ayant escrit une lettre de Rome en hors à un jeune gentilhomme romain qui estoit avec l'empereur en Angleterre, se complaignant qu'il l'avoit oubliée et qu'il ne faisoit plus conte d'elle, et qu'il n'estoit pas possible qu'il n'eust quelques amourettes par delà, et que quelque mignonne affettée ne l'eust espris dans les lacs de sa beauté, cette lettre d'adventure tomba entre les mains d'Adrian; et, comme ce gentilhomme, quelques jours aprés, demanda congé à l'empereur sous couleur de vouloir aller jusques à Rome promptement pour les affaires de sa maison, Adrian luy dit en se jouant : « Et bien! jeune homme, allez-y hardiment, car l'imperatrice ma femme vous y attend en bonne devotion. » Quoy voyant le Romain, et que l'empereur avoit descouvert le secret et luy en pourroit faire mauvais tour, sans dire adieu ny gare, partit la nuict aprés et s'enfuit en Irlande.

Il ne devoit pas avoir grand peur pour cela; comme l'empereur disoit luy-mesme souvent, estant abreuvé à toute heure des amours debordées de sa femme : « Certainement, si je n'estois empereur, je me serois bientost defait de ma femme; mais je ne veux monstrer mauvais exemple. » Comme voulant dire que n'importe aux grands qu'ils soyent là logez, aussi qu'ils ne se divulguent. Quelle sentence pourtant pour les grands, laquelle aucuns d'eux ont pratiquée, mais non pour ces raisons!

Voilà comme ce bon empereur assistoit joliment à se faire cocu.

¶ Le bon Marc Aurelle, ayant sa femme Faustine, une bonne vesse, et luy estant conseillé de la chasser, il respondit : « Si nous la quittons, il faut aussi quitter son douaire, qui est l'empire. » Et qui ne voudroit estre cocu de mesme pour un tel morceau, voire moindre ?

Son fils Antonius Verus dit Comodus, encor qu'il devint fort cruel, en dit de mesmes à ceux qui luy conseilloyent de faire mourir ladite Faustine sa mere, qui fut tant amoureuse et chaude aprés un gladiateur qu'on ne la put jamais guerir de ce chaud mal jusques à ce qu'on advisa de faire mourir ce maraut gladiateur et luy faire boire son sang.

¶ Force marys ont fait et font de mesmes que ce bon Marc Aurelle, qui craignent de faire mourir leurs femmes putains, de peur d'en perdre les grands biens qui en procedent, et aiment mieux estre riches cocus à si bon marché qu'estre coquins.

¶ Mon Dieu ! que j'ay cogneu plusieurs cocus qui ne cessoyent jamais de convier leurs parents, leurs amys, leurs compagnons, de venir voir leurs femmes, jusques à leur faire festins pour mieux les y attirer, et, y estans, les laisser seuls avec elles dans leurs chambres, leurs cabinets, et puis s'en aller et leur dire : « Je vous laisse ma femme en garde. »

¶ J'en ay cogneu un de par le monde, que vous eussiez dit que toute sa felicité et contentement

gisoit à estre cocu ; et s'estudioit d'en trouver les occasions, et surtout n'oublioit ce premier mot : « Ma femme est amoureuse de vous ; l'aymez-vous autant qu'elle vous ayme ? » Et, quand il voyoit sa femme avec son serviteur, bien souvent il emmenoit la compagnie hors de la chambre pour s'aller promener, les laissant tous deux ensemble, leur donnant beau loisir de traitter leurs amours. Et, si par cas il avoit à faire à tourner prestement en la chambre, dés le bas du degré il crioit haut, il demandoit quelqu'un, il crachoit ou il toussoit, afin qu'il ne trouvast les amants sur le fait : car volontiers, encor qu'on le sçache et qu'on s'en doute, ces veues et surprises ne sont guieres agreables ny aux uns ny aux autres.

Aussi ce seigneur faisant un jour bastir un beau logis, et le maistre masson luy ayant demandé s'il ne le vouloit pas illustrer de cornices, il respondit : « Je ne sçay que c'est que cornices ; demandez-le à ma femme qui le sçait et qui sçait l'art de geometrie ; et ce qu'elle dira, faittes-le. »

¶ Bien fit pis un que je sçay, qui, vendant un jour une de ses terres à un autre pour cinquante mille escus, il en prit quarante-cinq mille en or et argent, et, pour les cinq restans, il prit une corne de licorne. Grande risée pour ceux qui le sceurent : « Comme, disoyent-ils, s'il n'avoit assez de cornes chez soy, sans y adjouster celle-là. »

¶ J'ay cogneu un tres-grand seigneur, brave et vaillant, lequel vint à dire à un honneste gentil-

homme qu'il estoit fort son serviteur, en riant pourtant : « Monsieur un tel, je ne sçay ce que vous avez fait à ma femme, mais elle est si amoureuse de vous que jour et nuict elle ne me fait que parler de vous, et sans cesse me dit vos louanges. Pour toute response je luy dis que je vous connois plus tost qu'elle, et sçay vos valeurs et vos merites, qui sont grands. » Qui fut estonné? Ce fut le gentilhomme : car il ne venoit que de mener cette dame sous le bras à vespres, où la reine alloit. Toutefois ce gentilhomme s'asseura tout à coup et luy dit : « Monsieur, je suis tres-humble serviteur de madame vostre femme, et fort redevable de la bonne opinion qu'elle a de moy, et l'honnore beaucoup; mais je ne luy fais pas l'amour (disoit-il en bouffonnant); mais je luy fais bien la cour par votre bon advis que vous me donnastes dernierement, d'autant qu'elle peut beaucoup à l'endroit de ma maistresse, que je puis espouser par son moyen, et par ainsi j'espere qu'elle m'y sera aydante. »

Ce prince n'en fit plus autre semblant, sinon que rire et admonester le gentilhomme de courtiser sa femme plus que jamais ; ce qu'il fit, estant bien aise, sous ce pretexte, de servir une si belle dame et princesse, laquelle luy faisoit bien oublier son autre maistresse qu'il vouloit espouser, et ne s'en soucier guieres, sinon que ce masque bouchoit et deguisoit toùt. Si ne put-il faire tant qu'il n'entrast un jour en jalousie, que voyant ce gentilhomme

dans la chambre de la reine porter au bras un ruban incarnadin d'Espagne, qu'on avoit apporté par belle nouveauté à la cour, et l'ayant tasté et manié en causant avec luy, alla trouver sa femme qui estoit prés du lict de la reine, qui en avoit un tout pareil, lequel il mania et toucha tout de mesme, et trouva qu'il estoit tout semblable et de la mesme piece que l'autre : si n'en sonna-il pourtant jamais mot et n'en fut autre chose. Et de telles amours il en faut couvrir si bien les feux par telles cendres de discretion, et de bons advis, qu'elles ne se puissent descouvrir : car bien souvent l'escandale ainsi descouvert depite plus les marys contre leurs femmes que quand tout se fait à cachettes, pratiquant en cela le proverbe : *Si non caste, tamen caute.*

¶ Que j'ay veu en mon temps de grands escandales et de grands inconvenients pour les indiscretions et des dames et de leurs serviteurs! Que leurs marys s'en soucioyent aussi peu que rien, mais qu'ils fissent bien leurs faits *sotto coperte,* comme on dit, et ne fust point divulgué.

¶ J'en ay cogneu une qui tout à trac faisoit parestre ses amours et ses faveurs, qu'elle departoit comme si elle n'eust eu de mary et ne fust esté sous aucune puissance, n'en voulant rien croire l'advis de ses serviteurs et amys qui luy en remonstroyent les inconvenients : aussi bien mal luy en a-il pris.

Cette dame n'a jamais fait ce que plusieurs autres dames ont fait : car elles ont gentiment traitté l'amour et se sont donnés du bon temps sans en avoir donné grand connoissance au monde, sinon par quelques soupçons legers, qui n'eussent jamais pu monstrer la verité aux plus clairvoyans ; car elles accostoyent leurs serviteurs devant le monde si dextrement, et les entretenoyent si excortement, que ny leurs marys ny les espions, de leur vie, n'y eussent sceu que mordre. Et, quand ils alloyent en quelque voyage, ou qu'ils vinssent à mourir, elles couvroyent et cachoient leur douleur si sagement qu'on n'y connoissoit rien.

¶ J'ay cogneu une dame belle et honneste, laquelle, le jour qu'un grand seigneur son serviteur mourut, elle parut en la chambre de la reine avec un visage aussi gay et riant que le jour paravant. D'aucuns l'en estimoyent de cette discretion, et qu'elle le faisoit de peur de desplaire et irriter le roy, qui n'aymoit pas le trespassé. D'aucuns la blasmoyent, attribuans ce geste plutost à manquement d'amour, comme l'on disoit qu'elle n'en estoit guieres bien garnie, ainsi que toutes celles qui se meslent de cette vie.

¶ J'ay cogneu deux belles et honnestes dames, lesquelles, ayant perdu leurs serviteurs en une fortune de guerre, firent de tels regrets et lamentations, et monstrerent leur dueil par leurs habits bruns, plus d'eau-benistiers, d'aspergez d'or engravez, plus de testes de morts, et de toutes

sortes de trophées de la mort en leurs affiquets, joyaux et bracelets qu'elles portoyent ; qui les escandaliserent fort, et cela leur nuict grandement ; mais leurs marys ne s'en soucioyent autrement.

Voilà en quoy ces dames se transportent en la publication de leurs amours, lesquelles pourtant on doit louer et priser en leur constance, mais non en leur discretion : car pour cela il leur en fait tresmal. Et, si telles dames sont blasmables en cela, il y a beaucoup de leurs serviteurs qui en meritent bien la reprimende aussi bien qu'elles : car ils contrefont des transis comme une chevre qui est en gesine, et des langoureux ; ils jettent leurs yeux sur elles et les envoyent en ambassade ; ils font des gestes passionnez, des souspirs devant le monde ; ils se parent des couleurs de leurs dames si apparemment ; bref, ils se laissent aller à tant de sottes indiscretions que les aveugles s'en appercevroyent ; les uns aussi bien pour le faux que pour le vray, afin de donner à entendre à toute une cour qu'ils sont amoureux en bon lieu et qu'ils ont bonne fortune. Et Dieu sçait ! possible, on ne leur en donneroit pas l'aumosne pour un liard, quand bien on en devroit perdre les œuvres de charité.

¶ Je cognois un gentilhomme et seigneur, lequel, voulant abrever le monde qu'il estoit venu amoureux d'une belle et honneste dame que je sçay, fit un jour tenir son petit mulet avec deux de ses laquais et pages au devant sa porte. Par cas, M. d'Estrozze et moy passâmes par là et vismes

ce mystere de ce mulet, ses pages et laquais. Il leur demanda soudain où estoit leur maistre ; ilz firent response qu'il estoit dans le logis de cette dame ; à quoy M. d'Estrozze se mit à rire et me dire que, sur sa vie, il gaigeroit qu'il n'y estoit point. Et soudain posa son page en sentinelle pour voir si ce faux amant sortiroit ; et de là nous en allasmes soudain en la chambre de la reine, où nous le trouvasmes, et non sans rire luy et moy. Et sur le soir nous le vinsmes accoster, et, en feignant de luy faire la guerre, nous luy demandasmes où il estoit à telle heure aprés midy, et qu'il ne s'en sçauroit laver, car nous y avions veu le mulet et ses pages devant la porte de cette dame. Luy, faisant la mine d'estre fasché que nous avions veu cela, et de quoy nous luy en faisions la guerre de faire l'amour en ce bon lieu, il nous confessa vrayment qu'il y estoit ; mais il nous pria de n'en sonner mot, autrement que nous le mettrions en peine, et cette pauvre dame qui en seroit escandalisée et mal venue de son mary ; ce que nous luy promismes (rians tousjours à pleine gorge et nous moquans de luy, encor qu'il fust assez grand seigneur et qualifié), de n'en parler jamais et que cela ne sortiroit de nostre bouche. Si est-ce qu'au bout de quelques jours qu'il continuoit ces coups faux avec son mulet trop souvent, nous luy descouvrismes la fourbe et luy en fismes la guerre à bon escient et en bonne compagnie ; dont de honte s'en desista, car la dame le sceut par nostre

moyen, qui fit guetter un jour le mulet et les pages, les faisant chasser de devant sa porte comme gueux de l'hostiere. Et si fismes bien mieux, car nous le dismes à son mary, et luy en fismes le conte si plaisamment qu'il le trouva si bon qu'il en rit luy-mesmes à son aise ; et dist qu'il n'avoit pas peur que cet homme le fist jamais cocu; et que, s'il ne trouvoit ledict mulet et ses pages bien logez à la porte, qu'il la leur feroit ouvrir et entrer dedans, pour les mettre mieux à couvert et à leur aise, et se garder du chaud, ou du froid, ou de la pluye. D'autres pourtant le faisoyent bien cocu. Et voilà comme ce bon seigneur, aux despens de cette honneste dame, se vouloit prevaloir sans avoir respect d'aucun scandale.

¶ J'ay cogneu un gentilhomme qui escandalisa par ses façons de faire une fort belle et honneste dame, de laquelle en estant devenu amoureux quelque temps, et la pressant d'en obtenir ce bon petit morceau gardé pour la bouche du mary, elle luy refusa tout à plat ; et, aprés plusieurs refus, il luy dit comme desesperé : « Et bien ! vous ne le voulez pas, et je vous jure que je vous ruineray de l'honneur. » Et, pour ce faire, s'advisa de faire tant d'allées et venues à cachettes, mais pourtant non si secretes qu'il ne se montrast à plusieurs yeux exprés et donnast moyen de s'en apercevoir de nuict et de jour, à la maison où elle se tenoit ; braver et se vanter sous main de ses bonnes fausses fortunes, et devant le monde rechercher la dame

avec plus de privauté qu'il n'avoit occasion de le faire, et parmy ses compagnons faire du gallant plus pour le faux que pour le vray ; si bien qu'estant venu un soir fort tard en la chambre de cette dame tout bousché de son manteau, et se cachant de ceux de la maison, aprés avoir joué plusieurs de ces tours, fut soubçonné par le maistre d'hostel de la maison, qui fit faire le guet ; et, ne l'ayant pu trouver, le mary pourtant battit sa femme et luy donna quelques soufflets ; mais, poussé aprés du maistre d'hostel, qui luy dit que ce n'estoit assez, la tua et la dagua, et en eut du roy fort aisement sa grace. Ce fut grand dommage de cette dame, car elle estoit tres-belle. Depuis, ce gentilhomme qui en avoit esté cause ne le porta guieres loin et fut tué en une rencontre de guerre, par permission de Dieu, pour avoir si injustement osté l'honneur à cette honneste dame et la vie.

Pour dire la verité sur cet exemple et sur une infinité d'autres que j'ay veu, il y a aucunes dames qui ont grand tort d'elles-mesmes, et qui sont les vrayes causes de leurs escandales et deshonneur : car elles-mesmes vont attacquer les escarmouches, et attirent les galants à elles ; et du commencement leur font les plus belles caresses du monde, des privautez, des familiaritez, leur donnent par leurs doux attraits et belles parolles des esperances ; mais, quand il faut venir à ce point, elles le desnient tout à plat ; de sorte que les honnestes hommes qui s'estoient proposez force choses

plaisantes de leur corps se desesperent et se depitent en prenant un congé rude d'elles, les vont deshonorant et les publient pour les plus grandes vesses du monde, et en content cent fois plus qu'il n'y en a.

Donc voilà pourquoy il ne faut jamais qu'une dame honneste se mesle d'attirer à soy un gallant gentilhomme, et se laisse servir à luy, si elle ne le contente à la fin selon ses merites et ses services. Il faut qu'elle se propose cela si elle ne veut estre perdue, mesme si elle a à faire à un honneste et gallant homme; autrement, dez le commencement, s'il la vient accoster, et qu'elle voye que ce soit pour ce point tant desiré à qui il addresse ses vœux, et qu'elle n'aye point d'envie de luy en donner, il faut qu'elle luy donne son congé dez l'entrée du logis : car, pour en parler franchement, toutes dames qui se laissent aimer et servir s'obligent tellement qu'elles ne se peuvent desdire du combat ; il faut qu'elles y viennent tost ou tard, quoy qu'il tarde.

Mais il y a des dames qui se plaisent à se faire servir pour rien, sinon pour leurs beaux yeux ; et disent qu'elles desirent estre servies, que c'est leur felicité, mais non de venir là ; et disent qu'elles prennent plaisir à desirer et non à executer. J'en ay veu aucunes qui me l'ont dit; toutesfois il ne faut pourtant qu'elles le prennent là, car, si elles se mettent une fois à desirer, sans point de doute il faut qu'elles viennent à l'execu-

tion : car ainsi la loy d'amour le veut, et que toute dame qui desire, ou souhaitte, ou songe de vouloir desirer à soy un homme, cela est fait. Si l'homme le connoist et qu'il poursuive fermement celle qui l'attaque, il en aura ou pied ou aisle, ou plume ou poil, comme on dit.

¶ Voilà donc comme les pauvres marys se font cocus par telles opinions de dames qui veulent desirer et non pas executer; mais, sans y penser, elles se vont brusler à la chandelle, ou bien au feu qu'elles ont basty d'elles-mesmes, ainsi que font ces pauvres simplettes bergeres, lesquelles, pour se chauffer parmy les champs en gardant leurs moutons et brebis, allument un petit feu, sans songer à aucun mal ou inconvenient; mais elles ne se donnent de garde que ce petit feu s'en vient quelques fois à allumer un si grand qu'il brusle tout un païs de landes et de taillis.

Il faudroit que telles dames prissent l'exemple, pour les faire sages, de la comtesse d'Escaldasor, demeurant à Pavie, à laquelle M. de l'Escu, qui depuis fut appellé le mareschal de Foix, estudiant à Pavie (et pour lors le nommoit-on le protenotaire de Foix, d'autant qu'il estoit dedié à l'Eglise; mais depuis il quitta la robbe longue pour prendre les armes), faisant l'amour à cette belle dame, d'autant que pour lors elle emportoit le prix de la beauté sur les belles de Lombardie, et s'en voyant pressée, et ne le voulant rudement mecontenter ny donner son congé, car il estoit proche parent

de ce grand Gaston de Foix, M. de Nemours, sous le grand renom duquel alors toute l'Italie trembloit; et, un jour d'une grand magnificence et de feste qui se faisoit à Pavie, où toutes les grandes dames, et mesmes les plus belles de la ville et d'alentour se trouverent, ensemble les honnestes gentilhommes, cette comtesse parut, belle entre toutes les autres, pompeusement habillée d'une robbe de satin bleu celeste, toute couverte et semée, autant pleine que vuide, de flambeaux et papillons volletans à l'entour et s'y bruslans, le tout en broderie d'or et d'argent, ainsi que de tout temps les bons brodeurs de Milan ont sceu bien faire pardessus les autres; si bien qu'elle emporta l'estime d'estre le mieux en point de toute la troupe et compagnie.

M. le protenotaire de Foix, la menant dancer, fut curieux de luy demander la signification des devises de sa robbe, se doutant bien qu'il y avoit là dessous quelque sens caché qui ne luy plaisoit pas. Elle luy respondit: « Monsieur, j'ay fait faire ma robbe de la façon que les gens d'armes et cavalliers font à leurs chevaux rioteux et vitieux, qui ruent et qui tirent du pied; ils leur mettent sur leur croupe une grosse sonnette d'argent, afin que, par ce signal, leurs compagnons, quand ils sont en compagnie et en foulle, soyent advertis de se donner garde de ce meschant cheval qui rue, de peur qu'il ne les frappe. Pareillement, par les papillons volletans et se bruslans dans ces flambeaux,

j'advertis les honnestes hommes qui me font ce bien de m'aymer et admirer ma beauté, de n'en approcher trop prés, ny en desirer d'avantage autre chose que la veue : car ils n'y gaigneront rien, non plus que les papillons, sinon desirer et brusler, et n'en avoir rien plus. » Cette histoire est escrite dans les *Devises* de Paolo Jovio. Par ainsi, cette dame advertissoit son serviteur de prendre garde à soy de bonne heure. Je ne sçay s'il s'en approcha de plus prés, ou comme il en fit; mais pourtant, luy, ayant esté blessé à mort à la battaille de Pavie et pris prisonnier, il pria d'estre porté chez cette comtesse, à son logis dans Pavie, où il fut tres-bien receu et traitté d'elle. Au bout de trois jours il y mourut, avec le grand regret de la dame, ainsi que j'ay oüy conter à M. de Montluc, une fois que nous estions dans la tranchée à la Rochelle, de nuict, qu'il estoit en ses causeries et que je luy fis le conte de cette devise, qui m'asseura avoir veu cette comtesse tres-belle et qui aimoit fort ledit mareschal, et fut bien honnorablement traitté d'elle : du reste, il n'en sçavoit rien si d'autres fois ils avoyent passé plus outre. Cet exemple devroit suffire pour plusieurs et aucunes dames que j'ay allegué.

¶ Or, y a des cocus qui sont si bons qu'ils font prescher et admonester leurs femmes par gens de bien et religieux, sur leur conversion et corrections ; lesquelles, par larmes feintes et paroles dissimulées, font de grands vœux, promettans

monts et merveilles de repentance et de n'y retourner jamais plus ; mais leur serment ne dure guieres, car les vœux et larmes de telles dames valent autant que jurements et reniements d'amoureux, comme j'en ay veu et cogneu une dame à laquelle un grand prince, son souverain, fit cette escorne d'introduire et apposter un cordellier d'aller trouver son mary qui estoit en une province pour son service, comme de soy-mesme et venant de la cour, l'advertir des amours folles de sa femme et du mauvais bruit qui couroit du tort qu'elle luy faisoit ; et que, pour son devoir de son estat et vacation, il l'en advertissoit de bonne heure, afin qu'il mît ordre à cette ame pecheresse. Le mary fut bien esbahy d'une telle ambassade et doux office de charité : il n'en fit autre semblant pourtant, sinon de l'en remercier et luy donner esperance d'y pourvoir ; mais il n'en traitta point plus mal sa femme à son retour : car qu'y eust-il gaigné ? Quand une femme une fois s'est mise à ce train, elle ne s'en detraque, non plus qu'un cheval de poste qui a accoustumé si fort le gallop qu'il ne le sçauroit changer en autre train d'aller.

Hé ! combien s'est-il veu d'honnestes dames qui, ayant esté surprises sur ce fait, tancées, battues, persuadées et remonstrées, tant par force que par douceur, de n'y tourner jamais plus, elles promettent, jurent et protestent de se faire chastes, que puis aprés pratiquent ce proverbe : *Passato il periglio, gabbato il santo,* et retournent encor plus

que jamais en l'amoureuse guerre ; voire qu'il s'en est veu plusieurs d'elles, se sentant dans l'âme quelque ver rongeant, qui d'elles-mesmes faisoyent des vœux bien saints et fort sollenels, mais ne les gardoyent guieres, et se repentoyent d'estre repenties, ainsi que dit M. du Bellay des courtisanes repenties. Et telles femmes afferment qu'il est bien malaisé de se defaire pour tout jamais d'une si douce habitude et coustume, puisqu'elles sont si peu en leur courte demeure qu'elles font en ce monde.

Je m'en rapporterois volontiers à aucunes belles filles, jeunes repenties, qui se sont voilées et recluses, si on leur demandoit et en foy et en conscience ce qu'elles en respondroyent, et comme elles desireroyent bien souvent leurs hautes murailles abattues pour s'en sortir aussitost.

Voilà pourquoy ne faut point que les marys pensent autrement reduire leurs femmes, aprés qu'elles ont fait la premiere fausse pointe de leur honneur, sinon de leur lascher la bride, et leur recommander seulement la discretion et tout guariment d'escandale : car on a beau porter tous les remedes d'amour qu'Ovide a jamais appris, et une infinité qui se sont encor inventez sublins, ny mesmes les autentiques de maistre François Rabelais qu'il apprit au venerable Panurge, n'y serviront jamais rien ; ou bien, pour le meilleur, pratiquer un refrain d'une vieille chanson qui fut faite du temps du roy François Ier, qui dit :

Qui voudroit garder qu'une femme
N'aille du tout à l'abandon,
Il faudroit la fermer dans une pipe,
Et en jouir par le bondon.

¶ Du temps du roy Henry, il y eut un certain quinquailleur qui apporta une douzaine de certains engins à la foire de Sainct-Germain pour brider le cas des femmes, qui estoyent faits de fer, et ceinturoyent comme une ceinture, et venoyent à prendre par le bas et se fermer en clef ; si subtilement faits qu'il n'estoit pas possible que la femme, en estant bridée une fois, s'en pust jamais prevaloir pour ce doux plaisir, n'ayant que quelques petits trous menus pour servir à pisser.

On dit qu'il y eut quelque cinq ou six maris jaloux fascheux qui en achepterent et en briderent leurs femmes de telle façon qu'elles purent bien dire : « Adieu, bon temps ! » Si en y eut-il une qui s'advisa de s'accoster d'un serrurier fort subtil en son art, à qui ayant monstré ledit engin, et le sien et tout, son mary estant allé dehors aux champs, il y applicqua si bien son esprit qu'il luy forgea une fausse clef, que la dame l'ouvroit et le fermoit à toute heure et quand elle vouloit. Le mary n'y trouva jamais rien à dire. Et se donna son saoul de ce bon plaisir, en depit du fat jaloux cocu de mary, pensant vivre tousjours en franchise de cocuage. Mais ce meschant serrurier qui fit la fausse clef gasta tout ; et si fit mieux, à ce qu'on dit, car ce fut le premier qui en tasta et le fit cornard : aussi

n'y avoit-il danger, car Venus, qui fut la plus belle femme et putain du monde, avoit Vulcan, forgeron et serrurier, pour mary, lequel estoit un fort vilain, salle, boiteux et tres-laid.

On dit bien plus : qu'il y eut beaucoup de gallants honnestes gentilshommes de la cour qui menacerent de telle façon le quinquaillier que, s'il se mesloit jamais de porter telles ravauderies, qu'on le tueroit, et qu'il n'y retournast plus et jettast tous les autres qui estoyent restez dans le retrait : ce qu'il fit ; et depuis onc n'en fut parlé. Dont il fut bien sage, car c'estoit assez pour faire perdre la moitié du monde, à faute de ne le peupler, par tels brindemens, serrures et fermoirs de nature, abominables et detestables ennemis de la multiplication humaine.

¶ Il y en a qui baillent leurs femmes à garder à des enuques, que l'empereur Alexandre Severus rejetta fort, avec rude commandement de ne pratiquer jamais les dames romaines ; mais ilz y sont esté attrapés ; non qu'ils engendrassent et les femmes conceussent d'eux, mais en recevoyent quelques sentimens et superficies de plaisirs legers, quasi approchans du grand parfait : dont aucuns ne s'en soucient point, disans que leur principal marrisson de l'adultere de leurs femmes ne procedoit pas de ce qu'elles s'en faisoyent donner, mais qu'il leur faschoit grandement de nourrir et élever et tenir pour enfans ceux qu'ils n'avoyent pas faits. Car sans cela ce fust esté le moindre de

leurs soucis, ainsi que j'en ay cogneu aucuns et plusieurs, lesquels, quand ilz trouvoyent bons et faciles ceux qui les avoyent faits à leurs femmes, à donner un bon revenu, à les entretenir, ne s'en donnoyent aucunement soucy, ainsi qu'ils conseillent à leurs femmes de leur demander et les prier de quelque pension pour nourrir et entretenir le petit qu'elles ont eu d'eux. Comme j'ay ouy conter d'une grand dame, laquelle eut Villeconnin, enfant du roy François Ier. Elle le pria de luy donner ou assigner quelque peu de bien, avant qu'il mourust, pour l'enfant qu'il luy avoit fait : ce qu'il fit. Et luy assigna deux cens mille escus en banque, qui luy profiterent et coururent tousjours d'interests, et de change en change ; de telle sorte qu'estant venu grand, il despensoit si magnifiquement et paroissoit en si belle despense et en jeux à la cour qu'un chascun s'en estonnoit; et presumoit-on qu'il jouissoit de quelque dame qu'on n'eusse point pensé; et ne croyoit-on sa mere nullement; mais, d'autant qu'il ne bougeoit d'avec elle, un chacun jugeoit que la grande despense qu'il faisoit procedoit de la jouissance d'elle; et pourtant c'estoit le contraire, car elle estoit sa mere ; et peu de gens le sçavoyent, encor qu'on ne sceust bien sa lignée ny procreation, si ce n'est qu'il vint à mourir en Constantinople, et son aubene (comme bastard) fut donnée au mareschal de Retz, qui estoit fin et sublin à descouvrir tel pot aux roses, mesmes pour son proffit, qu'il eust pris

sur la glace, et verifia la bastardise qui avoit esté si longtemps cachée ; et emporta le don d'aubene pardessus M. de Teligny, qui avoit esté constitué héritier dudict Villeconnin.

D'autres disoyent pourtant que cette dame avoit eu cet enfant d'autres que du roy, et qu'elle l'avoit ainsi enrichy du sien propre ; mais M. de Retz esplucha et chercha tant parmy les banques qu'il y trouva l'argent et les obligations du roy François ; les uns disoyent pourtant d'un autre prince non si grand que le roy, ou d'un autre moindre ; mais, pour couvrir et cacher tout et nourrir l'enfant, il n'estoit pas mauvais de supposer tout à la Majesté, comme cela se void en d'autres.

Je croy qu'il y a plusieurs femmes parmy le monde, et mesmes en France, que si elles pensoyent produire des enfants à tel prix, que les roys et les grands aisement monteroyent sur leurs ventres ; mais bien souvent ilz y montent et [elles] n'en ont de grandes lippées ; dont en ce elles sont bien trompées, car à tels grands volontiers ne s'addonnent-elles, sinon pour avoir le *galardon*, comme dit l'Espagnol.

Il y a une fort belle question sur ces enfants putatifs et incertains : à sçavoir s'ilz doivent succeder aux biens paternels et maternels, et que c'est un grand peché aux femmes de les y faire succeder ; dont aucuns docteurs ont dit que la femme le doit reveler au mary, et en dire la verité.

Ainsi le refere le docteur Subtil. Mais cette opinion n'est pas bonne, disent autres, parce que la femme se diffameroit soy-mesmes en le revelant, et pour autant elle n'y est tenue : car la bonne renommée est plus grand bien que les biens temporels, dit Salomon.

Il vaut donc mieux que les biens soyent occupez par l'enfant que la bonne renommée se perde : car, comme dit un ancien proverbe, *mieux vaut bonne renommée que ceinture dorée*. De là les theologiens tirent une maxime qui dit que, quand deux preceptes et commandemens nous obligent, le moindre doit ceder au plus grand. Or est-il que le commandement de garder sa bonne renommée est plus grand que celuy qui concede de rendre le bien d'autruy : il faut donc qu'il soit preferé à celuy-là.

De plus, si la femme revele cela à son mary, elle se met en danger d'estre tuée du mary mesme, ce qui est fort defendu de se pourchasser la mort ; non pas mesmes est permis à une femme de se tuer de peur d'estre violée, ou aprés l'avoir esté, autrement elle pecheroit mortellement ; si bien qu'il vaut mieux permettre d'estre viollée (si on n'y peut, en fuyant ou criant, remedier) que se tuer soy-mesme : car le violement du corps n'est point peché, sinon du consentement de l'esprit. C'est la response que fit sainte Luce au tyran qui la menaçoit de la faire mener au bourdeau. « Si vous me faittes, dit-elle, forcer, ma chasteté recevra double couronne. »

Pour ceste raison, Lucresse est taxée d'aucuns. Il est vray que sainte Sabine et sainte Sophoniene, avec d'autres pucelles chrestienes, lesquelles se sont privées de vie afin de ne tomber entre les mains des barbares, sont excusées de nos Peres et docteurs, disant qu'elles ont fait cela pour certain mouvement du Sainct-Esprit; par lequel Sainct-Esprit, aprés la prise de Cypre, une damoiselle cypriotte nouvellement, se voyant emmener esclave avec plusieurs autres pareilles dames, pour estre la proye des Turcs, mit le feu secretement dans les poudres de la gallere, si bien qu'en un moment tout fut embrazé et consumé avec elle, disant : « Ja à Dieu ne plaise que nos corps soyent pollus et cogneus par ces vilains Turcs et Sarrasins ! » Et Dieu sçait, possible qu'il avoit esté deja pollu, et en voulut ainsi faire la penitence; si ce n'est que son maistre ne l'avoit voulue toucher, afin d'en tirer plus d'argent la vendant vierge, comme l'on est friand de taster en ces païs, voire en tous autres, un morceau intacte.

Or, pour retourner encor à la garde noble de ces pauvres femmes, comme j'ay dit, les enuques ne laissent à commettre adultere avec elles, et faire leurs marys cocus, reservé la procreation à part.

¶ J'ay cogneu deux femmes en France qui se mirent à aymer deux chastrez gentilshommes afin de n'engroisser point; et pourtant en avoyent plaisir, et si ne s'escandalisoyent. Mais il y a eu des marys si jaloux en Turquie et en Barbarie, lesquels,

s'estans apperceus de cette fraude, ilz se sont advisez de faire chastrer tout à trac leurs pauvres esclaves, et le leur coupper tout net. Dont, à ce que disent et escrivent ceux qui ont pratiqué la Turquie, il n'en reschappe deux de douze auxquels ils exercent cette cruauté, qu'ils ne meurent; et ceux qui en eschappent, ils les ayment et adorent comme vrays, seurs, et chastes gardiens de la chasteté de leurs femmes, et garantisseurs de leur honneur.

Nous autres chrestiens n'usons point de ces villaines rigueurs et par trop horribles; mais, au lieu de ces chastrez, nous leur donnons des vieillards sexagenaires, comme l'on fait en Espagne, et mesmes à la cour des reines de là, lesquels j'ay veu gardiens des filles de leur cour et de leur suitte. Et, Dieu sçait! il y a des vieillards cent fois plus dangereux à perdre filles et femmes que les jeunes, et cent fois plus chaleureux, plus inventifs et industrieux à les gaigner et corrompre.

Je croy que telles gardes, pour estre chenus et à la teste et au menton, ne sont pas plus seures que les jeunes, ny les vieilles femmes non plus; ainsi comme une vieille gouvernante espagnole conduisant ses filles, et passant par une grande salle et voyant des membres naturels peints à l'advantage et fort gros et demesurez, contre la muraille, se prit à dire : *Mira que tan bravos no los pintan estos hombres, como quien no los conociesse.* Et ses filles se tournerent vers elle, et y prindrent avis, fors une que j'ay cogneu, qui, contrefaisant de la simple,

Beaumont pinx Jouaust éd Boilvin sc.

LES OISEAUX DE BARBARIE

(Dames Galantes Discours I.)

demanda à une de ses compagnes quelz oyseaux estoyent ceux-là : car il y en avoit aucuns peints avec des aisles. Elle luy respondit que c'estoyent oyseaux de Barbarie, plus beaux en leur naturel qu'en peinture. Et Dieu sçait si elle n'en avoit point veu jamais; mais il falloit qu'elle en fist la mine.

Beaucoup de marys se trompent bien souvent en ces gardes : car il leur semble que, pourveu que leurs femmes soyent entre les mains des vieilles (que les unes et les autres appellent leurs meres pour tiltre d'honneur), qu'elles sont tres-bien gardées sur le devant; et de belles il n'y en a point de plus aisées à suborner et gaigner qu'elles : car, de leur nature estant avaricieuses comme elles sont, en prennent de toutes mains pour vendre leurs prisonnieres.

D'autres ne peuvent veiller tousjours ces jeunes femmes, qui sont tousjours en bonne cervelle, et mesmes quand elles sont en amours, que la plus-part du temps elles dorment en un coin de cheminée, qu'en leur presence les cocus se forgent sans qu'elles y prennent garde ny n'en sçachent rien.

¶ J'ay cogneu une dame qui le fit une fois devant sa gouvernante, si subtilement qu'elle ne s'en apperceut jamais. Une autre en fit de mesme devant son mary, quasi visiblement, ainsi qu'il jouoit à la prime.

D'autres vieilles ont mauvaises jambes, qui ne peuvent pas suivre au grand trot leurs dames,

qu'avant qu'elles arrivent au bout d'une allée ou d'un bois ou d'un cabinet, leurs dames ont derobbé leur coup en robbe sans qu'elles s'en soyent apperceues, n'y ayant rien veu, debiles de jambes et basses de la veue. D'autres vieilles et gouvernantes y a-il qui, ayant pratiqué le mestier, ont pitié de voir jusner les jeunes et leur sont si debonnaires que d'elles-mesmes elles leur en ouvrent le chemin et les en persuadent de l'ensuivre, et leur assistent de leur pouvoir. Aussi l'Aretin disoit que le plus grand plaisir d'une dame qui a passé par là, et tout son plus grand contentement, est d'y faire passer une autre de mesmes.

Voylà pourquoy, quand on se veut bien ayder d'un bon ministre pour l'amour, on prend et s'addresse-on plustost à une vieille maquerelle qu'à une jeune femme. Aussi tiens-je d'un fort gallant homme qu'il ne prenoit nul plaisir, et le defendoit à sa femme expressement, de ne hanter jamais compagnies de vieilles, pour estre trop dangereuses, mais avec des jeunes tant qu'elle voudroit; et en alleguoit beaucoup de bonnes raisons que je laisse aux mieux discourans discourir.

Et c'est pourquoy un seigneur de par le monde, que je sçay, confia sa femme (de laquelle il étoit jaloux) à une sienne cousine, fille pourtant, pour luy servir de surveillante; ce qu'elle fit tres-bien, encor que de son costé elle retînt moitié du naturel du chien de l'ortollan, d'autant qu'il ne mange jamais des choux du jardin de son maistre, et si

n'en veut laisser manger aux autres; mais celle-cy en mangeoit, et n'en vouloit point faire manger à sa cousine : si est-ce que l'autre pourtant luy deroboit tousjours quelque coup en cotte, dont elle ne s'en appercevoit, quelque fine qu'elle fust, ou feignoit ne s'en appercevoir.

¶ J'alleguerois une infinité de remedes dont usent les pauvres jaloux cocus pour brider, sarrer, gesner et tenir de court leurs femmes, qu'elles ne facent le saut; mais ils ont beau pratiquer tous ces vieux moyens qu'ilz ont ouy dire et d'en excogiter de nouveaux, car ilz y perdent leur escrime : car, quand une fois les femmes ont mis ce ver coquin amoureux dans leurs testes, les envoyent à toute heure chez Guillot le Songeur, ainsi que j'espere d'en discourir en un chapitre que j'ay à demy fait, des ruses et astuces des femmes sur ce point, que je confere avec les stratagesmes et astuces militaires des hommes de guerre. Et le plus beau remede, seure et douce garde que le mary jaloux peut donner à sa femme, c'est de la laisser aller en son plein pouvoir, ainsi que j'ay ouy dire à un gallant homme marié, estant le naturel de la femme que, tant plus on luy defend une chose, tant plus elle desire le faire, et surtout en amours, où l'appetit s'eschauffe plus en le defendant qu'au laisser courre.

¶ Voicy une autre sorte de cocus, dont pourtant il y a question : à sçavoir-mon, si l'on a jouy d'une femme à plein plaisir durant [la vie de] son

mary cocu, et que le mary vienne à deceder, et que ce serviteur aprés vienne à espouser cette femme veufve, si, l'ayant espousée en secondes nopces, il doit porter le nom et tiltre de cocu, ainsi que j'ay cogneu et ouy parler de plusieurs, et des grands.

Il y en a qui disent qu'il ne peut estre cocu, puisque c'est luy-mesme qui en a fait la faction, et qu'il n'y aye aucun qui l'aye fait cocu que luy-mesme, et que ses cornes sont faites de soy-mesme. Toutesfois, il y a bien des armuriers qui font des espées desquelles ilz sont tués ou s'entretuent eux-mêmes.

Il y en a d'autres qui disent l'estre reellement cocu, et de fait, en herbe pourtant. Ilz en alleguent force raisons; mais, d'autant que le procez en est indecis, je le laisse à vuider à la premiere audience qu'on voudra donner pour cette cause.

Si diray-je encor cettui-cy d'une bien grande, mariée encor, laquelle s'est compromise, encor en mariage, à celuy qui l'entretient encor, il y a quatorze ans, et depuis ce temps a toujours attendu et souhaitté que son mary mourust. Au diable s'il a jamais pu mourir encor à son souhait! si bien qu'elle pouvoit bien dire : « Maudit soit le mary et le compagnon, qui a plus vescu que je ne voulois! » De maladies et indispositions de son corps il en a eu prou, mais de mort point; si bien que le roy Henry dernier, ayant donné la survivance de l'estat beau et grand qu'avoit ledict mary cocu à un fort honneste

et brave gentilhomme, disoit souvent : « Il y a deux personnes en ma cour auxquelles moult tarde qu'un tel ne meure bientost, à l'une pour avoir son estat, et à l'autre pour espouser son amoureux. » Mais l'un et l'autre sont esté trompez jusques icy.

Voilà comme Dieu est sage et provident, de n'envoyer point ce que l'on souhaitte de mauvais; toutesfois l'on m'a dit que depuis peu sont en mauvais menage, et ont bruslé leur promesse de mariage de futur et rompu le contract, par grand depit de la femme et joye du maryé pretendu, d'autant qu'il se vouloit pourvoir ailleurs et ne vouloit plus tant attendre la mort de l'autre mary, qui, se mocquant des gens, donnoit assez souvent des allarmes qu'il s'en allait mourir, mais enfin il a survescu le mary pretendu. Punition de Dieu, certes, car il ne s'ouït jamais guieres parler d'un mariage ainsi fait, qui est un grand cas et énorme de faire et accorder un second mariage estant le premier encor en son entier.

J'aymerois autant d'une, qui est grande, mais non tant que l'autre que viens de dire, laquelle estant pourchassée d'un gentilhomme par mariage, elle l'espousa, non pour l'amour qu'elle luy portoit, mais parce qu'elle le voyoit maladif, attenué et allanguy, et mal disposé ordinairement, et que les medecins luy disoyent qu'il ne vivroit pas un an, et mesmes aprés avoir cogneu cette belle femme par plusieurs fois dans son lict; et, pour ce, elle en esperoit bientost la mort, et s'accommoderoit

tost apiés sa mort de ses biens et moyens, beaux meubles et grands advantages qu'il luy donnoit par mariage : car il estoit tres-riche et bien aisé gentilhomme. Elle fut bien trompée, car il vit encores, gaillard et mieux disposé cent fois qu'avant qu'il l'espousât; depuis elle est morte. On dit que ledict gentilhomme contrefaisoit ainsi du maladif et marmiteux, afin que, connoissant cette femme tres-avare, fust esmeue à l'espouser sous esperance d'avoir tels grands biens ; mais Dieu là dessus disposa tout au contraire, et fit brouster la chevre là où elle estoit attachée, en depit d'elle.

Que dirons-nous d'aucuns qui espousent des putains et courtisanes qui ont esté tres-fameuses, comme l'on fait assez coustumierement en France, mais surtout en Espagne et en Italie, lesquels se persuadent de gaigner les œuvres de misericorde, *por librar un' anima christiana del infierno*, comme ils disent, et la mettre en la sainte voye.

Certainement, j'ay veu aucuns tenir cette opinion et maxime que, s'ilz les espousoyent pour ce saint et bon sujet, qu'ilz ne doivent tenir rang de cocus : car ce qui se fait pour l'honneur de Dieu ne doit estre converty en opprobre; moyennant aussi que leurs femmes, estant remises en la bonne voye, ne s'en ostent et retournent à l'autre, comme j'en ay veu aucunes en ces deux païs, qui ne se rendoyent plus pecheresses aprés estre mariées, d'autres qui ne s'en pouvoyent corriger, mais retournoyent broncher dans la premiere fosse.

¶ La premiere fois que fus en Italie, je devins amoureux d'une fort belle courtisane à Rome, qui s'appelloit Faustine. Et, d'autant que je n'avois pas grand argent et qu'elle estoit en trop haut prix, de dix ou douze escus pour nuict, fallut que je me contentasse de la parole et du regard. Au bout de quelque temps, j'y retourne pour la seconde fois, et, mieux garny d'argent, je l'allay voir en son logis par le moyen d'une seconde, et la trouvé mariée avec un homme de justice, en son mesme logis, qui me recueillit de bon amour, et me contant la bonne fortune de son mariage, et me rejettant bien loin ses follies du temps passé, auxquelles elle avoit dit adieu pour jamais. Je luy monstray de beaux escus françois, mourant pour l'amour d'elle plus que jamais. Elle en fut tentée et m'accorda ce que voulus, me disant qu'en mariage faisant elle avoit arresté et concerté avec son mary sa liberté entiere, mais sans escandale pourtant ny deguisement, moyennant une grande somme, afin que tous deux se pussent entretenir en grandeur; et qu'elle estoit pour les grandes sommes, et s'y laissoit aller volontiers, mais non point pour les petites. Celuy-là estoit bien cocu en herbe et gerbe.

¶ J'ay ouy parler d'une dame de parmy le monde qui, en mariage faisant, voulut et arresta que son mary la laissât à la cour pour faire l'amour, se reservant l'usage de sa forest de mort-bois ou bois-mort, comme luy plairoit; aussi, en recompense, elle luy donnoit tous les mois mille francs

pour ses menus plaisirs, et ne se soucia d'autre chose qu'à se donner du bon temps.

Par ainsi, telles femmes qui ont esté libres, volontiers ne se peuvent garder qu'elles ne rompent les serrures estroites de leurs portes, quelque contrainte qu'il y ait, mesmes où l'or sonne et reluit : tesmoin cette belle fille du roy Acrise, qui, toute resserrée et renfermée dans sa grosse tour, se laissa à un doux aller de ces belles gouttes d'or de Jupiter.

« Ha ! que mal aisement se peut garder, disoit un gallant homme, une femme qui est belle, ambitieuse, avare, convoiteuse d'estre brave, bien habillée, bien diaprée et bien en point, qu'elle ne donne non du nez, mais du cul en terre, quoyqu'elle porte son cas armé, comme l'on dit, et que son mary soit brave, vaillant, et qui porte bonne espée pour le defendre. »

¶ J'en ay tant cogneu de ces braves et vaillants qui ont passé par là, dont certes estoit grand dommage de voir ces honnestes et vaillants hommes en venir là, et qu'aprés tant de belles victoires gaignées par eux, tant de remarquables conquestes sur leurs ennemis, et beaux combats demeslez par leur valeur, qu'il faille que, parmy les belles fleurs et fueilles de leurs chappeaux triomphans qu'ils portent sur la teste, l'on y trouve des cornes entremeslées, qui les deshonnorent du tout; lesquels neantmoins s'amusent plus à leurs belles ambitions par leurs beaux combats, honnorables charges,

vaillances et exploicts, qu'à surveiller leurs femmes et esclairer leur antre obscur. Et par ainsi arrivent, sans y penser, à la cité et conqueste de Cornuaille, dont c'est grand dommage pourtant; comme j'en ay bien cogneu un brave et vaillant, qui portoit le tiltre d'un fort grand, lequel un jour se plaisant à raconter ses vaillances et conquestes, il y eut un fort honneste gentilhomme et grand, son allié et familier, qui dit à un autre : « Il nous raconte icy ses conquestes, dont je m'en estonne, car le cas de sa femme est plus grand que toutes celles qu'il a jamais fait ny ne fera oncques. »

¶ J'en ay bien cogneu plusieurs autres, lesquels, quelque belle grâce, majesté et apparence qu'ils pussent monstrer, si avoyent-ilz pourtant cette encolure de cocu qui les effaçoit du tout : car telle encolure et enclouеure ne se peut cacher et feindre; quelque bonne mine et bon geste qu'on vueille faire, elle se connoist et s'apperçoit à clair. Et, quant à moy, je n'en ay jamais veu en ma vie aucun de ceux-là qui n'en eust ses marques, gestes, postures et encolures et enclouеures, fors seulement un que j'ay cogneu, que le plus clairvoyant n'y eust sceu rien voir ny mordre sans connoistre sa femme, tant il avoit bonne grâce, belle façon et apparence honnorable et grave.

Je prierois volontiers les dames qui ont de ces marys si parfaits [qu'elles] ne leur fissent de tels tours et affronts; mais elles me pourront dire aussi : « Et où sont-ilz ces parfaits, comme vous dites

qu'estoit celuy-là que vous nous venez d'alleguer? »

Certes, Mesdames, vous avez raison, car tous ne peuvent estre des Scipions et des Cæsars, et ne s'en trouve plus. Je suis d'advis doncques que vous ensuiviez en cela vos fantaisies : car, puisque nous parlons des Cæsars, les plus gallants y ont bien passé, et les plus vertueux et parfaits, comme j'ay dit, et comme nous lisons de cet accomply empereur Trajan, les perfections duquel ne purent engarder sa femme Plotine qu'elle ne s'abandonnast du tout au bon plaisir d'Adrian, qui fut empereur aprés; de laquelle il tira de grandes commoditez, proffits et grandeurs, tellement qu'elle fut cause de son avancement : aussi n'en fut-il ingrat estant parvenu à sa grandeur, car il l'ayma et honnora tousjours si bien qu'elle estant morte, il en demena si grand dueil et en conceut une telle tristesse qu'enfin il en perdit pour un temps le boire et le manger, et fut contraint de sejourner en la Gaule Narbonnoise, où il sceut ces tristes nouvelles, trois ou quatre mois, pendant lesquels escrivit au senat de colloquer Plotine au nombre des deesses, et commanda qu'en ses obseques on luy offrist des sacrifices tres-riches et tres-sumptueux; et cependant il employa le temps à faire bastir et edifier à son honneur et memoire un tres-beau temple prés Nemuse, ditte maintenant Nismes, orné de tres-beaux et riches marbres et porfires avec autres joyaux.

Voilà donc comment, en matiere d'amours et de ses contentemens, il ne faut aviser à rien : aussi Cupidon leur dieu est aveugle, comme il paroist en aucunes, lesquelles ont des marys des plus beaux, des plus honnestes et des plus accomplis qu'on sçauroit voir, et neantmoins se mettent à en aymer d'autres si laids et si salles qu'il n'est possible de plus.

¶ J'en ay veu force desquelles on faisoit une question : « Qui est la dame la plus putain, ou celle qui a un fort beau et honneste mary et fait un amy laid, maussade et fort dissemblable à son mary, ou celle qui a un laid et fascheux mary et fait un bel amy bien avenant, et ne laisse pourtant à bien aymer et caresser son mary, comme si c'estoit la beauté des hommes, ainsi que j'ay veu faire à beaucoup de femmes? »

Certainement, la commune voix veut que celle qui a un beau mary et le laisse pour aymer un amy laid est bien une grande putain, ny plus ni moins qu'une personne est bien gourmande qui laisse une bonne viande pour en manger une meschante. Aussi, cette femme quittant une beauté pour aymer une laideur, il y a bien de l'apparence qu'elle le fait pour la seule paillardise, d'autant qu'il n'y a rien plus paillard ny plus propre pour satisfaire à la paillardise qu'un homme laid, sentant mieux son bouc puant, ord et lascif que son homme. Et volontiers les beaux et honnestes hommes sont un peu plus delicats et moins habilles à rassasier une

luxure excessive et effrenée qu'un grand et gros ribaut barbu, ruraud et satyre.

D'autres disent que la femme qui ayme un bel amy et un laid mary, et les caresse tous deux, est bien autant putain, pour ce qu'elle ne veut rien perdre de son ordinaire et pension.

Telles femmes ressemblent à ceux qui vont par païs, et mesmes en France, qui, estans arrivez le soir à la souppée du logis, n'oublient jamais de demander à l'hoste la mesure du mallier, et faut qu'il l'aye, quand il seroit saoul à plein jusques à la gorge.

Ces femmes de mesme veulent tousjours avoir à leur couchée, quoy qui soit la mesure de leur mallier (comme j'en ay cogneu une qui avoit un mary tres-bon embourreur de bas); encores la veulent-elles croistre et redoubler en quelque façon que ce soit, voulant que l'amy soit pour le jour qui esclaire sa beauté, et d'autant plus en fait venir l'envie à la dame, et s'en donne plus de plaisir et contentement par l'ayde de la belle lueur du jour; et monsieur le mary laid est pour la nuict : car, comme on dit que tous chats sont gris de nuict, et pourveu que cette dame rassasie ses appetits, elle ne songe point si son homme de mary est laid ou beau. Car, comme je tiens de plusieurs, quand on est en ces extases de plaisirs, l'homme ny la femme ne songent point à autre sujet ny imagination, sinon à celuy qu'ils traitent pour l'heure presente; encore que je tienne de bon lieu que plusieurs

dames ont fait à croire à leurs amys que, quand elles estoyent là avec leurs marys, elles addonnoyent leurs pensées à leurs amys, et ne songeoyent à leurs marys afin d'y prendre plus de plaisir; et à des marys ay-je ouy dire ainsi, qu'estans avec leurs femmes songeoient à leurs maistresses pour cette mesme occasion; mais ce sont abus.

Les philosophes naturels m'ont dit qu'il n'y a que le seul objet present qui les domine alors, et nullement l'absent, et en alleguoyent force raisons; mais je ne suis assez bon philosophe ny sçavant pour les deduire, et aussi qu'il y en a d'aucunes salles. Je veux observer la verecondie, comme on dit; mais, pour parler de ces elections d'amours laides, j'en ay veu force en ma vie, dont je m'en suis estonné cent fois.

¶ Retournant une fois d'un voyage de quelque province estrangere, que ne nommeray point de peur qu'on connoisse le sujet duquel je veux parler, et discourant avec une grand dame de par le monde, parlant d'une autre grand dame et princesse que j'avois veue là, elle me demanda comment elle faisoit l'amour. Je luy nommay le personnage lequel elle tenoit pour son favory, qui n'estoit ny beau ny de bonne grâce, et de fort basse qualité. Elle me fit response : « Vrayement elle se fait fort grand tort, et à l'amour un tres-mauvais tour, puisqu'elle est si belle et si honneste comme on la tient. »

Cette dame avoit raison de me tenir ces propos,

puisqu'elle n'y contrarioit point, et ne les dissimuloit par effet : car elle avoit un honneste amy et bien favory d'elle. Et, quand tout est bien dit, une dame ne se fera jamais de reproche quand elle voudra aymer et faire election d'un bel objet, ny de tort au mary non plus, quand ce ne seroit autre raison que pour l'amour de leur lignée ; d'autant qu'il y a des marys qui sont si laids, si fats, si sots, si badauts, de si mauvaise grâce, si poltrons, si coyons et de si peu de valeur, que, leurs femmes venans à avoir des enfants d'eux et les ressemblants, autant vaudroit n'en avoir point du tout ; ainsi que j'ay cogneu plusieurs dames, lesquelles ayant eu des enfants de tels marys, ilz sont esté tous tels que leurs peres ; mais, en ayant emprunté aucuns de leurs amys, ont surpassé leurs peres, freres et sœurs, en toutes choses.

Aucuns aussi des philosophes qui ont traitté de ce sujet ont tenu tousjours que les enfants ainsi empruntez ou derobbés, ou faits à cachettes et à l'improviste, sont bien plus gallants et tiennent bien plus de la façon gentille dont on use à les faire prestement et habillement que non pas ceux qui se font dans un lict lourdement, fadement, pesamment, à loisir, et quasi à demy endormis, ne songeans qu'à ce plaisir en forme brutalle.

Aussi ay-je ouy dire à ceux qui ont charge des haras des rois et grands seigneurs, qu'ilz ont veu souvent sortir de meilleurs chevaux derobbez par leurs meres, que d'autres faits par la curiosité des

maistres du haras et estallons donnez et appostez : ainsi est-il des personnes.

Combien en ay-je veu de dames avoir produit des plus beaux et honnestes et braves enfants, que, si leurs peres putatifs les eussent faits, ils fussent esté vrays veaux et vrayes bestes!

Voylà pourquoy les femmes sont bien advisées de s'ayder et accommoder de beaux et bons estallons, pour faire de bonnes races. Mais aussi en ay-je bien veu qui avoyent de beaux marys, qui s'aydoyent de quelques amys laids et villains estallons, qui procreoyent d'hydeuses et mauvaises lignées.

Voilà une des signalées commoditez et incommoditez du cocuage.

¶ J'ay cogneu une dame de par le monde qui avoit un mary fort laid et fort impertinent; mais, de quatre filles et deux enfants qu'elle eut, il n'y eut que deux qui vallussent, estans venus et faits de son amy; et les autres, venus de son chalant de mary (je dirois volontiers chat-huant, car il en avoit la mine), furent fort maussades.

Les dames en cela y doivent estre bien advisées et habiles, car coustumierement les enfants ressemblent à leurs peres, et touchent fort à leur honneur quand ils ne leur ressemblent, ainsi que j'ay veu par experience beaucoup de dames avoir cette curiosité de faire dire et accroire à tout le monde que leurs enfants ressemblent du tout à leur pere, et non à elles, encor qu'ilz n'en tiennent rien : car

c'est le plus grand plaisir qu'on leur sçauroit faire, d'autant qu'il y a apparence qu'elles ne l'ont emprunté d'autruy, encores qu'il soit le contraire.

Je me suis trouvé une fois en une grande compagnie de cour où l'on advisoit le pourtrait de deux filles d'une tres-grande reine. Chacun se mit à dire son advis à qui elles ressembloyent, de sorte que tous et toutes dirent qu'elles tenoyent du tout de la mere; mais moy, qui estois tres-humble serviteur da la mere, je pris l'affirmative, et dis qu'elles tenoyent du tout du pere, et que, si l'on eust cogneu et veu le pere comme moy, l'on me condescendroit. Sur quoy la sœur de cette mere m'en remercia et m'en sceut tres-bon gré, et bien fort, d'autant qu'il y avoit aucunes personnes qui le disoyent à dessein, pour ce qu'on la soupçonnoit de faire l'amour, et qu'il y avoit quelque poussiere dans sa fleute (comme l'on dit); et par ainsi mon opinion sur cette ressemblance du pere rabilla tout. Dont sur ce point, qui aymera quelque dame, et qu'on verra enfans de son sang et de ses os, qu'il die tousjours qu'ils tiennent du pere du tout, bien que non.

Il est vray qu'en disant qu'ils ont de la mere un peu il n'y aura pas de mal, ainsi que dit un gentilhomme de la cour, mon grand amy, parlant en compagnie de deux gentilshommes freres assez favoris du roy, auquel on demandoit à qui ilz ressembloyent, au pere ou à la mere, il respondit que celui qui estoit froid ressembloit au pere, et

l'autre, qui estoit chaud, ressembloit à la mere; par ce brocard le donnant bon à la mere, qui estoit chaudasse; et de fait ces deux enfans participoyent de ces deux humeurs, froide et chaude.

¶ Il y a une autre sorte de cocus qui se forment par le desdain qu'ils portent à leurs femmes, ainsi que j'en ay cogneu plusieurs qui, ayant de tres-belles et honnestes femmes, n'en faisoyent cas, les mesprisoyent et desdaignoyent. Celles qui estoyent habilles et pleines de courage, et de bonne maison, se sentans ainsi dedaignées, se revangeoient à leur en faire de mesme; et soudain aprés bel amour, et de là à l'effet: car, comme dit le refrain italien et napolitain, *amor non si vince con altro che con sdegno.*

Car ainsi une femme belle et honneste, et qui se sente telle et se plaise, voyant que son mary la desdaigne, quand elle luy porteroit le plus grand amour marital du monde, mesmes quand on la prescheroit et proposeroit les commandemens de la loy pour l'aymer, si elle a le moindre cœur du monde, elle le plante là tout à plat et fait un amy ailleurs pour la secourir en ses petites necessitez, et eslit son contentement.

¶ J'ay cogneu deux dames de la cour, toutes deux belles-sœurs; l'une avoit espousé un mary favory, courtisan et fort habille, et qui pourtant ne faisoit cas de sa femme comme il devoit, veu le lieu d'où elle estoit; et parloit à elle devant le monde comme à une sauvage, et la rudoyoit fort. Elle, patiente, l'endura pour quelque temps, jus-

ques à ce que son mary vint un peu defavorisé ; elle, espiant et prenant l'occasion au poil et à propos, la luy ayant gardée bonne, luy rendit aussitost le desdain passé qu'il luy avoit donné, en le faisant gentil cocu : comme fit aussi sa belle-sœur, prenant exemple à elle, qui, ayant esté mariée fort jeune et en tendre aage, son mary n'en faisant cas comme d'une petite fillaude, ne l'aymoit comme il devoit; mais elle, se venant advancer sur l'aage et à sentir son cœur en reconnoissant sa beauté, le paya de mesme monnoye, et luy fit un present de belles cornes pour l'interest du passé.

¶ D'autres fois ay-je cogneu un grand seigneur qui, ayant pris deux courtisanes, dont il y en avoit une more, pour ses plus grandes delices et amyes, ne faisant cas de sa femme, encores qu'elle le recherchast avec tous les honneurs, amitiez et reverences conjugales qu'elle pouvoit; mais il ne la pouvoit jamais voir de bon œil ny embrasser de bon cœur, et de cent nuicts il ne luy en departoit pas deux. Qu'eust-elle fait, la pauvrette, là-dessus, aprés tant d'indignitez, sinon de faire ce qu'elle fit, de choisir un autre lict vaccant, et s'accoupler avec une autre moitié et prendre ce qu'elle en vouloit?

¶ Au moins, si ce mary eust fait comme un aure que je sçay, qui estoit de telle humeur, qui, pressé de sa femme, qui estoit tres-belle, et prenant plaisir ailleurs, luy dit franchement : « Prenez vos contentements ailleurs; je vous en donne congé. Faittes de vostre costé ce que vous voudrez

faire avec un autre : je vous laisse en vostre liberté ; et ne vous donnez peine de mes amours, et laissez-moi faire ce qu'il me plaira. Je n'empescheray point vos aises et plaisirs : aussi ne m'empeschez les miens. » Ainsi, chascun quitte de là, tous deux mirent la plume au vent : l'un alla à dextre et l'autre à senextre, sans se soucier l'un de l'autre ; et voilà bonne vie.

¶ J'aymerois autant de quelque vieillard impotent, maladif, goutteux, que j'ay cogneu, qui dist à sa femme (qui estoit tres-belle et ne la pouvant contenter comme elle le desiroit) un jour : « Je sçay bien, m'amye, que mon impuissance n'est bastante pour vostre gaillard aage; pour ce, je vous puis estre beaucoup odieux, et qu'il n'est possible que vous me puissiez estre affectionnée femme, comme si je vous faisois les offices ordinaires d'un mary fort et robuste. Mais j'ay advisé de vous permettre et vous donner totale liberté de faire l'amour, et d'emprunter quelque autre qui vous puisse mieux contenter que moy ; mais surtout que vous en elisiez un qui soit discret, modeste, et qui ne vous escandalize point, et moy et tout, et qu'il vous puisse faire une couple de beaux enfans, lesquels j'aymeray et tiendray comme les miens propres : tellement que tout le monde pourra croire qu'ils sont nos vrays et legitimes enfans, veu qu'encores j'ay en moy quelques forces assez vigoureuses, et les apparences de mon corps suffisantes pour faire paroir qu'ils sont miens. »

Je vous laisse à penser si cette belle jeune femme fut aise d'avoir cette agreable jolie petite remonstrance et licence de jouir de cette plaisante liberté, qu'elle pratiqua si bien qu'en un rien elle peupla la maison de deux ou trois beaux petits enfants, où le mary, parce qu'il la touchoit quelquefois et couchoit avec elle, y pensoit avoir part, et le croyoit, et le monde et tout; et, par ainsi, le mary et la femme furent tres-contents et eurent belle famille.

¶ Voicy une autre sorte de cocus qui se fait par une plaisante opinion qu'ont aucunes femmes : c'est à sçavoir qu'il n'y a rien plus beau, ny plus licite, ny plus recommandable que la charité, disant qu'elle ne s'estend pas seulement à donner aux pauvres qui ont besoin d'estre secourus et assistez des biens et moyens des riches, mais aussi d'ayder à esteindre le feu aux pauvres amans langoureux que l'on voit brusler d'un feu d'amour ardent : « car, disent-elles, quelle chose peut-il estre plus charitable que de rendre la vie à un que l'on voit se mourir, et raffraischir du tout celuy qu'on void se brusler ainsi ? » Comme dit ce brave palladin, le seigneur de Montauban, soustenant la belle Genievre dans l'Arioste, que celle justement doit mourir qui oste la vie à son serviteur, et non celle qui la luy donne.

S'il disoit cela d'une fille, à plus forte raison telles charitez sont plus recommandées à l'endroit des femmes que des filles, d'autant qu'elles n'ont

point leurs bourses deliées ny ouvertes encor, comme les femmes, qui les ont, au moins aucunes, tres-amples et propres pour en eslargir leurs charitez.

¶ Sur quoy je me souviens d'un conte d'une fort belle dame de la cour, laquelle pour un jour de Chandelleur s'estant habillée d'une robbe de damas blanc, et avec toute la suitte de blanc, si bien que ce jour rien ne parut de plus beau et de plus blanc, son serviteur ayant gaigné une sienne compagne qui estoit belle dame aussi, mais un peu plus aagée et mieux parlante, et propre à interceder pour luy, ainsi que tous trois regardoyent un fort beau tableau où estoit peinte une Charité toute en candeur et voile blanc, icelle dit à sa compagne : « Vous portez aujourd'huy le mesme habit de cette Charité ; mais, puisque la representez en cela, il faut aussi la representer en effet à l'endroit de vostre serviteur, n'estant rien si recommandable qu'une misericorde et une charité, en quelque façon qu'elle se face, pourveu que ce soit en bonne intention pour secourir son prochain. Usez en donc ; et, si vous avez la crainte de vostre mary et du mariage devant les yeux, c'est une vaine superstition que nous autres ne devons avoir, puisque nature nous a donné des biens en plusieurs sortes, non pour s'en servir en espargne, comme une salle avare de son tresor, mais pour les distribuer honnorablement aux pauvres souffreteux et necessiteux. Bien est-il vray que nostre chasteté est semblable

à un tresor, lequel on doit espargner en choses basses; mais, pour choses hautes et grandes, il le faut despenser à largesse, et sans espargne. Tout de mesmes faut-il faire part de nostre chasteté, laquelle on doit eslargir aux personnes de merite et vertu, et de souffrance, et la denier à ceux qui sont viles, de nulle valeur et de peu de besoin. Quant à nos marys, ce sont vrayement de belles idoles, pour ne donner qu'à eux seuls nos vœux et nos chandelles, et n'en departir point aux autres belles images : car c'est à Dieu seul à qui on doit un vœu unique, et non à d'autres. »

Ce discours ne deplut point à la dame et ne nuisit non plus nullement au serviteur, qui, par un peu de perseverance, s'en ressentit. Telz presches de charité pourtant sont dangereux pour les pauvres marys. J'ay ouy conter (je ne sçay s'il est vray, aussi ne le veux-je affirmer) qu'au commencement que les huguenots planterent leur religion, faisoyent leurs presches la nuict et en cachettes, de peur d'estre surpris, recherchez et mis en peine, ainsi qu'ils furent un jour en la rue de Sainct-Jacques, à Paris, du temps du roy Henry deuxiesme, où des grandes dames que je sçay, y allans pour recevoir cette charité, y cuiderent estre surprises. Aprés que le ministre avoit fait son presche, sur la fin leur recommandoit la charité; et incontinent aprés on tuoit leurs chandelles, et là un chacun et chacune l'exerçoit envers sa sœur et son frere chrestien,

se la departans l'un à l'autre selon leur volonté et pouvoir : ce que je n'oserois bonnement asseurer, encore qu'on m'asseurast qu'il estoit vray; mais possible que cela est pur mensonge et imposture.

Toutesfois je sçay bien qu'à Poictiers pour lors il y avoit une femme d'un advocat, qu'on nommoit la belle Gotterelle, que j'ay veue, qui estoit des plus belles femmes, ayant la plus belle grace et façon, et des plus desirables qui fussent en la ville pour lors; et pour ce chacun luy jettoit les yeux et le cœur. Elle fut repassée au sortir du presche par les mains de douze escolliers, l'un aprés l'autre, tant au lieu du Consistoire que sous un auvent, encore ay-je ouy dire sous une potence du Marché-Vieux, sans qu'elle en fit un seul bruit ny autre refus; mais, demandant seulement le mot du presche, les recevoit les uns aprés les autres courtoisement, comme ses vrays freres en Christ. Elle continua envers eux cette aumosne longtemps, et jamais n'en voulut prester pour un double à un papiste. Si en eut-il neantmoins plusieurs papistes qui, empruntans de leurs compagnons huguenots le mot et le jargon de leur assemblée, en jouirent. D'autres alloyent au presche exprés, et contrefaisoyent les reformez pour l'apprendre, afin de jouir de cette belle femme. J'estois alors à Poictiers jeune garçon estudiant, que plusieurs bons compagnons, qui en avoyent leur part, me le dirent et me le jurerent; mesmes le bruit étoit tel en la ville. Voilà une plaisante charité, et conscientieuse

femme, faire ainsi choix de son semblable en la religion !

¶ Il y a une autre forme de charité qui se pratique, et s'est pratiquée souvent, à l'endroit des pauvres prisonniers qui sont és prisons et privez des plaisirs des dames, desquels les geollieres et les femmes qui en ont la garde, ou les castellanes qui ont dans les chasteaux des prisonniers de guerre, en ayant pitié, leur font part de leur amour et leur donnent de cela par charité et misericorde, ainsi que dit une fois une courtisanne romaine à sa fille, de laquelle un gallant estoit extresmement amoureux, et ne luy en vouloit pas donner pour un double. Elle luy dit : *E dagli, al manco per misericordia!*

Ainsi ces geollieres, castellanes et autres, traittent leurs prisonniers, lesquels, bien qu'ils soyent captifs et miserables, ne laissent à sentir les picqueures de la chair comme au meilleur temps qu'ils pourroyent avoir. Aussi dit-on en vieil proverbe : « L'envie en vient de pauvreté » ; et aussi bien sur la paille et sur la dure, messer Priape hausse la teste, comme dans le plus doux et le meilleur lict du monde.

Voilà pourquoy les gueux et les prisonniers, parmy leurs hospitaux et prisons, sont aussi paillards que les rois, les princes et les grands dans leurs beaux pallais et licts royaux et delicats.

¶ Pour en confirmer mon dire, j'allegueray un conte que me fit un jour le capitaine Beaulieu, capitaine de galleres, duquel j'ay parlé quelques

fois. Il estoit à feu M. le grand prieur de France, de la maison de Lorraine, et estoit fort aymé de luy. L'allant un jour trouver à Malthe dans une fregatte, il fut pris des galleres de Sicile, et mené prisonnier au Castel-à-mare de Palerme, où il fut resserré en une prison fort estroitte, obscure et miserable, et tres-mal traitté l'espace de trois mois. Par cas, le castellan, qui estoit Espagnol, avoit deux fort belles filles, qui, l'oyans plaindre et attrister, demanderent un jour congé au pere pour le visiter, pour l'honneur de Dieu, qui leur permit librement. Et, d'autant que le capitaine Beaulieu estoit fort gallant homme certes, et disoit des mieux, il les sceut si bien gaigner dez l'abord de cette premiere visite, qu'elles obtindrent du pere qu'il sortît de cette meschante prison, et fut mis en une chambre assez honneste, et receut meilleur traittement. Ce ne fut pas tout, car elles obtindrent congé de l'aller voir librement tous les jours une fois et causer avec luy.

Tout cela se demena si bien que toutes deux en furent amoureuses, bien qu'il ne fust pas beau, et elles tres-belles; que, sans respect aucun, ny de prison plus rigoureuse, ny d'hazard de mort, mais tenté de privautez, il se mit à jouir de toutes deux bien et beau à son aise; et dura ce plaisir sans escandale; et fut si heureux en cette conqueste l'espace de huict mois qu'il n'en arriva nul escandale, mal, inconvenient ny de ventre enflé, ny d'aucune surprise ny descouverte : car ces deux

sœurs s'entendoyent et s'entredonnoyent si bien la main, et se relevoient si gentiment de sentinelle, qu'il n'en fut jamais autre chose. Et me jura (car il estoit fort mon amy) qu'en sa plus grande liberté il n'eut jamais si bon temps, ny plus grande ardeur ny appetit à cela qu'en cette prison, qui luy estoit tres-belle, bien qu'on die n'y en avoir jamais aucunes belles. Et luy dura tout ce bon temps l'espace de huict mois, que la trefve fut entre l'empereur et le roy Henry II, que tous les prisonniers sortirent et furent relaschez. Et me jura que jamais il ne se fascha tant que de sortir de cette si bonne prison, mais bien gasté de laisser ces belles filles, tant favorisé d'elles, qui au departir en firent tous les regrets du monde.

Je luy demanday si jamais il apprehenda inconvenient s'il fust esté descouvert. Il me dit bien qu'ouy, mais non qu'il le craignît : car, au pis aller, on l'eust fait mourir, et il eust autant aymé mourir que rentrer en sa premiere prison. De plus, il craignoit que, s'il n'eust contenté ces honnestes filles, puisqu'elles le recherchoient tant, qu'elles en eussent conceu un tel despit et desdaing qu'il en eust eu quelque pire traittement encore; et, pour ce, bandant les yeux à tout, il se hazarda à cette belle fortune.

Certes, on ne sçauroit assez louer ces bonnes filles espagnoles si charitables; ce ne sont pas les premieres ny les dernieres.

¶ On a dit d'autres fois, en nostre France, que

le duc d'Ascot, prisonnier au bois de Vincennes, se sauva de prison par le moyen d'une honneste dame, qui toutesfois s'en cuida trouver mal, car il y alloit du service du roy. Et telles charitez sont reprouvables qui touchent le party du general, mais fort bonnes et louables quand il n'y va que du particulier, et que le seul joly corps s'y expose : peu de mal pour cela.

J'alleguerois force braves exemples faisant à ce sujet, si j'en voulois faire un discours à part, qui n'en seroit pas trop mal plaisant. Je ne diray que cettui-cy, et puis nul autre, pour estre plaisant et anticque.

¶ Nous trouvons dans Tite-Live que les Romains, aprés qu'ils eurent mis la ville de Capoue à totale destruction, aucuns des habitants vindrent à Rome pour representer au senat leur misere, le prierent d'avoir pitié d'eux. La chose fut mise au conseil : entre autres qui opinerent fut M. Atilius Regulus, qui tint qu'il ne leur falloit faire aucune grâce, « car il ne se sçauroit trouver en tout, disoit-il, aucun Capuan, depuis la revolte de leur ville, qu'on pust dire avoir porté le moindre brin d'amitié et d'affection à la chose publique romaine, que deux honnestes femmes : l'une Vesta Opia, Atellane (de la ville d'Atelle), demeurant à Capoue pour lors; et l'autre Faucula Cluvia », qui toutes deux avoient esté autresfois filles de joye et courtisanes, en faisant le mestier publiquement. L'une n'avoit laissé passer un seul jour sans faire prieres

et sacrifices pour le salut et victoire du peuple romain; et l'autre pour avoir secouru à cachettes de vivres les pauvres prisonniers de guerre mourans de faim et pauvreté.

Certes, voilà des charitez et pietez tres-belles; dont sur ce un gentil cavalier, une honneste dame et moy, lisans un jour ce passage, nous nous entredismes soudain que, puisque ces deux honnestes dames s'estoyent desja avancées et estudiées à de si bons et pies offices qu'elles avoyent bien passé à d'autres, et à leur departir les charitez de leurs corps : car elles en avoyent distribué d'autres fois à d'autres, estans courtisanes, ou possible qu'elles l'estoyent encor; mais le livre ne le dit pas, et a laissé le doute là : car il se peut presumer. Mais, quand bien elles eussent continué le mestier et quitté pour quelque temps, elles le purent reprendre ce coup là (n'estant rien si aisé et si facile à faire); et peut-estre aussi qu'elles y cogneurent et receurent encor quelques-uns de leurs bons amoureux de leur vieille connoissance, qui leur avoyent autres fois sauté sur le corps, et leur en voulurent encor donner sur quelques vieilles erres; ou du tout aussi que, parmy les prisonniers, elles y en purent voir aucuns incogneus qu'elles n'avoyent jamais veus que cette fois, et les trouvoyent beaux, braves et vaillants de belle façon, qui meritoyent bien la charité toute entiere, et pour ce ne leur espargnant la belle jouissance de leur corps; il ne se peut faire autrement. Ainsi, en quelque façon que ce fust,

ces honnestes dames meritoyent bien la courtoisie que la republique romaine leur fit et recogneut, car elle le fit rentrer en tous leurs biens, et en jouirent aussi paisiblement que jamais. Encor plus, leur firent à sçavoir qu'elles demandassent ce qu'elles voudroyent, elles l'auroyent. Et, pour en parler au vray, si Tite-Live ne fust esté si abstraint, comme il ne devoit, à la verecondie et modestie, il devoit franchir le mot tout à trac d'elles, et dire qu'elles ne leur avoyent espargné leur gent corps; et ainsi ce passage d'histoire fust esté plus beau et plaisant à lire, sans l'aller abbreger et laisser au bout de la plume le plus beau de l'histoire. Voilà ce que nous en discourusmes pour lors.

¶ Le roy Jean, prisonnier en Angleterre, receut de mesme plusieurs faveurs de la comtesse de Salsberiq, et si bonnes que, ne la pouvant oublier, et les bons morceaux qu'elle luy avoit donné, qu'il s'en retourna la revoir, ainsi qu'elle luy fit jurer et promettre.

¶ D'autres dames y a-il qui sont plaisantes en cela pour certain poinct de conscientieuse charité; comme une qui ne vouloit permettre à son amant, tant qu'il couchoit avec elle, qu'il la baisât le moins du monde à la bouche, alleguant par ses raisons que sa bouche avoit fait le serment de foy et de fidelité à son mary, et ne la vouloit point souiller par la bouche qui l'avoit fait et presté; mais, quant à celle du ventre, qui n'en avoit point parlé ny rien promis, luy laissoit faire à son bon

plaisir; et ne faisoit point de scrupule de la prester, n'estant en puissance de la bouche du haut de s'obliger pour celle du bas, ny celle du bas pour celle du haut non plus; puisque la coustume du droit ordonnoit de ne s'obliger pour autruy sans consentement et parole de l'une et de l'autre, ny un seul pour le tout en cela.

¶ Une autre conscientieuse et scrupuleuse, donnant à son amy jouissance de son corps, elle vouloit tousjours faire le dessus et sousmettre à soi son homme, sans passer d'un seul iota cette regle; et, l'observant estroitement et ordinairement, disoit-elle que, si son mary ou autre luy demandoit si un tel luy avoit fait cela, qu'elle pust jurer et renier, et seurement protester sans offenser Dieu, que jamais il ne luy avoit fait ny monté sur elle. Ce serment sceut-elle si bien pratiquer qu'elle contenta son mary et autres par ses jurements serrez en leurs demandes; et la creurent, vu ce qu'elle disoit, « mais n'eurent jamais l'advis de demander, ce disoit-elle, si jamais elle avoit fait le dessus; sur quoy m'eussent bien mespris et donné à songer. »

Je pense en avoir encor parlé cy-dessus; mais on ne se peut pas tousjours souvenir de tout; et aussi il y a en cettui-cy plus qu'en l'autre, s'il me semble.

¶ Coustumierement, les dames de ce mestier sont grandes menteuses, et ne disent mot de verité : car elles ont tant appris et accoustumé à mentir (ou si elles font autrement sont des sottes,

et mal leur en prend) à leurs marys et amans sur ces sujets et changements d'amour, et à jurer qu'elles ne s'adonnent à autres qu'à eux, que, quand elles viennent à tomber sur autres sujets de consequence, ou d'affaires, ou discours, jamais ne font que mentir, et ne leur peut-on croire.

D'autres femmes ay-je cogneu et ouy parler, qui ne donnoyent à leur amant leur jouissance, sinon quand elles estoyent grosses, afin de n'engroisser de leur semence; en quoy elles faisoyent grande conscience de supposer aux marys un fruit qui n'estoit pas à eux, et le nourrir, allimenter et élever comme le leur propre. J'en ay encore parlé cy-dessus. Mais, estans grosses une fois, elles ne pensoyent point offenser le mary ny le faire cocu en se prostituant.

Possible aucunes le faisoyent pour les mesmes raisons que faisoit Julia, fille d'Auguste et femme d'Agrippa, qui fut en son temps une insigne putain, dont son pere en enrageoit plus que le mary. Luy estant demandé une fois si elle n'avoit point de crainte d'engroisser de ses amis, et que son mary s'en apperceust et ne l'affolast, elle respondit : « J'y mets ordre, car je ne reçois jamais personne ny passager dans mon navire, sinon quand il est chargé et plein. »

¶ Voicy encor une autre sorte de cocus; mais ceux-là sont vrays martyrs, qui ont des femmes laides comme diables d'enfer, qui se veulent mesler de taster de ce doux plaisir aussi bien que les belles,

auxquelles ce seul privilege est deu, comme dit le proverbe : « Les beaux hommes au gibet et les belles femmes au bourdeau ; » et toutesfois ces laides charbonnieres font la folie comme les autres, lesquelles il faut excuser, car elles sont femmes comme les autres, et ont pareille nature, mais non si belle. Toutesfois j'ay veu des laides, au moins en leur jeunesse, qui s'apprecient tant pourtant comme les belles, ayant opinion que femme ne vaut autant sinon ce qu'elle se veut faire valloir et se vendre; aussi qu'en un bon marché toutes denrées se vendent et se depositent, les unes plus, les autres moins, selon ce qu'on en a à faire, et selon l'heure tardive que l'on vient au marché aprés les autres, et selon le bon prix que l'on y trouve : car, comme l'on dit, l'on court tousjours au meilleur marché, encore que l'estoffe ne soit la meilleure, mais selon la faculté du marchand et de la marchande.

Ainsi est-il des femmes laides, dont j'en ay veu aucunes qui, ma foy, estoient si chaudes et lubriques et duites à l'amour aussi bien que les plus belles, et se mettoyent en place marchande, et vouloyent s'avancer et se faire valloir tout de mesmes.

Mais le pis que je vois en elles, c'est qu'au lieu que les marchands prient les plus belles, celles-cy laides prient les marchands de prendre et d'achepter de leurs denrées, qu'elles leur laissent pour rien et à vil prix. Mesmes font-elles mieux : car le plus souvent leur donnent de l'argent pour s'accoster

de leurs chalanderies et se faire fourbir à eux; dont voilà la pitié : car, pour telle fourbissure, il n'y faut petite somme d'argent; si bien que la fourbissure couste plus que ne vaut la personne et la lexive que l'on y met pour la bien fourbir; et cependant monsieur le mary demeure coquin et cocu tout ensemble d'une laide, dont le morceau est bien plus difficile à digerer que d'une belle; outre que c'est une misere extresme d'avoir à ses costés un diable d'enfer couché au lieu d'un ange.

Sur quoy j'ay ouy souhaitter à plusieurs gallants hommes une femme belle et un peu putain, plustost qu'une femme laide et la plus chaste du monde : car en une laideur n'y loge que toute misere et desplaisir, et nul brin de felicité; en une belle, toût plaisir et felicité y abonde, et bien peu de misere, selon aucuns. Je m'en rapporte à ceux qui ont battu cette sente et chemin.

A aucuns j'ay ouy dire que quelquesfois, pour les marys, il n'est si besoin aussi qu'ils ayent leurs femmes si chastes : car elles en sont si glorieuses, je dis celles qui ont ce don tres-rare, que quasi vous diriez qu'elles veulent dominer non leurs marys seulement, mais le ciel et les astres; voire qu'il leur semble, par telle orgueilleuse chasteté, que Dieu leur doive du retour. Mais elles sont bien trompées : car j'ay ouy dire à de grands docteurs que Dieu ayme plus une pauvre pecheresse, humiliante et contrite (comme il fit la Magdelaine), que non pas une orgueilleuse et superbe qui pense

avoir gaigné paradis, sans autrement vouloir misericorde ny sentence de Dieu.

¶ J'ay ouy parler d'une dame si glorieuse pour sa chasteté qu'elle vint à mespriser tellement son mary que, quand on luy demandoit si elle avoit couché avec son mary. « Non, disoit-elle, mais il a bien couché avec moy. » Quelle gloire! Je vous laisse donc à penser comme ces glorieuses sottes femmes chastes gourmandent leurs pauvres marys, d'ailleurs qui ne leur sçauroyent rien reprocher, et comme font aussi celles qui sont chastes et riches, d'autant que cette-cy, chaste et riche du sien, fait de l'olimbrieuse, de l'altiere, de la superbe et de l'audacieuse à l'endroit de son mary : tellement que, pour la trop grande presomption qu'elle a de sa chasteté et de son devant tant bien gardé, ne la peut retenir qu'elle ne face de la femme emperiere et qu'elle ne gourmande son mary sur la moindre faute qu'il fera, comme j'en ay veu aucunes, et surtout sur son mauvais mesnage. S'il joue, s'il despend ou s'il dissipe, elle crie plus, elle tempeste, fait que sa maison paroist plus un enfer qu'une noble famille ; et, s'il faut vendre de son bien pour survenir à un voyage de cour ou de guerre, ou à ses procez, necessitez, ou à ses petites folies et despenses frivolles, il n'en faut point parler : car la femme a pris telle imperiosité sur luy, s'appuyant et se fortifiant sur sa pudicité, qu'il faut que le mary passe par sa sentence, ainsi que dit fort bien Juvenal en ses satyres :

.... Animus uxoris si deditus uni,
Nil unquam invita donabis conjuge; vendes,
Hac obstante, nihil; nil hæc, si nolit, emetur.

Il note bien par ces vers que telles humeurs des anciennes Romaines correspondoient à aucunes de nostre temps quant à ce poinct; mais, quand une femme est un peu putain, elle se rend bien plus aisée, plus sujette, plus docille, craintive, de plus douce et agreable humeur, plus humble et plus prompte à faire tout ce que le mary veut, et luy condescend en tout; comme j'en ay veu plusieurs telles, qui n'osent gronder ny crier, ny faire des acariastres, de peur que le mary ne les menace de leur faute, et ne leur mette audevant leur adultere, et leur fasse sentir aux despens de leur vie; et, si le gallant veut vendre quelque bien du leur, les voylà plustost signées au contract que le mary ne l'a dit. J'en ay veu de celles-là force : bref, elles font ce que leurs marys veulent.

Sont-ilz bien gastez ceux-là donc d'estre cocus de si belles femmes, et d'en tirer de si belles denrées et commoditez que celles-là, outre le beau et delicieux plaisir qu'ils ont de paillarder avec de si belles femmes, et nager avec elles comme dans un beau et clair courant d'eau, et non dans un salle et laid bourbier? Et, puisqu'il faut mourir, comme disoit un grand capitaine que je sçay, ne vaut-il pas mieux que ce soit par une belle jeune espée, claire, nette, luysante et bien tranchante, que par une lame vieille, rouillée et mal fourbie, là où il

y faut plus d'emeric que tous les fourbisseurs de la ville de Paris ne sçauroyent fournir?

Et ce que je dys des jeunes laides, j'en dys autant d'aucunes vieilles femmes qui veulent estre fourbies et se faire tenir nettes et claires comme les plus belles du monde (j'en fais ailleurs un discours à part de cela), et voylà le mal : car, quand leurs marys n'y peuvent vacquer, les maraudes appellent des suppleements, et comme estans aussi chaudes, ou plus, que les jeunes; comme j'en ay veu qui ne sont pas sur le commencement et mitan prestes d'enrager, mais sur la fin. Et volontiers l'on dit que la fin en ces mestiers est plus enragée que les deux autres, le commencement et le mitan, pour le vouloir : car la force et la disposition leur manque, dont la douleur leur est tres-griefve, d'autant que le vieil proverbe dit que c'est une grande douleur et dommage quand un cul a tres-bonne volonté et que la force luy defaut.

Si y en a-il toujours quelques-unes de ces pauvres vieilles haires qui passent par bardot, et departent leurs largesses aux despens de leurs deux bourses; mais celle de l'argent fait trouver bonne et estroite l'autre de leur corps. Aussi dit-on que la liberalité en toutes choses est plus à estimer que l'avarice et la chicheté, fors aux femmes, lesquelles, tant plus sont liberales de leurs cas, tant moins sont estimées, et les avares et chiches tant plus.

Cela disoit une fois un grand seigneur de deux grandes dames sœurs que je sçay, dont l'une estoit

chiche de son honneur et liberale de la bourse et despense, et l'autre fort escarce de sa bourse et despense et tres-liberale de son devant.

¶ Or, voicy encores une autre race de cocus, qui est certes par trop abominable et execrable devant Dieu et les hommes, qui, amourachez de quelque bel Adonis, leur abandonnent leurs femmes pour jouir d'eux.

La premiere fois que je fus jamais en Italie, j'en ouys un exemple à Ferrare, par un compte qui m'y fut fait d'un, qui, espris d'un jeune homme beau, persuada à sa femme d'octroyer sa jouissance audit jeune homme qui estoit amoureux d'elle, et qu'elle luy assignast jour, et qu'elle fist ce qu'il luy commanderoit. La dame le voulut tres-bien, car elle ne desiroit manger autre venaison que de celle-là. Enfin le jour fut assigné, et, l'heure estant venue que le jeune homme et la femme estoyent en ces doux affaires et alteres, le mary, qui s'estoit caché, selon le concert d'entre luy et sa femme, voicy qu'il entra; et, les prenant sur le fait, approcha la dague à la gorge du jeune homme, le jugeant digne de mort sur tel forfait, selon les loix d'Italie, qui sont un peu plus rigoureuses qu'en France. Il fut contraint d'accorder au mary ce qu'il voulut, et firent eschange l'un de l'autre : le jeune homme se prostitua au mary, et le mary abandonna sa femme au jeune homme; et, par ainsi, voylà un mary cocu d'une vilaine façon.

¶ J'ay ouy conter qu'en quelque endroit du

monde (je ne le veux pas nommer), il y eut un mary, et de qualité grande, qui estoit vilainement espris d'un jeune homme qui aymoit fort sa femme, et elle aussi luy : soit, ou que le mary eust gaigné sa femme, ou que ce fust une surprise à l'improviste, les prenant tous deux couchez et accouplez ensemble, menaçant le jeune homme s'il ne luy complaisoit, l'envestit tout couché, et joint et collé sur sa femme, et en jouit; dont sortit le problesme, comme trois amants furent jouissans et contents tout à un mesme coup ensemble.

¶ J'ay ouy conter d'une dame, laquelle esperdument amoureuse d'un honneste gentilhomme qu'elle avoit pris pour amy et favory, luy se craignant que le mary luy feroit et à elle quelque mauvais tour, elle le consola, luy disant : « Nayez pas peur, car il n'oseroit rien faire, craignant que je l'accuse de m'avoir voulu user de l'arriere-Venus, dont il en pourroit mourir si j'en disois le moindre mot et le declarois à la justice. Mais je le tiens ainsi en eschec et en allarme; si bien que, craignant mon accusation, il ne m'ose pas rien dire. »

Certes, telle accusation n'eust pas porté moins de prejudice à ce pauvre mary que de la vie : car les legistes disent que la sodomie se punit pour la volonté; mais, possible, la dame ne voulut pas franchir le mot tout à trac, et qu'il n'eust passé plus avant sans s'arrester à la volonté.

¶ Je me suis laissé conter qu'un de ces ans un jeune gentilhomme françois, l'un des beaux qui

fust esté veu à la cour longtemps avoit, estant allé à Rome pour y apprendre des exercices, comme autres ses pareils, fut arregardé de si bon œil et par si grande admiration de sa beauté, tant des hommes que des femmes, que quasi on l'eust couru à force; et là où ils le sçavoyent aller à la messe ou autre lieu public et de congregation, ne falloyent, ny les uns ny les autres, de s'y trouver pour le voir; si bien que plusieurs marys permirent à leurs femmes de luy donner assignation d'amours en leurs maisons, afin qu'y estant venu et surpris, fissent eschange l'un de sa femme et l'autre de luy: dont luy en fut donné advis de ne se laisser aller aux amours et volontez de ces dames, d'autant que le tout avoit esté fait et apposté pour l'attrapper; en quoy il se fit sage, et prefera son honneur et sa conscience à tous les plaisirs detestables, dont il en acquist une louange tres-digne. Enfin, pourtant son escuyer le tua. On en parle diversement pourquoy; dont ce fut tres-grand dommage, car c'estoit un fort honneste jeune homme, de bon lieu, et qui promettoit beaucoup de luy, autant de sa fisyonomie, pour ses actions nobles, que pour ce beau et noble trait : car, ainsi que j'ay ouy dire à un fort gallant homme de mon temps, et qu'il est aussi vray, nul jamais bougre ny bardasche ne fut brave, vaillant et genereux que le grand Jules Cesar; aussi que par la grand permission divine telles gens abominables sont redigez et mis à sens reprouvé. En quoy je m'estonne que plusieurs,

que l'on a veu tachez de ce meschant vice, sont esté continuez du Ciel en grand prosperité; mais Dieu les attend, et à la fin on en voit ce qui doit estre d'eux.

Certes, de telle abomination, j'en ay ouy parler que plusieurs marys en sont esté atteints bien au vif : car, malheureux qu'ils sont et abominables, ils se sont accommodez de leurs femmes plus par le derriere que par le devant, et ne s'en sont servis du devant que pour avoir des enfans; et traittent ainsi leurs pauvres femmes, qui ont toute leur chaleur en leurs belles parties de la devantiere. Sont-elles pas excusables si elles font leurs marys cocus, qui ayment leurs ordes et salles parties de derriere?

Combien y a-il de femmes au monde que, si elles estoient visitées par des sages-femmes et medecins et chirurgiens experts, ne se trouveroyent non plus pucelles par le derriere que par le devant, et qui feroyent le procez à leurs marys à l'instant; lesquelles le dissimulent et ne l'osent descouvrir, de peur d'escandaliser et elles et leurs marys, ou, possible, qu'elles y prennent quelque plaisir plus grand que nous ne pouvons penser; ou bien, pour le dessein que je viens de dire, pour tenir leurs marys en telle sujection, si elles font l'amour d'ailleurs; mesmes qu'aucuns marys leur permettent; mais pourtant tout cela ne vaut rien.

Summa Benedicti dit que, si le mary veut reconnoistre sa partie ainsi contre l'ordre de nature, qu'il offense mortellement; et, s'il veut maintenir

qu'il peut disposer de sa femme comme il luy plaist, il tombe en detestable et vilaine heresie d'aucuns juifs et mauvais rabins, dont on dit que, *duabus mulieribus apud synagogam conquestis se fuisse a viris suis cognitu sodomico cognitas, responsum est ab illis rabinis : virum esse uxoris dominum, proinde posse uti ejus utcumque libuerit, non aliter quam is qui piscem emit : ille enim tam anterioribus quam posterioribus partibus ad arbitrium vesci potest.*

J'ay mis cecy en latin sans le traduire en françois, car il sonne tres-mal à des oreilles bien honnestes et chastes. Abominables qu'ilz sont ! laisser une belle, pure et concedée partie, pour en prendre une villaine, salle, orde et defendue, et mise en sens reprouvé !

Et, si l'homme veut ainsi prendre la femme, il est permis à elle se separer de luy, s'il n'y a autre moyen de le corriger ; et pourtant, dit-il encor, celles qui craignent Dieu n'y doivent jamais consentir, ains plustost doivent crier à la force, nonobstant l'escandale qui en pourroit arriver en cela, et le deshonneur ny la crainte de mort : car il vaut mieux mourir, dit la loy, que de consentir au mal. Et dit encor ledit livre une chose que je trouve fort estrange : qu'en quelque mode que le mary cognoisse sa femme, mais qu'elle en puisse concevoir, ce n'est point peché mortel, combien qu'il puisse estre veniel ; si y a-il pourtant des methodes pour cela fort sales et vilaines, selon que l'Aretin les represente en ses figures ; et ne ressen-

tent rien la chasteté maritale, bien que, comme j'ay dit, il soit permis à l'endroit des femmes grosses, et aussi de celles qui ont l'haleine forte et puante, tant de la bouche que du nez : comme j'en ay cogneu et ouy parler de plusieurs femmes, lesquelles baiser et alleiner autant vaudroit qu'un anneau de retrait; ou bien, comme j'ay ouy parler d'une tres-grande dame, mais je dis tres-grande, qu'une de ses dames dit un jour que son halleine sentoit plus qu'un pot-à-pisser d'airain; ainsi m'usa-elle de ces mots. Un de ses amys fort privé, et qui s'approchoit prés d'elle, me le confirma aussi, si est-il vray qu'elle estoit un peu sur l'aage.

Là-dessus que peut faire un mary ou un amant, s'il n'a recours à quelque forme extravagante? Mais surtout qu'elle n'aille point à l'arriere-Venus.

J'en dirois davantage, mais j'ay horreur d'en parler : encor m'a-il fasché d'en avoir tant dit; mais si faut-il quelquesfois descouvrir les vices du monde pour s'en corriger.

¶ Or il faut que je die une mauvaise opinion que plusieurs ont eu et ont encores de la cour de nos rois : que les filles et femmes y bronchent fort, voire coustumierement; en quoy bien souvent sont-ils trompez, car il y en a de tres-chastes, honnestes et vertueuses, voire plus qu'ailleurs; et la vertu y habite aussi bien, voire mieux, qu'en tous autres lieux, que l'on doit fort priser pour estre bien à preuve.

Je n'allegueray que ce seul exemple de madame

la grand duchesse de Florence d'aujourd'huy, de la maison de Lorraine, laquelle estant arrivée à Florence le soir que le grand duc l'espousa, et qu'il voulut aller coucher avec elle pour la depuceler, il la fit avant pisser dans un beau urinal de cristal, le plus beau et le plus clair qu'il put, et, en ayant veu l'urine, il la consulta avec son medecin, qui estoit un tres-grand et tres-sçavant et expert personnage, pour sçavoir de luy par cette inspection si elle estoit pucelle, ouy ou non. Le medecin l'ayant bien fixement et doctement inspicée, il trouva qu'elle estoit telle comme quand sortit du ventre de sa mere, et qu'il y allast hardiement, et qu'il n'y trouveroit point de chemin nullement ouvert, frayé ny battu : ce qu'il fit ; et en trouva la verité telle ; et puis, l'endemain en admiration, dit : « Voilà un grand miracle, que cette fille soit ainsi sortie pucelle de cette cour de France ! » Quelle curiosité et quelle opinion ! Je ne sçay s'il est vray, mais il me l'a ainsi esté asseuré pour veritable.

Voilà une belle opinion de nos courts ; mais ce n'est d'aujourd'huy, ains de long-temps, qu'on tenoit que toutes les dames de la cour et de Paris n'estoyent si sages de leurs corps comme celles du plat païs et qui ne bougeoient de leurs maisons. Et il y a eu des hommes qui estoyent si conscientieux de n'espouser des filles et femmes qui eussent fort paysé et veu le monde tant soit peu. Si bien qu'en nostre Guyenne, du temps de mon jeune aage,

j'ay ouy dire à plusieurs gallants hommes et veu jurer qu'ils n'espouseroyent jamais fille ou femme qui auroit passé le Port de Pille, pour tirer de longue vers la France. Pauvres fats qu'ils estoyent en cela, encor qu'ils fussent fort habiles et gallants en autres choses, de croire que le cocuage ne se logeast dans leurs maisons, dans leurs foyers, dans leurs chambres, dans leurs cabinets, aussi bien ou possible mieux, selon la commodité, qu'aux palais royaux et grandes villes royales! car on leur alloit suborner, gaigner, abattre et rechercher leurs femmes, ou quand ils alloyent eux-mesmes à la cour, à la guerre, à la chasse, à leurs procez ou à leurs promenoirs, si bien qu'ils ne s'en appercevoyent et estoyent si simples de penser qu'on ne leur osoit entamer aucun propos d'amours, sinon que de mesnageries, de leurs jardinages, de leurs chasses et oyseaux; et, sous cette opinion et legere creance, se faisoyent mieux cocus qu'ailleurs : car, partout, toute femme belle et habile, et aussi tout homme honneste et gallant, sçait faire l'amour et se sçait accommoder. Pauvres fatz et idiots qu'ilz estoyent! Et ne pouvoyent-ils pas penser que Venus n'a nulle demeure prefisse, comme jadis en Cypre, en Pafos et Amatonte, et qu'elle habite partout, jusques dans les cabanes des pastres et girons des bergeres, voire des plus simplettes?

Depuis quelque temps en çà, ils ont commencé à perdre ces sottes opinions : car, s'estans apperceus que partout y avoit du danger pour ce triste

cocuage, ilz ont pris femmes partout où il leur a plu et ont pu; et si ont mieux fait : ils les ont envoyées ou menées à la cour, pour les faire valoir ou parestre en leurs beautez, pour en faire venir l'envie aux uns ou aux autres, afin de s'engendrer des cornes.

D'autres les ont envoyées et menées playder et soliciter leurs procez, dont aucuns n'en avoyent nullement, mais faisoyent à croire qu'ilz en avoyent; ou bien, s'ilz en avoyent, les allongeoient le plus qu'ils pouvoyent, pour allonger mieux leurs amours. Voire quelquesfois les marys laissoyent leurs femmes à la garde du palais, et à la gallerie et salle, puis s'en alloyent en leurs maisons, ayans opinion qu'elles feroyent mieux leurs besognes, et en gaigneroyent mieux leurs causes : comme, de vray, j'en sçay plusieurs qui les ont gaignées, mieux par la dexterité et beauté de leur devant que par leur bon droit; dont bien souvent en devenoyent enceintes; et, pour n'estre escandalisées (si les drogues avoyent failly de leur vertu pour les en garder), s'en couroyent vistement en leurs maisons à leurs marys, feignans qu'elles alloyent querir des tiltres et pieces qui leur faisoyent besoin, ou alloyent faire quelque enqueste, ou que c'estoit pour attendre la Saint-Martin, et que, durant les vacations, n'y pouvant rien servir, alloyent au bouc, et voir leurs mesnages et leurs marys. Elles y alloyent de vray, mais bien enceintes.

Je m'en rapporte à plusieurs conseillers rappor-

teurs et presidents, pour les bons morceaux qu'ils en ont tastez des femmes des gentilshommes.

¶ N'y a pas long-temps qu'une tres-belle, honneste et grande dame, que j'ay cogneu, allant ainsi solliciter son procez à Paris, il y eut quelqu'un qui dit : « Qu'y va-elle faire ? Elle le perdra ; elle n'a pas grand droit. » Et ne porte-elle pas son droit sur la beauté de son devant, comme Cesar portoit le sien sur le pommeau et la pointe de son espée ?

Ainsi se font les gentilshommes cocus aux palais, en recompense de ceux que messieurs les gentilshommes font sur mesdames les presidentes et conseilleres. Dont aussi aucunes de celles-là ay-je veu, qui ont bien vallu sur la monstre autant que plusieurs dames, damoiselles et femmes de seigneurs, chevalliers et grands gentilshommes de la cour et autres.

¶ J'ay cogneu une dame grande, qui avoit esté tres-belle, mais la vieillesse l'avoit effacée. Ayant un procez à Paris, et voyant que sa beauté n'estoit plus pour ayder à solliciter et gaigner sa cause, elle mena avec elle une sienne voisine, jeune et belle dame ; et pour ce l'appointa d'une bonne somme d'argent, jusques à dix mille escus ; et, ce qu'elle ne put ou eust bien voulu faire elle-mesme, elle se servit de cette dame ; dont elle s'en trouva tres-bien, et la jeune dame, et tout, en deux bonnes façons.

N'y a pas longtemps que j'ay veu une dame

mere y mener une de ses filles, bien qu'elle fust mariée, pour luy ayder à solliciter son procez, n'y ayant autre affaire; et de fait elle est tres-belle, et vaut bien la sollicitation.

¶ Il est temps que je m'arreste dans ce grand discours de cocuage : car enfin mes longues paroles, tournoyées dans ces profondes eaux et ces grands torrents, seroyent noyées; et n'aurois jamais fait, ny n'en sçaurois jamais sortir, non plus que d'un grand labyrinthe qui fut autresfois, encor que j'eusse le plus long et le plus fort fillet du monde pour guide et sage conduite.

Pour fin je conclurray que, si nous faisons des maux, donnons des tourmens, des martyres et des mauvais tours, à ces pauvres cocus, nous en portons bien la folle enchere, comme l'on dit, et en payons les triples interests : car la pluspart de leurs persecuteurs et faiseurs d'amours, et de ces dameretz, en endurent bien autant de maux; car ils sont plus sujets à jalousies, mesmes qu'ils en ont des marys aussi bien que de leurs corrivals : ils portent des martels, des capriches, se mettent aux hazards en danger de mort, d'estropiemens, de playes, d'affronts, d'offenses, de querelles, de craintes, peines et morts; endurent froidures, pluyes, vents et chaleurs. Je ne conte pas la verolle, les chancres, les maux et maladies qu'ilz y gaignent, aussi bien avec les grandes que les petites; de sorte que bien souvent ils acheptent bien cher ce que l'on leur donne; et la chandelle n'en vaut pas le jeu.

Tels y en avons-nous veu miserablement mourir, qu'ils estoyent bastants pour conquerir tout un royaume; tesmoin M. de Bussi, le nompair de son temps, et force autres.

J'en alleguerois une infinité d'autres que je laisse en arriere, pour finir et dire, et admonester ces amoureux, qu'ils pratiquent le proverbe de l'Italien qui dit : *Che molto guadagna chi putana perde!*

¶ Le comte Amé de Savoye II disoit souvent :

> En jeu d'armes et d'amours,
> Pour une joye cent doulours,

usant ainsi de ce mot anticq pour mieux faire sa rime. Disoit-il encor que la colere et l'amour avoyent cela en soy fort dissemblable, que la colere passe tost et se defait fort aisement de sa personne quand elle y est entrée, mais malaisement l'amour.

Voilà comment il se faut garder de cet amour, car elle nous couste bien autant qu'elle nous vaut, et bien souvent en arrive beaucoup de malheurs. Et, pour parler au vray, la pluspart des cocus patients ont cent fois meilleur temps, s'ils se sçavoyent cognoistre et bien s'entendre avec leurs femmes, que les agents; et plusieurs en ay-je veu qu'encor qu'il y allast de leurs cornes, se mocquoyent de nous et se ryoient de toutes les humeurs et façons de faire de nous autres qui traittons l'amour avec leurs femmes; et mesmes quand

nous avions à faire à des femmes rusées, qui s'entendent avec leurs marys et nous vendent : comme j'ay cogneu un fort brave et honneste gentilhomme qui, ayant longuement aymé une belle et honneste dame, et eu d'elle la jouissance qu'il en desiroit [y avoit] longtemps, s'estant un jour apperceu que le mary et elle se mocquoyent de luy sur quelque trait, il en prit un si grand depit qu'il la quitta, et fit bien; et, faisant un voyage lointain pour en divertir sa fantaisie, ne l'accosta jamais plus, ainsi qu'il me dist. Et de telles femmes rusées, fines et changeantes, s'en faut donner garde comme d'une beste sauvage : car, pour contenter et appaiser leurs marys, quittent leurs anciens serviteurs, et en prennent puis aprés d'autres, car elles ne s'en peuvent passer.

¶ Si ay-je cogneu une fort honneste et grande dame, qui a eu cela en elle de malheur que, de cinq ou six serviteurs que je luy ay veu de mon temps avoir, se sont morts tous les uns aprés les autres, non sans un grand regret qu'elle en portoit; de sorte qu'on eust dit d'elle que c'estoit le cheval de Sejan, d'autant que tous ceux qui montoyent sur elle mouroyent et ne vivoyent guieres; mais elle avoit cela de bon en soy et cette vertu que, quoy qui ayt esté, n'a jamais changé ny abandonné aucun de ses amys vivants pour en prendre d'autres; mais, eux venans à mourir, elle s'est voulu tousjours remonter de nouveau pour n'aller à pied; et aussi, comme disent les légistes, qu'il

est permis de faire valloir ses lieux et sa terre par quiconque soit, quand elle est deguerpie de son premier maistre. Telle constance a esté fort en cette dame recommandable ; mais, si celle-là a esté jusques-là ferme, il y en a eu une infinité qui ont bien branslé.

Aussi, pour en parler franchement, il ne se faut jamais envieillir dans un seul trou, et jamais homme de cœur ne le fit; il faut estre aussi bien adventurier deçà et delà, en amours comme en guerre, et en autres choses : car, si l'on ne s'asseure que d'une seule anchre en son navire, venant à se decrocher, aisement on le perd, et mesmes quand l'on est en pleine mer et en une tempeste, qui est plus sujette aux orages et vagues tempestueuses que non en une calme ou en un port.

Et dans quelle plus grande et haute mer se sçauroit-on mieux mettre et naviguer que de faire l'amour à une seule dame? Que si de soy elle n'a esté rusée au commencement, nous autres l'addressons et l'affinons par tant de pratiques que nous menons avec elle, dont bien souvent il nous en prend mal, en la rendant telle pour nous faire la guerre, l'ayant façonnée et aguerrie. Tant y a (comme disoit quelque gallant homme) qu'il vaut mieux se marier avec quelque belle femme et honneste, encor qu'on soit en danger d'estre un peu touché de la corne et de ce mal de cocuage commun à plusieurs, que d'endurer tant de traverses et faire les autres cocus; contre l'opinion

de M. du Gua pourtant, auquel moy ayant tenu propos un jour de la part d'une grand dame qui m'en avoit prié, pour le marier, me fit cette response seulement, qu'il me pensoit de ses plus grands amis, et que je luy en faisois perdre la creance par tel propos, pour luy pourchasser la chose qu'il haïssoit le plus, que le marier et le faire cocu, au lieu qu'il faisoit les autres; et qu'il espousoit assez de femmes l'année, appellant le mariage un putanisme secret de reputation et de liberté, ordonné par une belle loy; et que le pis en cela, ainsi que je voy et ay noté, c'est que la pluspart, voire tous, de ceux qui se sont ainsi delectez à faire les autres cocus, quand ilz vienent à se marier, infailliblement ilz tombent en mariage, je dis en cocuage; et n'en ay jamais veu arriver autrement, selon le proverbe : *Ce que tu feras à autruy, il te sera fait.*

¶ Avant que finir, je diray encores ce mot, que j'ay veu faire une dispute qui est encores indecise : en quelles provinces et regions de nostre chrestienté et de nostre Europe il y a plus de cocus et de putains? L'on dit qu'en Italie les dames sont fort chaudes, et, par ce, fort putains, ainsi que dit M. de Beze en une epigramme, d'autant qu'où le soleil, qui est chaud et donne le plus, y eschauffe davantage les femmes, en usant de ce vers :

Credibile est ignes multiplicare suos.

L'Espagne en est de mesme, encor qu'elle soit

sur l'occident; mais le soleil y eschauffe bien les dames autant qu'en orient.

Les Flamendes, les Suisses, les Allemandes, Angloises et Escossoises, encor qu'elles tirent sur le midy et septentrion, et soyent regions froides, n'en participent pas moins de cette chaleur naturelle, comme je les ay cogneues aussi chaudes que toutes les autres nations.

Les Grecques ont raison de l'estre, car elles sont fort sur le levant. Ainsi souhaite-on en Italie *Greca in letto;* comme de vray elles ont beaucoup de choses et vertus attrayantes en elles, que, non sans cause, le temps passé elles sont estées les delices du monde, et en ont beaucoup appris aux dames italienes et espagnoles, depuis le vieux temps jusques à ce nouveau; si bien qu'elles en surpassent quasi leurs anciennes et modernes maistresses : aussi la reine et imperiere des putains, qui estoit Venus, estoit Grecque.

Quant à nos belles Françoises, on les a veu le temps passé fort grossieres, et qui se contentoyent de le faire à la grosse mode; mais, depuis cinquante ans en çà, elles ont emprunté et appris des autres nations tant de gentillesses, de mignardises, d'attraits et de vertus, d'habits, de belles graces, lascivetez, ou d'elles-mesmes se sont si bien estudiées à se façonner, que maintenant il faut dire qu'elles surpassent toutes les autres en toutes façons; et, ainsi que j'ay ouy dire, mesmes aux estrangers, elles valent beaucoup plus que les autres, outre que

les mots de paillardise françois en la bouche sont plus paillards, mieux sonnants et esmouvans que les autres.

De plus, cette belle liberté françoise, qui est plus à estimer que tout, rend bien nos dames plus desirables, aymables, accostables et plus passables que toutes les autres; et aussi que tous les adulteres n'y sont si communement punis comme aux autres provinces, par la providence de nos grands senats et legislateurs françois, qui, voyans les abus en provenir par telles punitions, les ont un peu bridées, et un peu corrigé les loix rigoureuses du temps passé des hommes, qui s'estoyent donnez en cela toute liberté de s'esbattre et l'ont ostée aux femmes; si bien qu'il n'estoit permis à la femme innocente d'accuser son mary d'adultere, par aucunes loix imperiales et canon (ce dit Cajetan). Mais les hommes fins firent cette loy pour les raisons que dit cette stance italiene, qui est telle :

Perche, di quel che Natura concede
Cel' vieti tu, dura legge d'honore.
Ella a noi liberal largo ne diede
Com' agli altri animai legge d'amore.
Ma l'uomo fraudulento, e senza fede,
Che fu legislator di quest' errore,
Vedendo nostre forze e buona schiena,
Copri la sua debolezza con la pena.

Pour fin, en France il fait bon faire l'amour. Je m'en rapporte à nos autentiques docteurs d'amours, et mesmes à nos courtisans, qui sçauront mieux so-

phistiquer là dessus que moy. Et, pour en parler bien au vray, putains partout, et cocus partout, ainsi que je le puis bien tester, pour avoir veu toutes ces regions que j'ay nommées, et autres; et la chasteté n'habite pas en une region plus qu'en l'autre.

Si feray-je encor cette question, et puis plus, qui, possible, n'a point esté recherchée de tout le monde, ny, possible, songée : à sçavoir-mon si deux dames amoureuses l'une de l'autre, comme il s'est veu et se void souvent aujourd'huy, couchées ensemble, et faisant ce qu'on dit *donna con donna* (en imitant la docte Saphos lesbienne), peuvent commettre adultere, et entre elles faire leurs marys cocus.

Certainement, si l'on veut croire Martial en son premier livre, épigramme CXIX, elles commettent adultere; où il introduit et parle à une femme nommée Bassa, tribade, luy faisant fort la guerre de ce qu'on ne voyoit jamais entrer d'hommes chez elle, de sorte que l'on la tenoit pour une seconde Lucresse; mais elle vint à estre descouverte, en ce que l'on y voyoit aborder ordinairement force belles femmes et filles; et fut trouvé qu'elle-mesme leur servoit et contrefaisoit d'homme et d'adultere, et se conjoignoit avec elles ; et use de ces mots *geminos committere cunnos*. Et puis, s'escriant, il dit et donne à songer et deviner cette enigme par ce vers latin :

Hic, ubi vir non est, ut sit adulterium.

« Voilà un grand cas, dit-il, que, là où il n'y a point d'homme, qu'il y ait de l'adultere. »

J'ay cogneu une courtisanne à Rome, vieille et rusée s'il en fut oncq, qui s'appelloit Isabelle de Lune, Espagnole, laquelle prit en telle amitié une courtisanne qui s'appelloit la Pandore, l'une des belles pour lors de tout Rome, laquelle vint à estre mariée avec un sommeiller de M. le cardinal d'Armaignac, sans pourtant se distraire de son premier mestier ; mais cette Isabelle l'entretenoit, et couchoit ordinairement avec elle ; et, comme debordée et desordonnée en paroles qu'elle estoit, je luy ay ouy souvent dire qu'elle la rendoit plus putain, et luy faisoit faire des cornes à son mary plus que tous les rufians que jamais elle avoit eu. Je ne sçay comment elle entendoit cela, si ce n'est qu'elle se fondast sur cette epigramme de Martial.

On dit que Sapho de Lesbos a été une fort bonne maistresse en ce mestier, voire, dit-on, qu'elle l'a inventé, et que depuis les dames lesbiennes l'ont imitée en cela, et continué jusques aujourd'huy; ainsi que dit Lucian : que telles femmes sont les femmes de Lesbos, qui ne veulent pas souffrir les hommes, mais s'approchent des autres femmes ainsi que les hommes mesmes. Et telles femmes qui ayment cet exercice ne veulent souffrir les hommes, mais s'adonnent à d'autres femmes ainsi que les hommes mesmes, s'appellent *tribades,* mot grec derivé, ainsi que j'ay appris des Grecs, de τρίβω, τρίβειν, qu'est autant à dire que *fricare,*

freyer ou friquer, ou s'entrefrotter; et tribades se disent *fricatrices*, en françois fricatrices, ou qui font la friquarelle en mestier de *donne con donne*, comme l'on l'a trouvé ainsi aujourd'huy.

Juvenal parle aussi de ces femmes quand il dit :

. . . . . *frictum Grissantis adorat,*

parlant d'une pareille tribade qui adoroit et aimoit la fricarelle d'une Grissante.

Le bon compagnon Lucian en fait un chapitre, et dit ainsi que les femmes viennent mutuellement à conjoindre, comme les hommes conjoignants, des instruments lascifs, obscurs et monstrueux, faits d'une forme sterile. Et ce nom, qui rarement s'entend dire de ces fricarelles, vacque librement partout, et qu'il faille que le sexe femenin soit Filenes, qui faisoit l'action de certaines amours hommasses. Toutesfois il adjouste qu'il est bien meilleur qu'une femme soit adonnée à une libidineuse affection de faire le masle, que n'est à l'homme de s'effeminer; tant il se monstre peu courageux et noble. La femme donc, selon cela, qui contrefait ainsi l'homme, peut avoir reputation d'estre plus valeureuse et courageuse qu'une autre, ainsi que j'en ay cogneu aucunes, tant pour leur corps que pour l'âme.

En un autre endroit, Lucian introduit deux dames devisantes de cet amour; et une demande à l'autre si une telle avoit esté amoureuse d'elle, et si elle avoit couché avec elle, et ce qu'elle luy

avoit fait. L'autre luy respondit librement : « Premierement, elle me baisa ainsi que font les hommes, non pas seulement en joignant les levres, mais en ouvrant aussi la bouche (cela s'entend en pigeonne, la langue en bouche); et, encor qu'elle n'eust point le membre viril et qu'elle fust semblable à nous autres, si est-ce qu'elle disoit avoir le cœur, l'affection et tout le reste viril; et puis je l'embrassay comme un homme, et elle me le faisoit, me baisoit et allantoit (je n'entends point bien ce mot); et me sembloit qu'elle y prist plaisir outre mesure; et cohabita d'une certaine façon beaucoup plus agreable que d'un homme. » Voilà ce qu'en dit Lucian.

Or, à ce que j'ay ouy dire, il y a en plusieurs endroits et regions force telles dames et lesbiennes, en France, en Italie et en Espagne, Turquie, Grece et autres lieux. Et où les femmes sont recluses, et n'ont leur entiere liberté, cet exercice s'y continue fort : car, telles femmes bruslantes dans le corps, il faut bien, disent-elles, qu'elles s'aydent de ce remede, pour se raffraischir un peu, ou du tout qu'elles bruslent.

Les Turques vont aux bains plus pour cette paillardise que pour autre chose, et s'y adonnent fort; mesme les courtisannes, qui ont les hommes à commandement et à toutes heures, encor usent-elles de ces fricarelles, s'entrecherchent et s'entr'ayment les unes les autres, comme je l'ay ouy dire à aucunes en Italie et en Espagne. En nostre France,

telles femmes sont assez communes; et si dit-on pourtant qu'il n'y a pas longtemps qu'elles s'en sont meslées, mesmes que la façon en a esté portée d'Italie par une dame de qualité que je ne nommeray point.

¶ J'ay ouy conter à feu M. de Clermont-Tallard le jeune, qui mourut à La Rochelle, qu'estant petit garçon, et ayant l'honneur d'accompagner M. d'Anjou, despuis nostre roy Henry III, en son estude, et estudier avec luy ordinairement, duquel M. de Gournay estoit precepteur, un jour, estant à Thoulouze, estudiant avec sondit maistre dans son cabinet, et estant assis dans un coin à part, il vid, par une petite fente (d'autant que les cabinets et chambres estoyent de bois, et avoyent esté faits à l'improviste et à la haste par la curiosité de M. le cardinal d'Armaignac, archevesque de là, pour mieux recevoir et accommoder le roy et toute sa cour), dans un autre cabinet, deux fort grandes dames, toutes retroussées et leurs callesons bas, se coucher l'une sur l'autre, s'entrebaiser en forme de colombes, se frotter, s'entrefriquer, bref se remuer fort, paillarder et imiter les hommes; et dura leur esbattement prés d'une bonne heure, s'estans si tres-fort eschauffées et lassées qu'elles en demeurerent si rouges et si en eau, bien qu'il fît grand froid, qu'elles n'en purent plus et furent contraintes de se reposer autant. Et disoit qu'il vit jouer ce jeu quelques autres jours, tant que la cour fut là, de mesme façon; et oncques plus n'eut-il la com-

modité de voir cet esbattement, d'autant que ce lieu le favorisoit en cela, et aux autres il ne put.

Il m'en contoit encor plus que je n'en ose escrire, et me nommoit les dames. Je ne sçay s'il est vray ; mais il me l'a juré et affirmé cent fois par bons sermens. Et, de fait, cela est bien vraysemblable : car telles deux dames ont bien eu tousjours cette reputation de faire et continuer l'amour de cette façon, et de passer ainsi leur temps.

J'en ay cogneu plusieurs autres qui ont traitté de mesmes amours, entre lesquelles j'en ay ouy conter d'une de par le monde qui a esté fort superlative en cela, et qui aymoit aucunes dames, les honnoroit et les servoit plus que les hommes, et leur faisoit l'amour comme un homme à sa maistresse ; et si les prenoit avec elle, les entretenoit à pot et à feu, et leur donnoit ce qu'elles vouloyent. Son mary en estoit tres-aise et fort content, ainsi que beaucoup d'autres marys que j'ay veu, qui estoyent fort aises que leurs femmes menassent ces amours plustost que celles des hommes n'en pensant leurs femmes si folles ny putains. Mais je crois qu'ilz sont bien trompez : car, à ce que j'ay ouy dire, ce petit exercice n'est qu'un apprentissage pour venir à celuy grand des hommes ; car, aprés qu'elles se sont eschauffées et mises bien en rut les unes et les autres, leur chaleur ne se diminuant pour cela, faut qu'elles se baignent par une eau vive et courante, qui raffraischit bien mieux qu'une eau dormante ; aussi que je

tiens de bons chirurgiens, et veu que qui veut bien penser et guerir une playe, il ne faut qu'il s'amuse à la medicamenter et nettoyer à l'entour ou sur le bord; mais il la faut sonder jusques au fonds, et y mettre une sonde et une tente bien avant.

Que j'en ay veu de ces lesbiennes qui, pour toutes leurs fricarelles et entre-frottemens, n'en laissent d'aller aux hommes! Mesmes Sapho, qui en a esté la maistresse, ne se mit-elle pas à aymer son grand amy Faon, aprés lequel elle mouroit? Car, enfin, comme j'ay ouy raconter à plusieurs dames, il n'y a que les hommes; et que de tout ce qu'elles prennent avec les autres femmes, ce ne sont que des tirouers pour s'aller paistre de gorges-chaudes avec les hommes; et ces fricarelles ne leur servent qu'à faute des hommes. Que si elles les trouvent à propos et sans escandale, elles lairroyent bien leurs compagnes pour aller à eux et leur sauter au collet.

J'ay cogneu de mon temps deux belles et honnestes damoiselles de bonne maison, toutes deux cousines, lesquelles ayant couché ensemble dans un mesme lict l'espace de trois ans, s'accoustumerent si fort à cette fricarelle qu'aprés s'estre imaginées que le plaisir estoit assez maigre et imparfait au prix de celuy des hommes, se mirent à le taster avec eux, et en devindrent tres-bonnes putains; et confesserent aprés à leurs amoureux que rien ne les avait tant desbauchées et esbranlées à cela que cette fricarelle, la detestant pour en avoir esté

la seule cause de leur debauche. Et, nonobstant, quand elles se rencontroyent, ou avec d'autres, elles prenoyent tousjours quelque repas de cette fricarelle, pour y prendre tousjours plus grand appetit de l'autre avec les hommes. Et c'est ce que dit une fois une honneste damoiselle que j'ay cogneu, à laquelle son serviteur demandoit un jour si elle ne faisoit point cette fricarelle avec sa compagne, avec qui elle couchoit ordinairement. « Ah! non, dit-elle en riant, j'ayme trop les hommes. » Mais pourtant elle faisoit l'un et l'autre.

Je sçay un honneste gentilhomme, lequel, desirant un jour à la cour pourchasser en mariage une fort honneste damoiselle, en demanda l'advis à une sienne parente. Elle luy dit franchement qu'il y perdroit son temps; d'autant, me dit-elle, qu'une telle dame (qu'elle me nomma, et de qui j'en sçavois des nouvelles), ne permettra jamais qu'elle se marie. J'en cogneus soudain l'enclouerre, parce que je sçavois bien qu'elle tenoit cette damoiselle en ses delices à pot et à feu, et la gardoit precieusement pour sa bouche. Le gentilhomme en remercia sadite cousine de ce bon advis, non sans luy faire la guerre en riant, qu'elle parloit aussi en cela pour elle comme pour l'autre : car elle en tiroit quelques petits coups en robbe quelquesfois; ce qu'elle me nia pourtant.

Ce trait me fait ressouvenir d'aucuns qui ont ainsi des putains à eux, mesmes qu'ilz ayment tant qu'ils n'en feroyent part pour tous les biens du

monde, fust à un prince, à un grand, fust à leur compagnon ny à leur amy, tant ilz en sont jaloux, comme un ladre de son barillet; encor le presente-il à boire à qui en veut. Mais cette dame vouloit garder cette damoiselle toute pour soy, sans en departir à d'autres; pourtant si la faisoit-elle cocue à la derobade avec aucunes de ses compagnes.

On dit que les belettes sont touchées de cet amour, et se plaisent de femelles à femelles à s'entre-conjoindre et habiter ensemble; si que, par lettres hierogliphiques, les femmes s'entre-aymantes de cet amour estoyent jadis representées par des belettes. J'ay ouy parler d'une dame qui en nourrissoit tousjours, et qui se mesloit de cet amour, et prenoit plaisir de voir ainsi ces petites bestioles s'entre-habiter.

Voicy un autre poinct : c'est que ces amours femenines se traittent en deux façons, les unes par fricarelles, et par (comme dit ce poete) *geminos committere cunnos*. Cette façon n'apporte point de dommage, ce disent aucuns, comme quand on s'ayde d'instrumens façonnez de...., mais qu'on a voulu appeler des *godemichi*.

J'ay ouy conter qu'un grand prince, se doutant deux dames de sa cour qui s'en aydoient, leur fit faire le guet si bien qu'il les surprit, tellement que l'une se trouva saisie et accommodée d'un gros entre les jambes, gentiment attaché avec de petites bandelettes à l'entour du corps, qu'il sembloit un

membre naturel. Elle en fut si surprise qu'elle n'eut loisir de l'oster; tellement que ce prince la contraignit de luy monstrer comment elles deux se le faisoyent.

On dit que plusieurs femmes en sont mortes, pour engendrer en leurs matrices des apostumes faites par mouvemens et frottemens point naturels. J'en sçay bien quelques-unes de ce nombre, dont ç'a esté grand dommage, car c'estoyent de tres-belles et honnestes dames et damoiselles, qu'il eust bien mieux vallu qu'elles eussent eu compagnie de quelques honnestes gentilshommes, qui pour cela ne les font mourir, mais vivre et resusciter, ainsi que j'espere le dire ailleurs; et mesmes que, pour la guerison de tel mal, comme j'ay ouy conter à aucuns chirurgiens, qu'il n'y a rien plus propre que de les faire bien nettoyer là-dedans par ces membres naturels des hommes, qui sont meilleurs que des pesseres qu'usent les medecins et chirurgiens, avec des eaux à ce composées; et toutesfois il y a plusieurs femmes, nonobstant les inconveniens qu'elles en voyent arriver souvent, si faut-il qu'elles en ayent de ces engins contrefaits.

¶ J'ay ouy faire un conte, moy estant lors à la cour, que, la reine mere ayant fait commandement de visiter un jour les chambres et coffres de tous ceux qui estoyent logez dans le Louvre, sans espargner dames et filles, pour voir s'il n'y avoit point d'armes cachées et mesmes des pistolets, durant nos troubles, il y en eut une qui fut trouvée

saisie dans son coffre par le capitaine des gardes, non point de pistolets, mais de quatre gros *godemichis* gentiment façonnez, qui donnerent bien de la risée au monde, et à elle bien de l'estonnement. Je cognois la damoiselle; je croy qu'elle vit encores; mais elle n'eut jamais bon visage. Tels instrumens enfin sont tres-dangereux.

¶ Je feray encor ce conte de deux dames de la cour qui s'entr'aymoient si fort, et estoyent si chaudes à leur mestier, qu'en quelque endroit qu'elles fussent, ne s'en pouvoyent garder ni abstenir que pour le moins ne fissent quelques signes d'amourettes ou de baiser; qui les escandalisoyent si fort et donnoyent à penser beaucoup aux hommes. Il y en avoit une veufve, et l'autre mariée; et, comme la mariée, un jour d'une grand magnificence, se fust fort bien parée et habillée d'une robbe de toille d'argent, ainsi que leur maistresse estoit allée à vespres, elles entrerent dans son cabinet, et sur sa chaise percée se mirent à faire leur fricarelle si rudement et si impetueusement qu'elle en rompit sous elles, et la dame mariée, qui faisoit le dessous, tomba avec sa belle robbe de toille d'argent à la renverse, tout à plat sur l'ordure du bassin, si bien qu'elle se gasta et souilla si fort qu'elle ne sceut que faire que s'essuyer le mieux qu'elle put, se trousser, et s'en aller à grand haste changer de robbe dans sa chambre, non sans pourtant avoir esté apperceue et bien sentie à la trace, tant elle puoit : dont il en fut rit assez par aucuns qui en

sceurent le conte; mesmes leur maistresse le sceut, qui s'en aydoit comme elles, en rist son saoul. Aussi il falloit bien que cette ardeur les maistrisât fort, que de n'attendre un lieu et un temps à propos, sans s'escandaliser. Encor excuse-on les filles et femmes veufves pour aymer ces plaisirs frivols et vains, aymans bien mieux s'y adonner et en passer leurs chaleurs que d'aller aux hommes et se faire engroisser et se deshonnorer, ou de faire perdre leur fruict, comme plusieurs ont faict et font; et ont opinion qu'elles n'en offensent pas tant Dieu, et n'en sont pas tant putains comme avec les hommes : aussi y a-il bien de la difference de jetter de l'eau dans un vase, ou de l'arrouser seulement à l'entour et au bord. Je m'en rapporte à elles. Je ne suis pas leur censeur ny leur mary; s'ils le trouvent mauvais, encor que je n'en aye point veu qui ne fussent tres-aises que leurs femmes s'amourachassent de leurs compagnes, et qu'ilz voudroyent qu'elles ne fussent jamais plus adulteres qu'en cette façon; comme de vray, telle cohabitation est bien diferente de celle d'avec les hommes, et, quoy que die Martial, ilz n'en sont pas cocus pour cela. Ce n'est pas texte d'evangile, que celuy d'un poete fol. Dont, comme dit Lucian, il est bien beau qu'une femme soit virile ou vraye amazone, ou soit ainsi lubrique, que non pas un homme soit femenin, comme un Sardanapale ou Heliogabale, ou autres force leurs pareils : car d'autant plus qu'elle tient de l'homme, d'autant plus elle est

courageuse; et de tout cecy je m'en rapporte à la decision du procez.

M. du Gua et moi lisions une fois un petit livre en italien, qui s'intitule *de la Beauté*, fait en dialogue par le seigneur Angelo Fiorenzolle, Florentin, et tombasmes sur un passage où il dit qu'aucunes femelles qui furent faites par Jupiter au commencement furent creées de cette nature, qu'aucunes se mirent à aymer les hommes, et les autres la beauté de l'une et de l'autre; mais aucunes purement et saintement, comme de ce genre s'est trouvée de nostre temps, comme dit l'auteur, la tres-illustre Marguerite d'Austriche, qui ayma la belle Laodomie Forteguerre; les autres lascivement et paillardement, comme Sapho lesbienne, et de nostre temps à Rome la grande courtisanne Cecile venetienne; et icelles de nature haïssent à se marier, et fuyent la conversation des hommes tant qu'elles peuvent.

Là-dessus M. de Gua reprit l'auteur, disant que cela estoit faux que cette belle Marguerite aymast cette belle dame de pur et saint amour : car, puisqu'elle l'avoit mise plustost sur elle que sur d'autres qui pouvoyent estre aussi belles et vertueuses qu'elle, il estoit à presumer que c'estoit pour s'en servir en delices, ne plus ne moins comme d'autres; et, pour en couvrir sa lasciveté, elle disoit et publioit qu'elle l'aymoit saintement, ainsi que nous en voyons plusieurs ses semblables, qui ombragent leurs amours par pareils mots.

Voilà ce qu'en disoit M. du Gua; et qui en voudra outre plus en discourir là-dessus, faire se peut.

Cette belle Marguerite fut la plus belle princesse qui fust de son temps en la chrestienté. Ainsi beautez et beautez s'entr'ayment de quelque amour que ce soit, mais du lascif plus que de l'autre. Elle fut remariée en tierces nopces, ayant en premiere espousé le roy Charles VIII, en seconde Jean, fils du roy d'Arragon, et la troisiesme avec le duc de Savoye, qu'on appeloit le Beau; si que, de son temps, on les disoit le plus beau pair et le plus beau couple du monde; mais la princesse n'en jouit guieres de cette copulation, car il mourut fort jeune, et en sa plus grande beauté, dont elle en porta les regrets tres-extresmes, et pour ce ne se remaria jamais.

Elle fit faire bastir cette belle eglise qui est vers Bourg en Bresse, l'un des plus beaux et plus superbes bastimens de la chrestienté. Elle estoit tante de l'empereur Charles, et assista bien à son nepveu : car elle vouloit tout appaiser; ainsi qu'elle et madame la regente au traitté de Cambray firent, où toutes deux se virent et s'assemblerent là, où j'ay ouy dire aux anciens et anciennes qu'il faisoit beau voir ces deux grandes princesses.

Corneille Agripa a fait un petit traitté de la vertu des femmes, et tout en la louange de cette Marguerite. Le livre en est tres-beau, qui ne peut estre autre pour le beau sujet, et pour l'auteur, qui a esté un tres-grand personnage.

¶ J'ay ouy parler d'une grand dame princesse, laquelle, parmy les filles de sa suitte, elle en aymoit une par-dessus toutes et plus que les autres; en quoy on s'estonnoit, car il y en avoit d'autres qui la surpassoyent en tout; mais enfin il fut trouvé et descouvert qu'elle estoit hermafrodite, qui luy donnoit du passe-temps sans aucun inconvenient ny escandale. C'estoit bien autre chose qu'à ces tribades : le plaisir penetroit un peu mieux.

J'ay ouy nommer une grande qui est aussi hermafrodite, et qui a ainsi un membre viril, mais fort petit, tenant pourtant plus de la femme, car je l'ay veue tres-belle. J'ay entendu d'aucuns grands medecins qui en ont vu assez de telles, et surtout tres-lascives.

Voilà enfin ce que je diray du sujet de ce chapitre, lequel j'eusse pû allonger mille fois plus que je n'ay fait, ayant eu matiere si ample et si longue que, si tous les cocus et leurs femmes qui les font se tenoyent tous par la main, et qu'il s'en pust faire un cerne, je croy qu'il seroit assez bastant pour entourner et circuir la moitié de la terre.

¶ Du temps du roy François fut une vieille chanson, que j'ay ouy conter à une fort honneste ancienne dame, qui disoit :

Mais, quand viendra la saison
Que les cocus s'assembleront,
Le mien ira devant, qui portera la banniere;
Les autres suivront aprés, le vostre sera au darriere.
La procession en sera grande,
L'on y verra une tres-longue bande.

Je ne veux pourtant taxer beaucoup d'honnestes et sages femmes mariées, qui se sont comportées vertueusement et constamment en la foy saintement promise à leurs marys; et en espere faire un chapitre à part à leur louange, et faire mentir maistre Jean de Mun, qui, en son *Romant de la Rose,* dit ces mots : « Toutes vous autres femmes...

Estes ou fustes,
D'effet ou de volonté, putes »,

dont il encourut une telle inimitié des dames de la cour pour lors, qu'elles, par une arrestée conjuration et advis de la reine, entreprindrent un jour de le fouetter, et le despouillerent tout nud; et, estans prestes à donner le coup, il les pria qu'au moins celle qui estoit la plus grand putain de toutes commençast la premiere : chacune, de honte, n'osa commencer; et par ainsi il évita le fouet. J'en ay veu l'histoire representée dans une vieille tapisserie des vieux meubles du Louvre.

J'aymerois autant un prescheur qui, preschant un jour en une bonne compagnie, ainsi qu'il reprenoit les mœurs d'aucunes femmes et leurs marys qui enduroyent estre cocus d'elles, il se mit à crier : « Ouy, je les cognois, je les voy, et m'en vois jetter ces deux pierres à la teste des plus grands cocus de la compagnie »; et, faisant semblant de les jetter, il n'y eut homme du sermon qui ne baissât la teste, ou mit son manteau, ou sa cappe, ou son bras au-devant, pour se garder du coup.

Mais luy, les retenant, leur dit : « Ne vous di-je pas? je pensois qu'il n'y eust que deux ou trois cocus en mon sermon ; mais, à ce que je vois, il n'y en a pas un qui ne le soit. »

Or, quoy que disent ces fols, il y a de fort sages et honnestes femmes, auxquelles, s'il falloit livrer battailles à leurs dissemblables, elles l'emporteroyent, non pour le nombre, mais par la vertu, qui combat et abat son contraire aisement.

Et, si ledict maistre Jean de Mun blasme celles qui sont de volonté putes, je trouve qu'il les faut plustost louer et exalter jusques au ciel, d'autant que si elles bruslent si ardamment dans le corps et dans l'âme, et, ne venant point aux effets, font parestre leur vertu, leur constance et la generosité de leur cœur, aymant plustost brusler et se consumer dans leurs propres feux et flames, comme un phenix rare, que de forfaire ny souiller leur honneur, et comme la blanche hermine, qui ayme mieux mourir que se souiller (devise d'une tres-grande dame que j'ay cogneu, mais mal d'elle pratiquée pourtant), puisqu'estant en leur puissance d'y pouvoir remedier, se commandent si genereusement, et puisqu'il n'y a plus belle vertu ny victoire que de se commander et vaincre soy-mesme. Nous en avons une histoire tres-belle dans les *Cent Nouvelles* de la reine de Navarre, de cette honneste dame de Pampelune, qui, estant dans son ame et volonté pute, et bruslant de l'amour de M. d'Avannes, si beau prince, elle ayma mieux mourir

dans son feu que de chercher son remede, ainsi qu'elle luy sceut bien dire en ses derniers propos de sa mort.

Cette honneste et belle dame se donnoit bien la mort tres-iniquement et injustement; et, comme j'ouïs dire sur ce passage à un honneste homme et honneste dame, cela ne fut point sans offenser Dieu, puisqu'elle se pouvoit delivrer de la mort. Et se la pourchasser et avancer ainsi, cela s'appelle proprement se tuer soy-mesme; ainsi qu'il y a plusieurs de ses pareilles qui, par ces grandes continences et abstinences de ce plaisir, se procurent la mort, et pour l'âme et pour le corps.

¶ Je tiens d'un tres-grand medecin (et pense qu'il en a donné telle leçon et instruction à plusieurs honnestes dames) que les corps humains ne se peuvent jamais guieres bien porter si tous leurs membres et parties, depuis les plus grandes jusques aux plus petites, ne font ensemblement leurs exercices et fonctions que la sage nature leur a ordonné pour leur santé, et n'en facent une commune accordance, comme d'un concert de musique, n'estant raison qu'aucunes desdites parties et membres travaillent, et les autres chaument; ainsi qu'en une republique faut que tous officiers, artisans, manouvriers et autres facent leur besogne unanimement, sans se reposer ny se remettre les uns sur les autres, si l'on veut qu'elle aille bien et que son corps demeure sain et entier : de mesmes est le corps humain.

Telles belles dames, putes dans l'ame et chastes du corps, meritent d'eternelles louanges; mais non pas celles qui sont froides comme marbre, molles, lasches et immobiles plus qu'un rocher, et ne tiennent de la chair, n'ayant aucuns sentiments (il n'y en a guieres pourtant), qui ne sont point ny belles ny recherchées, et, comme dit le poete,

.... *Casta quam nemo rogavit.*

« Chaste qui n'a jamais esté priée. » Sur quoy je cognois une grand dame qui disoit à aucunes de ses compagnes qui estoyent belles : « Dieu m'a fait une grand grace de quoy il ne m'a fait belle comme vous autres, Mesdames : car aussi bien que vous j'eusse fait l'amour, et fusse estée pute comme vous. » A cause de quoy peut-on louer ces belles ainsi chastes, puisqu'elles sont de telle nature.

Bien souvent aussi sommes-nous trompez en telles dames : car aucunes y en a qu'à les voir mineuses, piteuses, marmiteuses, froides, discretes, serrées et modestes en leurs paroles et en leurs habits reformez, qu'on les prendroit pour des saintes et tres-prudes femmes, qui sont au dedans et par volonté, et au dehors par bons effets, bonnes putains.

D'autres en voyons-nous qui, par leur gentillesse et leurs paroles follastres, leurs gestes gays et leurs habits mondains et affectez, on les prendroit pour fort debauschées et prestes pour s'adonner aussitost, mais pourtant de leur corps sont fort femmes

de bien devant le monde : en cachette, il s'en faut rapporter à la verité aussi cachée.

J'en alleguerois force exemples que j'ay veu et sceu; mais je me contenteray d'alleguer cettui-cy, que Tite-Live allegue, et Bocace encor mieux, d'une gentille dame romaine nommée Claudie Quintienne, laquelle, paroissant dans Rome par-dessus toutes les autres en ses habits pompeux et peu modestes, et en ses façons gayes et libres, mondaine plus qu'il ne falloit, acquist tres-mauvais bruit touchant son honneur; mais, le jour venu de la reception de la deesse Cybelle, elle l'esteignit du tout : car elle eut l'honneur et la gloire, par-dessus toutes les autres, de la recevoir hors du batteau, la toucher et la transporter à la ville, dont tout le monde en demeura estonné : car il avoit esté dit que le plus homme de bien et la plus femme de bien estoyent dignes de cette charge. Voilà comme le monde est fort trompé en plusieurs de nos dames. L'on doit premierement fort les connoistre et examiner avant que les juger, tant d'une que de l'autre sorte.

¶ Si faut-il, avant que fermer ce pas, que je die une autre belle vertu et proprieté que porte le cocuage, que je tiens d'une fort honneste et belle dame de bonne part, au cabinet de laquelle estant un jour entré, je la trouvé sur le point qu'elle venoit d'achever d'escrire un conte de sa propre main, qu'elle me monstra fort librement, car j'estois de ses bons amis, et ne se cachoit point de

moy : elle estoit fort spirituelle et bien disante, et fort bien duite à l'amour; et le commencement du conte estoit tel :

« Il semble, dit-elle, qu'entre autres belles proprietez que le cocuage peut apporter, c'est ce beau et bon sujet par lequel on peut bien connoistre combien gentiment l'esprit s'exerce pour le plaisir et contentement de la nature humaine, d'autant que c'est luy qui veille, et qui invente et façonne l'artifice necessaire à y pouvoir, sans que la nature y fournisse que le desir et l'appetit sensuel, comme l'on peut cacher, par tant de ruses et astuces qui se pratiquent au mestier de l'amour, qui est celuy qui imprime les cornes : car il faut tromper un mary jaloux, soupçonneux et colere; il faut tromper et voiler les yeux des plus prompts à recevoir du mal, et pervertir les plus curieux de la connoissance de la verité; faire croire de la fidelité là où il n'y a que toute deception; plus de franchise là où il n'y a que dissimulation et crainte, et plus de crainte là où il y a plus de licence : bref, par toutes ces difficultez, et pour venir dessus ces discours, ce ne sont pas actes à quoy la vertu naturelle puisse parvenir; il en faut donner l'advantage à l'esprit, lequel fournit le plaisir et bastit plus de cornes que le corps qui les plante et cheville. »

Voilà les propres mots du discours de cette dame, sans les changer aucunement, qu'elle fait au commencement de son compte, qui se faisoit d'ellemesme; mais elle l'adombroit par d'autres noms;

et puis, poursuivant les amours de la dame et du seigneur avec qui elle avoit à faire, et pour venir là et à la perfection, elle allegue que l'apparence de l'amour n'est qu'une apparence de contentement. Il est du tout sans forme jusques à son entiere jouissance et possession, et bien souvent l'on croit qu'elle soit venue à cette extremité, que l'on est bien loin de son compte ; et, pour recompense, il ne reste rien que le temps perdu, duquel l'on porte un extresme regret. (Il faut bien noter et peser ces dernieres paroles, car elles portent coup, et de quoy à blasonner.) Pourtant il n'y a que la jouissance en amour et pour l'homme et pour la femme, pour ne regretter rien du temps passé. Et, pour [ce], cette honneste dame qui escrivoit ce conte donna un rendez-vous à son serviteur dans un bois, où souvent s'alloit pourmener en une fort belle allée, à l'entrée de laquelle elle laissa ses femmes, et le va trouver sous un beau et large chesne ombrageux : car c'estoit en esté. « Là où », dit la dame en son conte par ces propres mots, « ne faut point douter la vie qu'ils demenerent pour un peu, et le bel autel qu'ils dresserent au pauvre mary au temple de Creaton, bien qu'ilz ne fussent en Delos », qui estoit fait tout de cornes : pensez que quelque bon compagnon l'avoit fondé.

Voilà comment cette dame se mocquoit de son mary, aussi bien en ses escrits comme en ses delices et effets. Et qu'on note tous ses

mots, ilz portent de l'efficace, estans prononcez mesmes et escrits d'une si habile et honneste femme.

Le conte en est tres-beau, que j'eusse icy volontiers mis et inseré ; mais il est trop long, car les pourparlers, avant que venir là, sont beaux et longs aussi, reprochant à son serviteur, qui la louoit extresmement, qu'il y avoit en luy plus d'œuvre de naturelle et nouvelle passion qu'aucun bien qui fust en elle, bien qu'elle fust des belles et honnestes; et, pour vaincre cette opinion, il fallut au serviteur faire de grandes preuves de son amour, qui sont fort bien specifiées en ce conte; et puis, estant d'accord, l'on y void des ruses, des finesses et tromperies d'amour en toutes sortes, et contre le mary et contre le monde, qui sont certes fort belles et tres-fines.

Je priay cette honneste dame de me donner le double de ce conte; ce qu'elle fit tres-volontiers, et ne voulut qu'autre le doublast qu'elle, de peur de surprise.

Cette dame avoit raison de donner cette vertu et proprieté au cocuage : car, avant que se mettre à l'amour, elle estoit fort peu habile; mais, l'ayant traitté, elle devint l'une des spirituelles et habiles femmes de France, tant pour ce sujet que pour d'autres. Et, de fait, ce n'est pas la seule que j'ay veue qui s'est habilitée pour avoir traitté l'amour, car j'en ay veu une infinité tres-sottes et mal-habiles à leur commencement; mais elles n'avoyent demeuré

un an à l'academie de Cupidon et de Venus madame sa mere, qu'elles en sortoyent tres-habiles et tres-honnestes femmes en tout; et, quant à moy, je n'ay veu jamais putain qui ne fust tres-habile et qui ne levast la paille.

¶ Si feray-je encor cette question : en quelle saison de l'année se fait plus de cocus, et laquelle est plus propre à l'amour, et à esbransler une femme, une veufve ou une fille? Certainement la plus commune voix est qu'il n'y a pour cela que le printemps, qui esveille les corps et les esprits endormis de l'hyver fascheux et melancholiq; et, puisque tous les oyseaux et animaux s'en resjouissent et entrent tous en amours, les personnes qui ont autre sens et sentiment s'en ressentent bien davantage, et surtout les femmes, selon l'opinion de plusieurs philosophes et medecins, qui entrent lors en plus grande ardeur et amour qu'en tout autre temps, ainsi que je l'ay ouy dire à aucunes honnestes et belles dames, et mesmes à une grande qui ne falloit jamais, le printemps venu, en estre plus touchée et piquée qu'en autre saison; et disoit qu'elle sentoit la pointe de l'herbe, et hannissoit aprés comme les juments et chevaux, et qu'il falloit qu'elle en tastast, autrement elle s'amaigriroit : ce qu'elle faisoit, je vous en asseure, et devenoit lors plus lubrique. Aussi trois ou quatre amours nouvelles que je luy ay veu faire en sa vie, elle les a faites au printemps, et non sans cause : car, de tous les mois de l'an, avril et may sont les

plus consacrez et dediez à Venus, où lors les belles dames s'accommencent, plus que devant, à s'accommoder, dorloter et se parer gentiment, se coiffer follastrement, se vestir legerement; qu'on diroit que tous ces nouveaux changements et d'habits et de façons tendent tous à la lubricité, et à peupler la terre de cocus marchant dessus, aussi bien que le ciel et l'air en produit de volants en avril et en may.

De plus, ne pensez pas que les belles femmes, filles et veufves, quand elles voyent de toutes parts en leurs pourmenades de leurs bois, de leurs forests, garennes, parcs, prairies, jardins, bocages et autres lieux recreatifs, les animaux et les oyseaux s'entrefaire l'amour et lascivement paillarder, n'en ressentent d'estranges piqueures en leur chair, et n'y veulent soudain rapporter leurs remedes. Et c'est l'une des persuasives remonstrances qu'aucuns amants et aucunes amantes s'entrefont, s'entrevoyans sans chaleur ny flame, ny amour, en leur remonstrant les animaux et oyseaux, tant des champs que des maisons, comme les passereaux et pigeons domestiques et lascifs, ne faire que paillarder, germer, engendrer, et foisonner, jusques aux arbres et plantes. Et c'est ce que sceut dire un jour une gente dame espagnole à un cavallier froid ou trop respectueux : *Ea, gentil cavallero, mira como los amores de todas suertes se tratan y triunfan en este verano, y V. S. queda flaco y abatido.* C'est-à-dire : « Voicy, gentil cavallier, comme toutes

sortes d'amours se menent et triomphent en ceste prime ; et vous demeurez flac et abattu. »

Le printemps passé fait place à l'esté, qui vient aprés et porte avec soy ses chaleurs ; et, ainsi qu'une chaleur amene l'autre, la dame, par consequent, double la sienne ; et nul rafraischissement ne la luy peut oster si bien qu'un bain chaud et trouble de sperme veneriq. Ce n'est pas contraire par son contraire se guarir, ains semblable par son semblable : car, bien que tous les jours elle se baignast et plongeast dans la plus claire et fraische fontaine de tout un païs, cela n'y sert, ny quelques legers habillemens qu'elle puisse porter, pour s'en donner fraischeur, et qu'elle les retrousse tant qu'elle voudra, jusques à laisser les callessons, ou mettre le vertugadin dessus eux, sans les mettre sur le cottillon, comme plusieurs le font. Et là c'est le pis, car, en tel estat, elles s'arregardent, se ravissent, se contemplent à la belle clarté du soleil, que, se voyant ainsi belles, blanches, caillées, poupines et en bon point, entrent soudain en rut et tentation ; et, sur ce, faut aller au masle ou du tout brusler toutes vives, dont on en a veu fort peu : aussi seroyent-elles bien sottes. Et, si elles sont couchées dans leurs beaux licts, ne pouvants endurer ny couvertes ny linceux, se mettent en leurs chemises retroussées à demy nues ; et, le matin, le soleil levant donnant sur elles, et venans à se regarder encor mieux à leur aise de tous costez et toutes parts, souhaittent leurs amys et les attendent. Que si par cas ilz arrivent

sur ce poinct, sont aussitost les bien venus, pris et embrassez : car lors, disent-elles, c'est la meilleure embrassade et jouissance d'aucune heure du jour. « D'autant (disoit un jour une grande) que le c.. est bien confit, à cause du doux chaud et feu de la nuict, qui l'a ainsi cuit et confit, et qu'il en est beaucoup meilleur et savoureux. »

L'on dit pourtant par un proverbe ancien : « Juin et juillet, la bouche mouillée et le v.. sec » ; encor met-on le mois d'aoust : cela s'entend pour les hommes, qui sont en danger quand ils s'eschauffent par trop en ces temps, et mesmes quand la chaude canicule domine, à quoy ilz y doivent aviser ; mais, s'ils se veulent bruler à leur chandelle, à leur dam. Les femmes ne courent jamais cette fortune, car tous mois, toutes saisons, tous temps, tous signes, leur sont bons.

Or, les bons fruits de l'été surviennent, qui semblent devoir rafraischir ces honnestes et chaleureuses dames. A aucunes j'en ay veu manger peu, et à d'autres prou. Mais pourtant on n'y a guieres veu de changement de leur chaleur, ny aux unes ny aux autres, pour s'en abstenir ny pour en manger : car le pis est que, s'il y a aucuns fruits qui puissent rafraischir, il y a bien force autres qui reschauffent bien autant, auxquels les dames courent le plus souvent, comme à plusieurs simples qui sont en leur vertu et bons et plaisants à manger en leurs potages et salades, et comme aux asperges, aux artichaux, aux morilles, aux trufles, aux mousserons et poti-

rons, et aux viandes nouvelles, que leurs cuisiniers, par leurs ordonnances, sçavent tres-bien accoustrer et accommoder à la friandise et lubricité, et que les medecins aussi leur sçavent bien ordonner. Que si quelqu'un bien expert et gallant entreprenoit à desduire ce passage, il s'en acquitteroit bien mieux que moy.

Au partir de ces bons mangers, donnez-vous garde, pauvres amants et marys! Que si vous n'estes bien preparez, vous voilà deshonnorez, et bien souvent on vous quitte pour aller au change.

Ce n'est pas tout : car il faut avec ces fruits nouveaux, et fruits des jardins et des champs, y adjouster de bons grands pastez, que l'on a inventez depuis quelque temps, avec force pistaches, pignons et autres drogues d'apoticaires scaldatives, mais surtout des crestes et c..... de cocq, que l'esté produit et donne plus en abondance que l'hyver et autres saisons; et se fait aussi plus grand massacre et general de ces joletz et petits cocqs qu'en l'hyver des grands cocqs, n'estans si bons et si propres que les petits, qui sont chauds, ardants et plus gaillards que les autres. Voilà une, entr'autres, des bons plaisirs et commoditez que l'esté rapporte pour l'amour.

Et de ces pastez ainsi composez de menusailles de ces petits cocqs et culs d'artichaux et trufles, ou autres friandises chaudes, en usent souvent quelques dames que j'ay ouy dire; lesquelles, quand elles en mangent et y peschent, mettant la main

dedans ou avec les fourchettes, et en rapportant et remettant en la bouche ou l'artichault, ou la trufle, ou la pistache, ou la creste de cocq, ou autre morceau, elles disent avec une tristesse morne : *blanque;* et, quand elles rencontrent les gentils c..... de cocq, et les mettent sous la dent, elles disent d'une allegresse : *benefice,* ainsi qu'on fait à la blanque en Italie, et comme si elles avoyent rencontré et gaigné quelque joyau tres-precieux et riche.

Elles en ont cette obligation à messieurs les petits cocqs et jollets, que l'esté produit avec la moitié de l'automne, pourtant que j'entremesle avec l'esté, qui nous donnent force autres fruits et petites volatilles, qui sont cent fois plus chaudes que celles de l'hyver et de l'autre moitié de l'automne prochaine et voisine de l'hyver, qui, bien qu'on les puisse et doive joindre ensemble, si n'y peut-on recueillir si bien tous ces bons simples en leur vigueur, ny autres choses comme en la saison chaude, encore que l'hyver s'efforce de produire ce qu'il peut, comme les bonnes cardes qui engendrent bien de la bonne chaleur et de la concupiscence, soyent crues ou cuites, jusques aux petits chardons chauds, dont les asnes vivent et en baudouinent mieux, que l'esté rend durs, et l'hyver les rend tendres et delicats, dont l'on en fait de fort bonnes salades nouvellement inventées. Et, outre tout cela, l'on fait tant d'autres recherches de bonnes drogues chez les apoticaires, drogueurs et parfumeurs, que rien n'y est oublié, soit pour

ces pastez, soit pour les bouillons. Et ne trouve-l'on à dire guieres de leur chaleur en l'hyver par ce moyen et entretenement, tant qu'elles peuvent : « car, disent-elles, puisque nous sommes curieuses de tenir chaud l'exterieur de nostre corps par des habits pesants et bonnes fourrures, pourquoy n'en ferons-nous de mesmes à l'interieur ? » Les hommes disent aussi : « Et de quoy leur sert-il d'adjouster chaleur sur chaleur, comme soye sur soye, contre la Pragmatique, et que d'elles-mesmes elles sont assez chaleureuses, et qu'à toute heure qu'on les veut assaillir elles sont tousjours prestes de leur naturel, sans y apporter aucun artifice? Qu'y feriez-vous ? Possible qu'elles craignent que leur sang chaud et bouillant se perde et se resserre dans les veines, et deviene froid et glacé si on ne l'entretient, ny plus ny moins que celuy d'un hermite qui ne vit que de racines. »

Or, laissons-les faire ; cela est bon pour les bons compagnons : car, elles estant en si frequente ardeur, le moindre assault d'amour qu'on leur donne, les voilà prises, et messieurs les pauvres marys cocus et cornus comme satyres. Encor font-elles mieux, les honnestes dames ! Elles font quelquesfois part de leurs bons pastez, bouillons et potages, à leurs amants, par misericorde, afin d'estre plus braves et n'estre attenués par trop, quand ce vient à la besogne, et pour s'en ressentir mieux et prevaloir plus abondamment ; et leur en donnent aussi des receptes pour en faire faire en

leur cuisine à part : dont aucuns y sont bien trompez, ainsi que j'ay ouy parler d'un gallant gentilhomme qui, ayant ainsi pris son bouillon et venant tout gaillard aborder sa maistresse, la menaça qu'il la meneroit beau et qu'il avoit pris son bouillon et mangé son pasté. Elle lui respondit : « Vous ne me ferez que la raison ; encor ne sçay-je. » Et, s'estans embrassez et investis, ces friandises ne luy servirent que pour deux operations de deux coups seulement. Sur quoy elle luy dit, ou que son cuisinier l'avoit mal servy, ou y avoit espargné des drogues et compositions qu'il y falloit, ou qu'il n'avoit pas pris tous ses preparatifs pour la grand medecine, ou que son corps pour lors estoit mal disposé pour la prendre et la rendre : et ainsi elle se mocqua de luy.

Tous simples pourtant, toutes drogues, toutes viandes et medecines, ne sont propres à tous : aux uns elles operent, aux autres, *blanque*. Encor ay-je veu des femmes qui, mangeant ces viandes chaudes, et qu'on leur en faisoit la guerre que par ce moyen il pourroit avoir du desbordement ou de l'extraordinaire, ou avec le mary ou l'amant, ou avec quelque pollution nocturne, elles disoyent, juroyent, et affermoyent que, pour tel manger, la tentation ne leur en survenoit en aucune maniere. Et Dieu sçait ! il falloit qu'elles fissent ainsi des rusées.

Or les dames qui tiennent le party de l'hyver disent que, pour les bouillons et mangers chauds,

elles en sçavent assez de receptes d'en faire d'aussi bons l'hyver qu'aux autres saisons. Elles en font assez d'experiences; et pour faire l'amour le disent aussi tres-propre : car, tout ainsi que l'hyver est sombre, tenebreux, quiete, coy, retiré de compagnies et caché, ainsi faut que soit l'amour, et qu'il soit fait en cachette, en lieu retiré et obscur, soit en un cabinet à part, ou en un coin de cheminée prés d'un bon feu, qui engendre bien, s'y tenant de prés et longtemps, autant de chaleur venericq que le soleil d'esté.

Comme aussi fait-il bon en la ruelle d'un lict sombre, que les yeux des autres personnes, cependant qu'elles sont prés du feu à se chaufer, penetrent fort malaisement, ou assises sur des coffres et licts à l'escart, faisant aussi l'amour, ou les voyant se tenir prests les unes des autres, et pensant que ce soit à cause du froid, et se tenir plus chaudement, cependant font de bonnes choses, les flambeaux à part bien loin reculez, ou sur la table, ou sur le buffet.

De plus, qui est meilleur quand l'on est dans le lict? C'est tous les plaisirs du monde aux amants et amantes de s'entr'embrasser et s'entre-joindre, s'entre-serrer et se baiser, s'entre-trousser l'un sur l'autre de peur du froid, non pour un peu, mais pour un longtemps, et s'entre-chauffer doucement sans se sentir nullement du chaud demesuré que produit l'esté, et d'une sueur extresme qui incommode grandement le deduit de l'amour : car,

au lieu de s'entretenir prés, et se resserrer et se mettre à l'estroit, il se faut tenir au large et fort à l'escart, et qui est le meilleur, disent les dames, par l'advis des medecins; les hommes sont plus propres, ardants et deduits à cela l'hyver qu'en l'esté.

¶ J'ay cogneu d'autres fois une tres-grande princesse, qui avoit un tres-grand esprit et parloit et escrivoit des mieux. Elle se mit un jour à faire des stances à la faveur et louange de l'hyver, et sa proprieté pour l'amour. Pensez qu'elle l'avoit trouvé pour elle tres-favorable et traitable en cela. Elles estoyent tres-bien faites, et les ay tenues long-temps en mon cabinet; et voudrois avoir donné beaucoup et les tenir pour les inserer icy : l'on y verroit et remarqueroit-on de grandes vertus de l'hyver, proprietez et singularitez pour l'amour.

¶ J'ay cogneu une tres-grande dame, et des belles du monde, laquelle veufve de frais, faisant semblant ne vouloir, pour son nouveau habit et estat, aller les aprés soupées voir la cour, ny le bal, ny le coucher de la reine, et n'estre estimée trop mondaine, ne bougeoit de la chambre, laissoit aller ou renvoyoit un chacun ou une chacune à la danse, et son fils et tout, et se retiroit en une ruelle; et là son amant, d'autres fois bien traitté, aymé et favorisé d'elle estant en mariage, arrivoit; ou bien, ayant soupé avec elle, ne bougeoit, donnant le bonsoir à un sien beau-frere, qui estoit de grand garde; et là traittoit et renouvelloit ses

amours anciennes, et en pratiquoit de nouvelles pour secondes nopces, qui furent accomplies en l'esté aprés. Ainsi que j'ay consideré depuis toutes ces circonstances, je croy que les autres saisons ne fussent esté si propres que cet hyver, et comme je l'ouy dire à une de ses darioletes.

Or, pour faire fin, je dis et affirme que toutes saisons sont propres pour l'amour, quand elles sont prises à propos, et selon les caprices des hommes et des femmes qui les surprennent : car, tout ainsi que la guerre de Mars se fait en toutes saisons et en tout temps, et qu'il donne ses victoires comme il luy plaist et comme aussi il trouve ses gendarmes bien appareillez et encouragez de donner leur bataille, Venus en fait de mesme, selon qu'elle trouve ses troupes d'amants et d'amantes bien disposez à leurs combats; et les saisons n'y font guieres rien, ny leur acception ny election n'y a pas grand lieu; non plus ne servent guieres leurs simples, ny leurs fruits, ny leurs drogues, ny drogueurs, ny quelque artifice que facent ny les unes ny les autres, soit pour augmenter leur chaleur, soit pour la rafraischir. Car, pour le dernier exemple, je connois une grand dame à qui sa mere, dez son petit aage, la voyant d'un sang chaud et bouillant qui la menoit un jour tout droit au chemin du bourdeau, luy fit user par l'espace de trente ans, ordinairement en tous ses repas, du jus de vinette, qu'on appelle en France ozeille, fust en ses viandes, fust en ses potages et avec bouillons,

fust pour en boire de grandes escuelles à oreilles sans autres choses entremeslées; bref, toutes ses sausses estoyent jus de vinette. Elle eut beau faire tous ces mysteres refrigeratifs, qu'enfin ç'a esté une illustrissime et grandissime putain, et qui n'avoit point besoin de ces pastez que j'ay dit pour luy donner de la chaleur, car elle en a assez; et si pourtant elle est aussi goulue à les manger que toute autre.

Or je fais fin, bien que j'en eusse dit davantage et eusse rapporté davantage de raisons et exemples; mais il ne faut pas tant s'amuser à ronger un mesme os; et aussi que je donne la plume à un autre meilleur discoureur que moy, qui sçaura soustenir le party des unes et des autres saisons : me rapportant à un souhait et desir que faisoit une fois une honneste dame espagnole, qui souhaittoit et desiroit de devenir hyver quand sa saison seroit, et son amy un feu, afin, quand elle viendroit s'eschauffer à luy par le grand froid qu'elle auroit, qu'il eust ce plaisir de la chauffer, et elle de prendre sa chaleur quand elle s'y chaufferoit, et de plus se presenter et se faire voir à luy souvent et à son aise, en se chauffant retroussée, esquarquillée, et elargie de cuisses et de jambes, pour participer à la veue de ses beaux membres cachez sous son linge et habillements d'auparavant, aussi pour la reschauffer encor mieux et luy entretenir son autre feu du dedans et sa chaleur paillarde.

Puis desiroit venir printemps, et son amy un jardin tout en fleurs, desquelles elle s'en ornast sa teste, sa belle gorge, son beau sein, voire s'y veautrant parmy elles son beau corps tout nud entre les draps.

De mesmes aprés desiroit devenir esté, et par consequent son amy une claire fontaine ou reluisant ruisseau, pour la recevoir en ses belles et fraisches eaux quand elle iroit s'y baigner et esgayer, et bien à plein se faire voir à luy, toucher, retoucher et manier, tous ses membres beaux et lascifs.

Et puis, pour la fin, desiroit pour son automne retourner en sa premiere forme et devenir femme et son amy homme, pour puis aprés tous deux avoir l'esprit, le sens et la raison, à contempler et rememorer tout le contentement passé, et vivre en ces belles imaginations et contemplations passées, et pour sçavoir et discourir entre eux quelle saison leur avoit esté plus propre et delicieuse.

Voilà comment cette honneste dame departoit et compassoit les saisons; en quoy je me remets au jugement des mieux discourans, quelles des quatre en ces formes pouvoyent estre à l'un et à l'autre plus douces et agreables.

¶ Ast'heure à bon escient me departs-je de ce discours. Qui en voudra sçavoir davantage et des diverses humeurs des cocus, qu'il fasse une recherche d'une vieille chanson qui fut faite à la cour,

il y a quinze ou seize ans, des cocus, dont le refrain est :

Un cocu meine l'autre, et tousjours sont en peine ;
Un cocu l'autre meine.

Je prie toutes les honnestes dames qui liront dans ce chapitre aucuns contes, si par cas elles y passent dessus, me pardonner s'ilz sont un peu gras en saupiquets, d'autant que je ne les eusse sceu plus modestement deguiser, veu la sauce qu'il leur faut. Et diray bien plus, que j'en eusse allegué d'autres encor plus saugreneux et meilleurs, n'estoit que, ne les pouvant ombrager bien d'une belle modestie, j'eusse eu crainte d'offenser les honnestes dames qui prendront cette peine et me feront cet honneur de lire mes livres. Et si vous diray de plus que ces contes que j'ay fait icy ne sont point contes menus de villes ne villages, mais vienent de bons et hauts lieux, et si ne sont de viles et basses personnes, ne m'estant voulu mesler que de coucher les grands et hauts sujets, encor que j'aye le dire bas ; et, en ne nommant rien, je ne pense escandaliser rien aussi.

Femmes, qui transformez vos marys en oyseaux,
Ne vous en lassez point, la forme en est tres-belle.
Car, si vous les laissez en leurs premieres peaux,
Ilz voudront vous tenir tousjours en curatelle,
Et comme hommes voudront user de leur puissance ;
Au lieu qu'estans oyseaux, ne vous feront d'offense.

AUTRE.

Ceux qui voudront blasmer les femmes amiables
Qui font secretement leurs bons marys cornards,
Les blasment à grand tort, et ne sont que bavards.
Car elles font l'aumosne et sont fort charitables.
En gardant bien la loy à l'aumosne donner,
Ne faut en hypocrit la trompette sonner.

VIEILLE RIME DU JEU D'AMOURS,

QUE J'AY TROUVÉE DANS DES VIEUX PAPIERS.

Le jeu d'amours, où jeunesse s'esbat,
A un tablier se peut accomparer.
Sur un tablier les dames on abat,
Puis il convient le trictrac preparer,
Et en celuy ne faut que se parer.
Plusieurs font Jean. N'est-ce pas jeu honneste,
Qui par nature un joueur admoneste
Passer le temps de cœur joyeusement?
Mais, en defaut de trouver là raye nette,
Il s'en ensuit un grand jeu de torment.

Ce mot de *raye nette* s'entend en deux façons; l'une pour le jeu de la *raynette* du trictrac, et l'autre, que, pour ne trouver la *raye nette* de la dame avec qui l'on s'esbat, on y gaigne bonne verolle, de bon mal et du torment.

NOTES

Page 1. Le duc d'Alençon fut appelé plus tard le duc d'Anjou. Il mourut à Château-Thierry, le dimanche 10 juin 1584, d'un flux de sang, qui l'avait réduit à n'être plus qu'une ombre. Nevers, dans ses Mémoires (t. I, p. 91), prétend qu'il fut empoisonné par une dame de ses maîtresses. On lui fit à Paris de magnifiques funérailles, d'après ce que rapporte L'Estoile. Ce prince n'était point beau ; son nez difforme et bourgeonné lui mérita une épigramme lors de l'expédition des Flandres :

Flamands ne soyez estonnez
Si à François voyez deux nez :
Car par droit, raison et usage,
Faut deux nez à double visage.

4. Le mot popularisé par Molière ne date pas de ces époques; on l'employait très anciennement, et dès le XIIIe siècle nous voyons un homme payer une amende de vingt onces d'or pour avoir appelé *coucou* un mari malheureux. (*Usatica regni Majorici, anno* 1248). Au milieu du XVe siècle, dans une lettre de rémission accordée à un coupable, on trouve cette singulière mention : « Cogul, qui vault autant à dire, selon le langage du païs, comme coulz ou couppault, et est l'une des greigneurs injures que l'en puist dire a homme marié. » Quelquefois même on disait tout simplement *coux :*

Suis-je mis en la confrairie
Saint Arnoul le seigneur des Coux.

Mais ce ne fut guère que vers le XVe siècle qu'apparut la confusion entre ce mot et l'oiseau d'avril; on expliqua par une fable le nom de ce coucou, dont le nom n'imitait que le cri, tandis que le mot cocu venait, lui, d'un primitif bas latin *cugus*. « Couquou, ainsi nommé de son chant, et pour ce que ce bel oiseau si renommé va pondre au nid des autres oiseaux... par antithèse et contrarieté, on appelle celuy là cocu, au nid duquel on vient pondre. » (Bouchet, *Serées*.) Il y a d'ailleurs une pièce de Passerat sur la métamorphose du coucou qui mérite d'être signalée. (Bib. Nat., manuscrit français, 22565, f° 24 v°.)

P. 6, l. 4. Voyez la XVIIIe nouvelle. « Une belle jeune dame expérimente la foy d'un jeune escolier avant que luy permettre davantage sur son honneur. »

7, 15. Le protonotaire Baraud était de ces hommes d'église dont Brantôme parle ailleurs : « C'estoit la coutume de ce temps là des protonotaires, et même de ceux de bonne maison, de n'estre guères sçavans, mais de se donner du bon temps », etc.

10, 15. Bussy d'Amboise fut tué le 19 août 1579, par Montsoreau, qui avait forcé sa femme à donner un rendez-vous à son amant. Le piquant de cette triste histoire était que le « messager d'amours » des amoureux se trouvait être un magistrat, lieutenant-criminel de Saumur. Bussy d'Amboise touchait les bénéfices d'une abbaye de Touraine, Bourgueil.

10, 25. Cosme Ier de Médicis, qui fit empoisonner sa femme Éléonore de Tolède. La fille dont parle Brantôme était Isabelle, qu'il avait mariée à Paolo Orsini, duc de Bracciano. Mais Cosme avait pour cette fille une affection trop marquée : bien que mariée, il voulait qu'elle habitât toujours Florence et ne le quittât point. Vasari, qui peignait pour les Médicis une des voûtes du *Palais-Vieux*, surprit un jour le père et la fille, et raconte l'aventure étrange dont il fut témoin. A la mort de Cosme, Paolo Orsini appela Isabelle dans son appartement et là, dit Litta : « *Freddamente con una corda al collo nella notte del* 16 *juglio* 1576, *nell' atto di consumare il matrimonio la soffocò* ». (Medici, t. IV,

tavola XIV.) Cette malheureuse femme était l'une des merveilles de ce temps : belle, lettrée, musicienne, elle avait tous les brillants avantages de l'esprit et du corps. Entre temps, elle avait eu pour amant Troïle Orsini, attaché comme garde du corps à son mari, et qui fut assassiné en France, où il s'était retiré.

P. 12, l. 1. René de Villequier tua Françoise de La Marck, sa femme, fille naturelle du sieur de Montbason, en pleine cour, à Poitiers, où se trouvait le roi, le 1er septembre 1577. Du même coup, il égorgea une servante « qui luy tenoit un miroir, et luy aidoit à se pimplocher ». Le *Journal de Henri III* laisse entendre que le roi avait ordonné cette mort au mari complaisant pour se venger d'un refus. Le fait est que Villequier connaissait de longue date la conduite de sa femme. Des vers satiriques font justice de ce complaisant, dont la colère s'était si étrangement éveillée. S'adressant au passant, qui est censé fouler le tombeau de la victime, l'auteur dit :

Va, passant, car elle a justement le sallaire
Que merite à bon droit toute femme adultere,
Et luy (Villequier), soit pour jamais dit l'infame bourreau
De celle dont il fut autrefois maquereau.

12, 18. Sampietro (Voyez Brantôme, édit. Lalanne, t. VI, p. 214, note 3). Il avait épousé Vanina d'Ornano. Devant la cour, où on l'appela, il répondit simplement : « Qu'importe à la France la bonne ou la mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme ? » Et il fut absous.

13, 5. C'est encore ici une allusion à Paolo Orsini, duc de Bracciano, qui ne put rejoindre Troïle Orsini, et ne tua Isabelle que pour épouser Victoire Accoramboni, dont il avait fait massacrer le mari. (Litta, ORSINI, t. VII, tav. XXIX.)

13, 16. Paul de Caussade de Saint-Mégrin, mignon du roi, fut tué, au sortir du Louvre, par une bande d'assassins conduits par Mayenne. Il était l'amant de Catherine de Clèves, duchesse de Guise. Henri IV, alors roi de Navarre, qui n'aimait pas les mignons, et pour cause, dit à ce propos : « Je sçay bon gré au duc de Guise de n'avoir pu souffrir

qu'un mignon de couchette comme Sainct-Maigrin le fist cocu. C'est ainsi qu'il faudroit accoustrer tous les autres petits galands de cour qui se meslent d'approcher les princesses pour les muguetter. »

P. 14, l. 4. La famille d'Avalos était originaire d'Espagne, et donna à l'Italie le marquis de Pescaïre, l'un des plus grands capitaines du XVIe siècle. C'est de lui que parle Brantôme sous le nom de *vice-roy*. Marie d'Avalos était mariée à Charles Gesualdo, prince de Venouse, et était nièce de ce marquis de Pescaïre et de del Guasto, dont Brantôme dit qu'il était si « dameret » qu'il parfumait jusqu'aux selles de ses chevaux. Ce fut ce dernier qui perdit la bataille de Cérisoles, en 1544.

16, 19. *Iliade*, chant III, vers 120 et suiv. — ligne 26. Françoise de Daillon, mariée à Jacques de Rohan. Elle fut sauvée par miracle, dit la chronique de Jean Bourdigné, en 1526.

17, 22. Brantôme veut-il parler de Francoise de Foix, dame de Chateaubriant, dont un vieux factum de 1606 dit cette phrase bien vraie : « Elle pouvoit ce qu'elle vouloit, et vouloit beaucoup de choses qu'elle ne devoit nullement. Tant qu'elle a vescu, son mary a esté des plus affligez et des plus tourmentez de son corps. » (*Factum pour M. le connestable contre Madame de Guise*, 1606, in-4°.) C'est là d'ailleurs l'avis de Gaillard dans son *Histoire de François Ier*, t. VII, p. 179, édit. de 1769, qui voit dans ce passage une allusion à Mme de Chateaubriant.

19, 3. A rapprocher de cette historiette insérée dans *la Confession de Sancy*, dans laquelle l'auteur parle d'un brave catholique marié à 60 ans avec un tendron de 20, et qui pratiquait le précepte d'Hans Carvel, accusant les huguenots d'être cause de toutes ses misères, ce qui était au moins une prétention bizarre.

21, 30. Philippe II fit empoisonner sa femme Élisabeth de Valois, qu'il soupçonnait d'adultère avec l'infant don Carlos, son propre fils à lui.

22, 20. Louis le Hutin fit étrangler sa femme Margue-

rite de Bourgogne, au Château-Gaillard. Elle y avait été enfermée dès 1314. Quant à Gaston II de Foix, outré de la vie de débauche de Jeanne d'Artois sa mère, il obtint de Philippe de Valois un ordre d'internement en 1331.

P. 23, l. 5 et suiv. Anne de Boulen, qui fut cause du schisme dit anglican. Le roi ayant eu des preuves de son infidélité, la fit décapiter et la remplaça par Jeanne Seymour. Quant au *change* dont parle Brantôme, Henry VIII le poussait si loin qu'il fit décapiter Catherine Howard, dont la virginité ne lui parut point suffisamment démontrée, — ligne 16. Brantôme fait ici confusion. Baudoin II avait épousé Morphie, fille du prince de Mélitine, mais ne paraît pas avoir été marié auparavant. Veut-il parler de Baudoin Ier, qui répudia la fille du prince d'Arménie, et ensuite Adèle de Monferrat? (*Cf.* Guillaume de Tyr, liv. II, c. xv.)

23, 26. Ce divorce fut très sensible à Louis le Jeune, parce qu'il fallut du même coup se séparer du duché d'Aquitaine, et mettre au rebut le beau sceau équestre qu'il s'était fait graver en qualité de duc.

24, 15. Suétone, *César*, c. vi. C'est de Clodius que veut parler Brantôme; mais Cicéron n'a jamais prononcé le discours en question.

25, 12. Brantôme (édit. Lalanne, t. VIII, p. 198) rapporte encore cette histoire, mais sans donner plus de détails.

26, 22. Fulvia. (Salluste, c. xxiii.)

27, 6 et suiv. Brantôme ne paraît pas connaître très bien les personnages dont il parle ici. *Hostilla,* c'est *Orestilla; Tullia,* c'est *Lollia; Herculalina,* c'est *Urgulanilla.*

28, 23. Serait-ce de la même personne que parle la chanson?

On void Simonne
Proumener aux bordeaux
Matin, soir, nonne,
Avec ses macquereaux.

(Bib. Nat., ms. français 22565, f° 41v°.)

P. 29, l. 12. C'est évidemment ici l'un des passages les plus curieux de ce livre des *Dames*, et je suis heureux de lever un des doutes de M. Lalanne. C'est bien d'une statue qu'il s'agit, et cette pièce antique fut trouvée en 1594, le 21 juillet, dans un champ, près du prieuré de Saint-Martin. Elle était dans un état de conservation admirable. Malheureusement Louis XIV, ayant plus tard réclamé la statue, on la chargea sur un chaland qui coula en pleine Garonne, et depuis elle fut perdue. (O'Reilly, *Hist. complète de Bordeaux*, 1863, in-8°, t. II.) Dans la description de la statue, il est dit qu'elle avait un sein découvert et les cheveux frisés, ce qui ne répond qu'à moitié au type de Visconti (*Iconographie romaine*, t. II, planche 28), dans lequel Messaline n'est point décolletée et porte son fils. La statue de Bordeaux était-elle bien une Messaline? M. Lalanne, qui a depuis retrouvé des documents, prépare un article à ce sujet.

32, 3. Brantôme se trompe : Néron fit tuer Octavia. (Voyez Suétone, *Nero*, cap. xxxv.)

33, 28. Philippe-Auguste répudia Ingeburge après vingt-huit jours de mariage, et épousa Agnès de Méranie. Plus tard, il la reprit (1201). Ingeburge passait pour avoir un vice secret dont le roi se montra fort courroucé.

34, 20. Charles VIII, fiancé à Marguerite, fille de l'archiduc Maximilien, qu'il renvoya pour épouser Anne de Bretagne en 1491. Louis XII répudia Jeanne pour épouser la veuve de Charles VIII.

35, 25. Alphonse V, roi d'Aragon, qui laissa des sentences recueillies par Antoine de Palerme.

36, 20. XXII° nouvelle. M. de Bernage était écuyer d'écurie du roi Charles VIII, et seigneur de Civray, près Chenonceaux.

37, 20. C'est non pas Sémiramis, mais Thomyris, qui, selon Justin (liv. I) et Hérodote (liv. II), plongea la tête de Cyrus dans une cuve de sang. Xénophon dit, au contraire, que Cyrus mourut de sa belle mort.

40, 14. Albert de Gondy, duc de Retz, était réputé mettre en pratique les préceptes de l'Arétin. Sa femme, Claudine Catherine de Clermont, mérita, peut-être à tort,

de prendre place dans le pamphlet intitulé : « Bibliothèque de Mme de Montpensier. »

P. 42, l. 8. D'après M. Lalanne, c'est d'Elephantis qu'il s'agit dans ce passage ; son ouvrage portait le titre peu équivoque de καταλίσεις. Cyrène, elle, était la Δωδεκαμήχανος d'Aristophane.

43, 2 et suiv. Je pense avec M. Lalanne que ce prince n'était autre que le duc d'Alençon. Quant à la fable de l'accouplement des lions, elle venait encore d'une erreur d'Aristote, répétée jusqu'au XVIIIe siècle par la plupart des naturalistes.

46, 24. Livre II, ode II.

47, 6. C'était un Florentin, nommé Louis di Ghiaceti, en français *Adjacet*, qui s'était enrichi en traitant d'impôts avec le roi. Il épousa la belle Mlle d'Atri, et pour lui plaire il avait acheté, moyennant 400,000 l., la terre de Chateauvilain. Mme de Chateauvilain était un modèle de vertus, à en croire Brantôme ; seulement nous nous demanderions volontiers, avec l'auteur des notes au *Journal de Henri III*, où cette dame avait pu apprendre la vertu, à la cour ou chez son mari? Indépendamment de cette galerie de tableaux obscènes dont il est ici fait mention, Louis Adjacet avait des maîtresses dont il s'amusait avec le mauvais goût des riches parvenus. Un soir, il avait fait broder des robes à trois d'entre elles à son chiffre sans les en prévenir, et, pendant toute une soirée, il les exposa à la risée et aux mauvaises langues, sans qu'elles s'en doutassent le moins du monde. Le comte de Chateauvilain fut tué en 1593 par un officier, et sa femme se retira à Langres, où elle vécut avec ses enfants.

48, 9. Arioste, *Orlando furioso*, chant XLII, strophe 98.

Ecco un donzello a chi l'ufficio tocca
Pon sù la mensa un bel nappo d'or fino...

48, 19. Sans doute Bernardin Turissan? Peut-être Brantôme parle-t-il ici du *Ragionamento della Nanna*, imprimé à Paris en 1534, sans nom de libraire. Le *peggio* devait être quelqu'un de ces livres infâmes venus d'Italie, et que les seigneurs de la cour se disputaient. La *Nanna* était d'ail-

leurs bien connue à la cour de France. (Voy. *le Divorce satyrique,* au t. I du *Journal de Henri III,* édit. de 1720, p. 190.)

P. 50, l. 20. Ce Bonvisi, banquier à Lyon, avait eu comme garçon de recettes le maréchal de Retz, fils d'un Gondi, lequel avait fait banqueroute à Lyon. (Notes de la *Confession de Sancy*, édit. 1720, t. II, p. 244.)

62, 12. Les Sanzay étaient une famille de Poitou établie en Bretagne. René de Sanzay, chef de la famille au moment dont il est question, eut quatre fils : René, Christophe, Claude et Charles. René continua la lignée. Claude fut son lieutenant en 1569, comme colonel du ban. Charles fut marié et ne mourut qu'en 1646 (?). Christophe le second était protonotaire apostolique. Il faut croire que Brantôme parlait de Claude. De plus, le connétable de Montmorency étant mort en 1568, et Claude ayant été lieutenant de son frère en 1569, il est à supposer que l'aventure dont il est fait mention lui était arrivée antérieurement, puisque le connétable s'emploie à sa rançon. (Bib. Nat., Cabinet des titres, art. SANZAY.)

64, 27. Cicéron, *De officiis,* liv. III, cap. IX.

65, 14. C'était le deuxième fils de Charles V : il fut assassiné à la porte Barbette, au bout de la rue Vieille-du-Temple, en 1407, par les ordres de Jean Sans peur. Il avait longtemps entretenu des relations adultères avec Isabeau de Bavière, sa belle-sœur. La dame dont il est question ici était Marie d'Enghien, femme d'Aubert de Cany, et mère du Bâtard d'Orléans. Depuis, cette historiette a inspiré plusieurs conteurs, tels que Bandello, Strapparda, Malespini, etc. Voyez aussi la première des *Cent Nouvelles nouvelles.*

69, 2. Emmanuel Philibert, duc de Savoie, surnommé *Tête de fer.* Il avait épousé Marguerite, sœur de Henri II. C'est pendant ce voyage que la duchesse Marguerite tenta d'obtenir de son neveu Henri III la rétrocession de quelques places restées à la France. (Litta, t. VI, tav. XIV.)

70, 2. Sainte-Soline abandonna Strozzi au combat des îles Tercères. (Voyez ci-après la note de la page 120.)

P. 71, l. 5. Nous avons corrigé le manuscrit de Dupuy qui porte ici *Devanne*. C'est bien Évadné qu'a voulu dire Brantôme. Évadné était fille de Mars, — d'autres disent Iphis, — et de Thébé. Voici les vers d'Ovide sur cet acte de désespoir conjugal.

Accipe me Capaneu, cineres miscebimus, inquit,
Iphias! In medios insiluitque rogos.

Alceste, elle, se dévoua pour son mari : Hercule la ramena des enfers. (Voy. Claudien, XXIX, 12.)

72, 10. Voyez Guillaume de Tyr, liv. XI, qui raconte cette anecdote sur Tancrède. — Bertrade d'Anjou, femme de Foulques, fut enlevée par Philippe Ier, à qui elle donna, entre autres enfants, Cécile, mariée à Tancrède.

72, 26. Rapprochez cette sauvagerie albanaise de l'histoire du conseiller Jean Lavoix, lequel vivait avec une femme de procureur nommé Boulanger. Celle-ci ayant résolu de rompre cette liaison, le conseiller en prit un tel dépit qu'il la fit taillader et défigurer, bien que cependant il n'eût pu lui faire arracher le nez. Il fut absous après avoir payé ses juges. On fit sur lui cette chanson :

Chasteauvillain, Poisle et Levois
Seront jugez tous d'une voix
Par un arrest aussi leger
Que fust celluy de Saint-Leger.
Car le malheur est tel en France
Que tout se juge par finance.

(Bib. Nat., ms. français, 22563, f° 101.)

74, 27. Voyez les *Annales d'Aquitaine*, f° 140 v°. — Jeanne de Montal, mariée à Charles d'Aubusson, sieur de La Borne. Ce Charles avait eu des relations avec la prieure de Blessac et en avait eu quatre enfants. Il fut jugé pour faits de brigandage et de vol à main armée dans les couvents de son voisinage, et pendu le 23 février 1533 (Anselme, t. V, p. 335). Une généalogie de Pierre Robert dit précisément ce que rapporte ici Brantôme.

75, 6. Voyez Brantôme, édit. Lalanne, t. VIII, p. 148.

Il doit y avoir ici confusion. Jacques d'Aragon, roi titulaire de Majorque, mourut dans une expédition en 1375, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

P. 77, l. 10. Cette opinion que la femelle du furet mourait au temps des amours si elle ne trouvait un mâle pour la satisfaire était encore accréditée chez les naturalistes du commencement du XIXe siècle. M. Lalanne se trompe en parlant ici de l'hermine, qui, elle, meurt au contraire de la moindre souillure :

Et moi je suis si délicate
Qu'une tache me fait mourir.

(Florian, *fables*, liv. III, fab. xiii.)

81, 18. *Brindes !* expression espagnole, comme nous dirions aujourd'hui en langage vulgaire : *A la vôtre.*

83, 2. Nouvelle III.

83, 6. On classifiait les maris malheureux ainsi qu'il suit, d'après une pièce de vers latins :

Celluy qui, marié, par sa femme est coqu
Et [qui] pas ne le sçait, d'une corne est cornu.
Deux en a cestuy-là qui peut dissimuler;
Qui le voit et le souffre, icelluy trois en porte;
Et quatre cestui-là qui meine pour culler
Chez luy des poursuivants. Cil qui en toute sorte
Dit qu'il n'est de ceux-là, et en sa femme croid,
Cinq cornes pour certain sur le front on luy void.

(Bib. Nat., ms. français 22565, f° 41.)

83, 30. C'est Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui fit tant murmurer l'armée lors de son mariage avec Emmanuel Philibert, duc de Savoie.

84, 14. Boccace, VIIe nouvelle de la seconde journée.

85, 16. Mlle de Limeuil était la maîtresse du prince de Condé. Pendant le voyage de la cour à Lyon, en

juillet 1564, elle accoucha dans la garde-robe de la reine mère, qui, furieuse, la fit enfermer aux Cordeliers d'Auxonne. Mais la *Confession de Sancy* et plusieurs auteurs du temps diffèrent de Brantôme en ce qu'ils disent que l'enfant, un fils et non une fille, mourut aussitôt. Les huguenots firent des vers sur l'aventure; mais la demoiselle n'en épousa pas moins un Italien, Scipion Sardini, pour lequel elle oublia vite le prince de Condé. Mlle de Limeuil s'appelait Isabelle de La Tour de Turenne, et était dame de Limeuil.

P. 86, l. 14. Cosme Ier, duc de Toscane. (Voyez la note de la page 10, ligne 25). D'ailleurs, le pape Alexandre VI était aussi un peu dans ce cas.—La dernière phrase du paragraphe, à partir de *Il eust esté...* est omise dans le manuscrit 608.

87, 18. Ferdinand II, marié à la sœur de son père, fille du roi de Naples et non de Castille. — Ligne 22. Il y a une fort belle pierre gravée d'après les ordres de Caligula, sur laquelle sont représentées les trois sœurs (Voyez : Visconti, *Icon. Rom.*, t. II.)

91, 17. *La Nanna* de l'Arétin, dans son chapitre des Femmes mariées, rapporte de semblables pratiques pour tromper sur la vertu des jeunes épousées.

94, 23. Henri IV, frère d'Isabelle de Castille. Le jeune homme choisi n'était pas un gentilhomme, mais simplement un Antinoüs de mince origine que le roi créa duc d'Albuquerque. Un enfant naquit de cette complaisance, Jeanne, mais elle ne régna point. La Castille lui préféra Isabelle, sœur de Henri IV.

96, 29. Il y a peut-être ici une allusion discrète à la passion inspirée à Henri IV par Mlle de Tignonville, qui fut intraitable jusqu'à ce qu'elle fût mariée. (Voy. la *Confession de Sancy*, au tome II, p. 128 du *Journal de Henri III.*)

101, 26. M. de Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers. Je ne sais s'il prononça le mot, mais sa grâce lui vint à temps. Le bourreau lui avait déjà demandé pardon de le tuer, selon l'usage, et s'apprêtait à lui trancher la tête

quand un clerc du greffe criminel, Mathieu Dolet, se leva et lut la lettre royale qui commuait la peine capitale en une étroite prison : la lettre était du 17 février 1523. (Ms. Saint-Germain, 1556, f° 74). — Ligne 28. Toute la phrase, à partir de *desja sur l'eschaffault,* jusqu'à *il ne dit autre chose,* a été omise dans le manuscrit de Dupuy.

P. 103, l. 11. « Le diable que tu portes au col ». Allusion au démon que terrassait l'archange saint Michel, et qui se trouvait représenté sur le collier de l'ordre. Il est assez difficile de savoir de quelle dame Brantôme parle ici : le collier de Saint-Michel s'était donné à tant de gens qu'on l'appelait « le collier à toutes bestes ». (Castelnau, *Mémoires,* I, p. 363.)

103, 12. Le duc d'Étampes, chevalier de l'ordre et gouverneur de Bretagne, mari complaisant et bénévole.—François de Vivonne, sieur de la Chasteigneraie, était des moins endurants de la cour. La princesse de la Roche-sur-Yon ayant un jour assez sottement réclamé de lui un service domestique, il la traita de « petite princesse crottée », ce qui fit beaucoup rire le roi François Ier. Il fut tué par Jarnac dans un duel célèbre.

104, 17. D'où Brantôme tire-t-il cette histoire? Gui de Châtillon avait dépensé en festins la majeure partie de sa fortune, et vendit lui-même son comté à Louis d'Orléans. D'ailleurs, celui-ci n'avait guère que dix-sept ans à cette époque; il semble difficile d'admettre qu'il eût entretenu des relations suivies avec une femme d'un âge mûr. Après la mort de Gui, Marguerite se remaria avec un officier du duc d'Orléans.

106, 17. La reine Marguerite de Valois apparemment. « Avez-vous jamais veu ses amans, excepté quelques-uns, enrichis de ces mains, vous qui voyez les prisons pleines de ceux qu'elle appauvrit ». (*Divorce satyrique,* t. I, p. 198. — ligne 25. C'est de la même princesse qu'il s'agit ici. Martigues, un de ses amants, avait reçu d'elle une écharpe et un petit chien qu'il portait aux escarmouches. Ce fut sur cette manie de broder les écharpes que Ronsard fit ces vers, en comparant Marguerite à la Muse :

Vous d'un pareil exercice
Mariez par artifice,
Desur la toile en maint trait,
L'or et la soye en portrait.

(La Charité.)

P. 109, l. 1. Henri III, qui eut des relations passagères avec Catherine Charlotte de La Tremoille, femme du prince de Condé. Mais sa victoire fut trop facile, la princesse était corrompue à l'excès. Dans la suite, le roi la prostitua à l'un de ses pages, avec lequel elle tenta d'empoisonner le prince son mari. Le coup avorta. Déférée à la Cour, elle fut graciée; mais un malheureux domestique nommé Brilland fut tiré à quatre chevaux. Il est assez curieux de citer ici les vers mis au bas du portrait de cette princesse par le graveur Jaspar Isaac :

Graveur, tu monstres avoir trop de presumption,
Voulant portraire ici cette auguste princesse;
Veux tu la peindre au vrai d'une gentille adresse,
Peins au vif la Vertu *et la* Religion.

— 21. C'est encore Henri III qui avait débauché Marie de Clèves, première femme du même prince de Condé.

110, 25. Louis de Béranger du Guast, l'un des favoris d'Henri III, assassiné en 1575 par M. de Viteaux. Son épitaphe est au manuscrit français 22565, f° 90 r°, de la Bibliothèque Nationale. Brantôme, qui se vante d'être homme d'épée, oublie d'Aubigné, qui l'était aussi.

113, 6. Faire un voyage à Saint-Mathurin était une expression proverbiale pour signifier que quelqu'un était fou. Henri Estienne prétend que ce saint est de pure fantaisie; quoi qu'il en soit, il passait pour guérir les fous, et les chansons satiriques du temps sont pleines d'allusions à cette vertu curative. (Voyez *Journal de Henri III*, édit. de 1720, t. II, p. 307 et 308.)

— 27. M. Lalanne prouve par un texte de Spartien que cette anecdote est apocryphe, ou que tout au moins Brantôme l'a embellie pour ses propres besoins. (*Dames*, tom. IX, p. 116.)

P. 115, l. 9. Encore un passage embelli. Faustine mourut avant qu'Antoninus Commodus fût empereur. De plus, on ne fit que la laver (*sublevare*, dit le texte) avec le sang du gladiateur. (J. Capitolin, *Marc-Antoine le Philosophe*, chap. XIX.)

119, 25. Allusion discrète et voilée aux amours de Marguerite de Valois et de la duchesse de Nevers avec La Môle et Coconas. Compromis dans l'affaire des maréchaux de Cossé et de Montmorency, La Môle, gentilhomme provençal, et Coconas, Piémontais, furent décapités en place de Grève sur la fin d'avril 1574, et non tués à l'ennemi, comme essaye de l'insinuer Brantôme. Les deux princesses, folles de douleur, transportèrent les corps dans leurs carrosses au lieu de leur sépulture, à Montmartre, et firent embaumer les têtes, qu'elles conservèrent. (*Mémoires de Nevers*, I, p. 75, et *le Divorce satirique*.)

120, 30. C'est Philippe Strozzi, maréchal de France, né à Venise. Créé lieutenant de l'armée navale en 1579 pour aller soutenir les prétentions d'Antoine de Portugal, il fut défait le 28 juillet 1583, et mis froidement à mort par Santa Cruz, son rival. (*Vie et mort... de Philippe Strozzi*. Paris, Guil. Lenoir, in-8°, 1608.)

125, 21. Thomas de Foix, seigneur de L'Escu ou Lescun, était frère de Mme de Chateaubriant, maîtresse de François Ier. Il fut pris à Pavie et porté blessé à mort chez cette dame dont parle Brantôme. C'est lui qui, par la capitulation de Crémone, en 1522, fit perdre l'Italie à la France. (Guicciardini, t. III, p. 473, édit. in-4° de Fribourg, 1775.)

127, 7. Paul Jove, *Dialogo delle imprese militari ed amorose*, 1559, in-4°, page 13.

— 17. Blaise de Montluc, auteur des *Commentaires*, Gascon endiablé, créé maréchal de France en 1574. Le siège de La Rochelle, dont il est ici fait mention, est celui de 1573. Pour les détails sur ce personnage, voy. de Ruble, édit. des *Commentaires*, 1854-74, 5 vol. in-8°.

129, 6. Joachim du Bellay, *Œuvres françoises*, 1573, in-8°, folio 464 au verso.

P. 130, l. 25. Il y a aux Estampes de la Bibliothèque Nationale, collection Hennin, t. III, f° 64, une planche satirique représentant ce que Brantôme dit là. Une dame remet à son mari la clef de sa ceinture ; mais derrière le lit, l'amant, caché par une duègne, reçoit de celle-ci une clef semblable à celle du mari. Cet instrument de jalousie était le *cingulum pudicitiæ* des Romains, le *cadenas florentin* du XVIe siècle. Henri Aldegraver a aussi gravé sur une gaîne de dague une dame affublée de ce cadenas. (Bartsch, *peintre-graveur*, VIII, p. 437.) Ces raffinements de jalousie étaient italiens, comme d'ailleurs les raffinements de débauche dont Brantôme va parler page 190. (Voyez à ce sujet la *Description de l'Ile des Hermaphrodites*. Cologne, 1724, in-8°, p. 43.)

131, 17. Lampride, *Alexandre Sévère*, chap. XXII. Brantôme puise son appréciation dans quelque note que je n'ai pu retrouver ; mais elle est un parfait contresens : Alexandre Sévère, au contraire, reléguait les eunuques aux gynécées.

132, 9. Nicolas d'Estouteville, seigneur de Villeconnin, et non *Villecouvin*, gentilhomme de la Chambre, mort à Constantinople en février 1567. Il était allé en Turquie cacher quelque chagrin d'amour ou de politique. Voici son épitaphe :

Le preux Villeconin en la fleur de ses ans,
Hélas ! a delaissé nos esbatz si plaisans,
Laissant au temple sainct de la digne Memoire
Son labeur, son renom, son honneur et sa gloire.

La pièce d'où nous tirons ces renseignements a été signalée par M. Lalanne, mais non analysée par lui. Elle est dédiée à Charles de Téligny, gendre de Coligny, gentilhomme calviniste, comme d'ailleurs l'était Villeconnin, si j'en juge par la confession que lui fait faire l'auteur. La pièce se trouve au manuscrit français 22561 de la Bibliothèque Nationale, f° 32 v° de la seconde foliotation. On ne trouve aucune autre mention détaillée de ce personnage, et l'anecdote de Brantôme a ceci de curieux qu'elle explique la subite fortune du fameux de Retz. (Voyez aussi Brantôme, édit. Lalanne, t. IV, p. 308.)

134, 1. Le docteur *Subtil*, surnom de J. Scott ou Duns.

P. 135, l. 2. Sainte Sophronie.— Ligne 8. Voyez de Thou, liv. XLIX. Il y avait à la cour de France d'autres dames échappées de Chypre, qui étaient loin de ressembler à cette héroïne. Témoin la Dayelle, dont Brantôme parle dans ses *Dames illustres*, au chapitre de Catherine de Médicis, et qui servit à amuser le roi de Navarre. (*Journal de Henri III*, édit. de 1720, t. II, p. 142.)

139, 16. Nous avons vainement cherché partout le chapitre dont parle Brantôme; il n'en est rien resté, du moins à notre connaissance. — Guillot le Songeur est, dit M. Lalanne, Don Guilan el Cuidador de l'*Amadis de Gaule*.

144, 7. Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos, enfermée par son père dans une tour d'airain, où Jupiter pénétra en pluie d'or. — ligne 11. On disait ceci en vers de la belle Mme de Simiers :

Je sçay une beauté qui sçaura bien lier
Le cœur de ses amants qui ont bonne escarcelle;
Vous les connoissez bien, madame de Cimier...

(Cité par Niel, *Portraits de personnages illustres*, article de Mme de Simiers.)

145, 5. C'est une allusion au duc Henri de Guise. Sans compter « les amants de couchette », la princesse Catherine de Clèves, sa femme, avait eu beaucoup d'autres intrigues. (Voy. *La Confession de Sancy*, chap. VIII, aux notes.)

148, 10. Cette allusion un peu obscure doit s'entendre de ce que nous appellerions aujourd'hui le *courrier*, qui, si chargé qu'il soit, doit prendre encore le nouveau voyageur qui arrive.

149, 17. En procédant par élimination, on arrive à penser avec M. Lalanne que le voyage dont Brantôme parle ici était celui d'Écosse. Il avait accompagné la reine Marie Stuart en août 1561, lors de son départ de France. Riccio, qui était ce favori de « basse qualité », était arrivé un an plus tard; mais Brantôme, qui raconte un fait passé depuis longtemps, ne précise rien : il répond à une demande de la reine Catherine, sans doute.

151, 20. Il y a *nonchalant* dans les anciennes éditions.

Chalant, donné par le manuscrit 608, est une lecture préférable en ce sens qu'elle favorise le jeu de mots.

P. 152, l. 4. Il s'agit dans ce passage, où Brantôme avoue si ingénument ses ruses de courtisan, de la reine d'Espagne Élisabeth, femme de Philippe II. La sœur de la princesse était Marguerite, reine de Navarre. Les deux jeunes infantes dont on examinait les portraits en détail étaient : la première, Isabelle-Claire-Eugénie, mariée depuis à Albert d'Autriche, et qui prit l'habit monastique sur la fin de sa vie ; l'autre, Catherine, qui épousa Charles-Emmanuel de Savoie en 1585. Il est aujourd'hui difficile de chercher la ressemblance des jeunes princesses avec leur père, malgré la multiplicité des portraits de tous ces personnages ; pour être dans le vrai, on peut dire qu'elles n'étaient guère plus belles que leur mère. (Voyez le beau crayon de la reine Élisabeth à la Bibliothèque Nationale, Estampes Na 21, f° 69). — ligne 27. Les deux Joyeuse : M. du Bouchage, le second, était un gai compagnon.

153, 24. Marguerite de Lorraine, mariée à Anne de Joyeuse, le favori de Henri III. La belle-sœur dont parle Brantôme ne pouvait être ni Mme de Mercœur, ni Mme du Bouchage, que les plus cruels pamphlétaires ont épargnées ; mais c'était sans aucun doute Henriette de Joyeuse, duchesse de Montpensier.

154, 12. François de Vendôme, vidame de Chartres? (Voyez *Fæneste,* édit. de 1729, p. 345.)

— 25. N'est-ce point là une anecdote greffée sur l'histoire rapportée page 94, ligne 23 ? Il est vrai que la reine n'eut qu'une fille, et que Brantôme parle ici de trois enfants.

156, 23. Arioste, *Orlando furioso*, chant v^e^, strophe 57.

Io non credo, signor, che ti sia nova
La legge nostra...

158, 18. Comment Brantôme peut-il raconter de sang-froid ces absurdes histoires, lui qui avait des amis dans le camp huguenot?

P. 160, l. 28. Plusieurs personnes portaient à ce moment ce nom de Beaulieu. Celui dont parle Brantôme n'est-il pas le capitaine Beaulieu qui tenait Vincennes pour la Ligue en 1594? (Chron. Novenn. III, liv. VII.) — Le grand prieur était Charles de Lorraine, fils du duc de Guise et général des galères.

163, 24. Selon son habitude, Brantôme défigure ce qu'il cite. Vesta Oppia a seule ici droit au nom « d'honneste femme » ; Cluvia, elle, avait été courtisane de profession. (Voy. Tite-Live, XXVI, cap. XXXIII.)

165, 15. Cette raison, plus humaine, est probablement plus vraie que ne l'était celle, généralement admise, de la chevaleresque conduite de Jean eu égard à la parole donnée.

166, 8. Voyez page 55.

171, 1. Brantôme fait un premier vers faux. (Cf. Juvénal, satire VIe, vers 206.)

173, 4. On disait de ces infamies italiennes : « *In Spagna, gli preti; in Francia, i grandi; in Italia, tutti quanti.* » — Ligne 30. Pourquoi ne pas laisser à Boccace la responsabilité de cette turpitude? (*Décaméron,* V^e journée, X^e nouvelle.)

178, 30. Christine de Lorraine, fille du duc Charles, mariée à Ferdinand Ier de Médicis. Cette jeune princesse était arrivée en Italie parée de ses riches habits à la française, qu'elle laissa bientôt pour prendre la mode italienne. Cette concession lui concilia vite les bonnes grâces. Ce fut aux noces de Christine que se jouèrent les premiers opéras italiens. (Litta, MEDICI *di Firenze*, IV, tav. XV.)

182, 3. Je ne serais pas éloigné de penser que Brantôme eût ici en vue la princesse de Condé, que Pisani amena devant le Parlement, qui l'acquitta. (Voyez ci-devant p. 109, ligne 1.)

185, 17. Je crois voir ici une allusion à Mme de Simiers, et non à Marguerite de Valois, comme M. Lalanne. Plus tenace, sinon plus constante que la princesse, Louise de

Vitry, dame de Simiers, perdit successivement Charles d'Humières à Ham, l'amiral de Villars à Dourlens, et le duc de Guise, qu'elle aima tant et qui le lui rendit si peu; sans compter le comte de Randan, mort à Issoire. J'en passe de moindres. Arrivée à la vieillesse, il ne lui restait que le vieux Desportes, son premier amant, un poète, qu'elle avait oublié auprès des gens de guerre; mais il était bien tard pour l'un et pour l'autre. — ligne 23. Nouvelle erreur de Brantôme, démontrée par M. Lalanne : c'est Seius et non Séjan.

P. 187, l. 28. Théodore de Bèze, *Poemata*, Paris, 1578, in-8°, p. 97.

188, 20. Tous les auteurs satiriques s'accordent à accuser Catherine de Médicis de cette réforme radicale dans les vieilles mœurs françaises. Il serait plus juste de songer aussi aux guerres d'Italie, qui ne furent pas sans influence sur le relâchement des armées et, partant, de la France entière.

190, 16. Nouvelle erreur, c'est la 91e épig. du livre I.

191, 3. Isabella de Luna, courtisane célèbre dont parle Bandello. — Ligne 8. Le cardinal d'Armagnac était Georges, né en 1502, et qui fut successivement ambassadeur en Italie, archevêque de Toulouse (voyez page 194, ligne 17), et enfin archevêque d'Avignon.

192, 6. Citation mal comprise. *Crissantis*, du vers latin, est un participe et non un nom propre. (Voy. Juvénal, sat. IV.) — Ligne 15. *Filènes*, de Philenis, courtisane de Lucien.

194, 6. Henry de Clermont, vicomte de Tallard, tué en avril 1573, à La Rochelle.

197, 12. Il y a dans ce passage une ambiguïté. Je crois que Brantôme parle de lui, et c'est l'avis de M. Lalanne; néanmoins il pourrait bien n'avoir joué que le rôle effacé de confident de la comédie.

198, 23. *Façonnez de...* Le manuscrit laisse un blanc.

202, 3. C'est du *Dialogue de la beauté des dames* que Brantôme parle. (Voyez Brunet, à *Firenzuola*.)— Marguerite d'Autriche n'est pas, comme il va le dire, la duchesse de

Savoie, qui mourut en 1530, mais bien la fille naturelle de l'Empereur, mariée à Alexandre de Médicis, et à Octave Farnèse en secondes noces. (Voyez la savante note de M. Lalanne, t. IX, p. 206.)

P. 206, l. 30. Nouvelle XXVIe. C'est le seigneur d'Avesnes, Gabriel d'Albret.

209, 6. Claudia Quinta (Tite-Live, XXIX, 14). — Ligne 22. Les rapports littéraires entre Brantôme et Marguerite de Valois permettent d'attribuer à cette dernière le passage diffus qui va suivre.

211, 24. Plutarque, *Œuvres mêlées*, LXXVII, tome II, page 167 de l'édit. de 1808.

215, 14. Ce passage n'est pas très clair. La mode des caleçons datait de 1577 environ; trois ans plus tard, la vertugade est en grande faveur et sert à relever le cotillon. Brantôme veut probablement dire que la dame *laisse* son caleçon, c'est-à-dire ne le met pas, ou bien met simplement le vertugadin sur le caleçon sans cotillon, le cotillon étant lourd et chaud. Il faudrait lire alors : « sans *le* mettre sur le cotillon », car *les* est un contresens. Tout reviendrait donc à ceci, que la dame restait en caleçon et vertugadin seulement. Voyez, sur cette idée de s'habiller à la légère, l'auteur des remarques sur l'*Inventaire des livres de M. Guillaume*, à la suite du *Fæneste*, édit. de 1729, page 357.

218, 4. *Blanque*. Terme de jeu comme *capot*.

HQ
461
B73
1882
t.1

Brantôme, Pierre de Bourdeille
Les sept discours touchant
les dames galantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY